LES VOISINS DE L'AUTRE CÔTÉ,

PAR L'AUTEUR
D'ÉLISA RIWERS, MARGUERITE LINDSAY,
MARIAGES ET SCÈNES DU GRAND MONDE.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE CHABANNAIS, N° 2.

1834.

LES VOISINS

DE

L'AUTRE CÔTÉ.

TOME SECOND.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LES

VOISINS

DE

L'AUTRE CÔTÉ,

PAR L'AUTEUR

D'ÉLISA RIWERS, MARGUERITE LINDSAY,
MARIAGES ET SCÈNES DU GRAND MONDE.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE CHABANNAIS, N° 2.

1834.

DE
JEUNES AMOURS
ET UNE
GRANDE FORTUNE.

CHAPITRE PREMIER.

Au pied des montagnes qui séparent la Savoie de la Suisse vivait, vers la fin du dernier siècle, dans un misérable village et dans une cabane plus misérable encore,

un pauvre Savoyard. Dans sa jeunesse, il avait voyagé en Allemagne avec une marmotte, et, par les tours et les gambades de cet animal, il avait non seulement gagné sa vie, mais il avait même, par son extraordinaire frugalité, acquis un petit capital. Il le rapporta chez lui avec la résolution de bâtir lui-même une petite cabane dans son pays natal, de se marier, et de passer en paix le reste de ses jours. Comme il traversait la Souabe, en retournant dans sa patrie, il connut une jeune fille, pauvre mais très-agréable, qui lui plut extrêmement; il lui parla de ses sentimens; ses propositions furent acceptées, et, devenue sa femme, elle l'accompagna en Savoie.

Après une union de trente années, marquées par un bonheur constant, elle mourut, le laissant père de six garçons. Les trois aînés allèrent en France faire le métier de

décrotteurs, deux des autres travaillaient aux mines dans leur pays; et le dernier, le favori de la mère, était encore au logis : c'était un beau jeune homme de dix-sept ans, grand et fort, et qui, s'il eût été mieux vêtu, aurait eu l'air plus distingué que beaucoup de comtes et de barons, et aurait attiré l'attention des jolies femmes. « Il ne faut pas que tu restes plus longtemps avec nous, lui dit un jour son vieux père, ici, quand tu travaillerais comme une bête de somme, tu pourrais à peine gagner ton pain; suis l'exemple de tes frères, et va dans quelque autre pays : ce moyen leur a réussi comme à moi, et il n'y a nul doute qu'il ne te réussisse de même : le plus tôt sera le mieux; je te donne ma bénédiction, et, pour l'amour de ta mère, un dollar pour ton voyage. Ainsi pourvu, tu seras à l'abri du besoin. »

Le jeune Wolfgang (car tel est le nom que sa mère lui avait donné) reçut la bénédiction et l'argent, et partit le lendemain matin. Les charmantes descriptions que cette tendre mère lui avait souvent faites de son pays natal excitaient depuis long-temps sa curiosité, et il se détermina à la satisfaire en se dirigeant de ce côté. Avant d'y arriver, il convertit son petit capital en souricières et en marmottes, que son père lui avait dit être d'un très-grand usage dans les villages d'Allemagne. Il en fit bientôt l'expérience : il entendait parfaitement l'allemand, et avec l'éloquence naturelle de tous les Savoyards, il sut si bien vanter ses marchandises aux vieilles mères et aux jeunes filles, qu'au bout d'une semaine, il retrouvait souvent son capital avec un profit raisonnable; outre cela, on lui donnait ordinairement un morceau de

pain, quelquefois à dîner ou à souper, et toujours un logement pour la nuit. Par ce moyen, il lui fut possible, de Nuremberg, d'envoyer deux dollars à son père par un de ses compatriotes qui rètournait chez lui.

De Nuremberg il alla à Bayreuth, et le hasard le conduisit aux environs du célèbre Fichtelberg. Là, comme il arrivait un soir, harassé de fatigue, dans un village, il frappa en vain à plusieurs portes pour demander un asile, étant toujours, à sa grande surprise, refusé injurieusement : il fut donc obligé, ce qui lui arrivait rarement, d'aller loger à l'auberge. A peine avait-il refermé la porte, que l'hôte vint à lui, le chapeau à la main, et lui montra la plus grande satisfaction d'avoir le bonheur et l'honneur de recevoir un voyageur aussi illustre. Après lui avoir fait

une profusion de complimens de toute espèce, il supplia le Savoyard d'aller dans un petit salon, et, sans écouter ses remontrances et ses refus, il appela sa femme, qui était dans la cuisine à préparer le souper des domestiques : « Kate, laissez là ce que vous faites, tuez les meilleurs poulets, tirez du vin, prenez tout ce qu'il y a de mieux dans la maison; cet hôte, si long-temps attendu, est arrivé; dépêchez-vous, et que rien ne manque. » L'hôtesse reçut cette nouvelle avec de bruyantes acclamations de joie, et se prépara à exécuter ces ordres avec la plus grande promptitude.

Wolfgang, qui ne doutait pas qu'on ne le prît pour un autre, saisit la main de l'hôte affairé. « Monsieur, lui dit-il, vous vous trompez sûrement à mon égard; je ne suis qu'un pauvre Savoyard qui vend des

souricières ; comment donc puis-je mériter une telle réception ?

L'HÔTE.

Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous; vous devez être las ! Bon Dieu ! quand une personne, qui n'en a pas l'habitude, voyage ainsi à pied, elle doit être doublement fatiguée. Non, non, je ne me trompe pas. A la vérité, je ne suis qu'un pauvre aubergiste, mais je sais des choses que d'autres ne savent pas. Un tel bonheur, un tel honneur n'arrive pas tous les jours, et on doit tâcher de s'en rendre digne.

WOLFGANG.

Honnête homme, il est impossible que vous ne vous mépreniez pas : je vous le répète, je suis un pauvre Savoyard ; je gagne mon pain par ce petit trafic, et je demande seulement un asile pour la nuit.

L'HÔTE.

Hé! hé! vous avez raison, vous l'aurez, en vérité et de bon cœur; je regrette seulement de n'être pas en état de recevoir une personne si illustre suivant ses mérites, et j'espère que Votre Excellence prendra l'intention pour le fait: il n'y a qu'un fripon qui donne plus qu'il ne possède.

WOLFGANG.

Monsieur, fatigué comme je le suis, vous me forcerez à aller chercher un asile pour la nuit chez quelque paysan; il y a ici une méprise dont je ne veux, sous aucun prétexte, me prévaloir.

L'HÔTE.

Au nom de Dieu! ne me rendez pas si malheureux, ne me méprisez pas! Certainement, certainement, je le vois bien, je me suis trompé; mais Dieu sait que c'est

par l'excès de la joie, du ravissement : sans cela, je n'aurais pas été si maladroit, je vous aurais pris pour ce que vous vouliez être. Je vous demande un million de fois pardon ; mais restez maintenant : je serai au désespoir si vous méprisez ma maison, et si vous cherchez ailleurs un logement pour la nuit.

WOLFGANG.

Je comprends aussi peu vos excuses que votre invitation. Vous m'appelez Votre Excellence : je vous le répète encore, vous vous méprenez ; il m'est par conséquent impossible de consentir à rester dans votre maison.

L'HÔTE.

Bien, bien. J'avoue de bon cœur que je me suis trompé : je vois mon erreur et je vous en demande pardon ; je sais et je crois en vérité que vous.... oui, que vous venez

de la Savoie et que vous vendez des souricières : êtes-vous content maintenant? êtes-vous satisfait? voulez-vous rester avec moi?

WOLFGANG.

De tout mon cœur; c'est en vérité tout mon désir. Mais maintenant il faut que vous décommandiez le souper que vous avez ordonné.

L'HÔTE.

Non, non : tout ce que vous voudrez, excepté cela. Je sais ce qui est bien et convenable. J'aime les Savoyards de tout mon cœur, et vous me permettrez de vous recevoir le mieux qu'il me sera possible.

WOLFGANG riant.

Mon appétit rendrait cette résolution très-agréable, mais conviendrait moins à ma bourse. Et, afin de mieux vous con-

vaincre de votre erreur, je vous dirai que tout ce que je possède serait à peine suffisant pour payer le repas.

L'HÔTE.

Payer! pour l'amour de Dieu, qui parle de payement! ce n'est pas comme un hôte, mais comme..... comme un bon ami que je vous offre le peu que j'ai. Payer! non, non! Entendez-moi mieux : si vous vouliez me donner une poignée de ducats, je n'en accepterais pas un seul. Restez une semaine, restez un mois, restez toute une année avec moi, et je vous permets de m'appeler le plus misérable des hommes si je vous demande seulement un kreutzer. J'ai été en pays étranger, et je sais le plaisir qu'on trouve en rencontrant par hasard un bon homme qui veuille partager avec vous son petit ordinaire. Ce que je

fais, je le fais avec un cœur honnête, par bonne volonté, et vous ne devez pas le refuser.

WOLFGANG.

Non, certainement non, je l'accepte au contraire avec mille remercîmens.

L'HÔTE.

Vous me rendez confus. Vous me remerciez! je vous le dis vraiment, je n'ai pas de vues intéressées, mais je veux bien faire, et on en est souvent récompensé d'avance et sans y avoir pensé. Vous resterez avec moi?

WOLFGANG.

Comment puis-je résister à une telle invitation? Mon père qui a été aussi en Allemagne....

L'HÔTE.

Oui! y a-t-il été? cela double ma joie s'il a été dans notre pays.

WOLFGANG.

Mon père m'a vanté souvent l'honnêteté et le bon naturel des Allemands. Mais un tel honneur, une telle invitation! je ne crois pas que pareille chose lui soit arrivée dans ses voyages.

L'HÔTE.

Eh bien! cela me réjouit, me réjouit excessivement. Mais à présent asseyez-vous.

WOLFGANG s'assied.

Je dois vous conjurer encore une fois, si vous vous êtes trompé sur mon compte et que tôt ou tard vous vous aperceviez de la méprise, de ne pas m'en imputer le blâme. Je crois avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous convaincre que je ne suis qu'un pauvre Savoyard : lisez

mon passe-port qui vous le confirmera encore mieux.

L'HÔTE.

Bon Dieu ! je le crois en vérité ; mais puisque vous l'ordonnez, je lirai le passe-port (il le lit et le lui rend en riant encore.) Ah ! ah ! vous avez raison, exactement comme vous l'avez dit. Un passe-port est toujours nécessaire quand on voyage comme nous autres, ou comme un grand personnage *incognito*. Mais je dois maintenant donner quelques ordres. Je ne vous quitterai pas pour long-temps ; je serai ici dans l'instant.

L'aubergiste courut de la cave au grenier, rinça les verres, apporta une nappe blanche et nettoya les cuillères d'étain avec de la craie pendant que Wolfgang était assis, ne sachant que penser de ces prépa-

ratifs. Il était souvent tenté de douter que l'aubergiste eût toute sa raison. Mais le reste de ses actions, et particulièrement l'exactitude avec laquelle il l'entendait dans l'autre chambre donner à chacun de ses hôtes ce qu'il demandait, le convainquit du contraire, et accrut sa surprise.

Le souper fut servi, avec cent excuses de l'aubergiste de ce qu'il n'était pas capable, dans une telle presse, de rien faire de mieux. L'hôtesse se joignit à son mari; mais, malgré les plus vives sollicitations de Wolfgang, il ne put obtenir ni d'elle ni de son mari de s'asseoir avec lui à table. Tous les deux restèrent derrière sa chaise à attendre ses ordres; lui qui de sa vie n'avait été si bien traité, oublia tous ses scrupules à la vue des plats fumans, et, à la grande joie de l'hôtesse, il mangea de grand cœur et but plusieurs verres du

petit vin du pays à sa santé. Après s'être levé de table, il fut avec mille cérémonies conduit à la chambre à coucher. L'aubergiste et sa femme le conjurèrent d'excuser leur médiocre ameublement, et de considérer qu'ils n'attendaient pas si tôt un hôte si désiré.

CHAPITRE II.

Wolfgang, aussitôt qu'il fut seul, commença à réfléchir à un bonheur si inespéré. Il ne pouvait pas imaginer comment ces gens traitaient un pauvre Savoyard de cette manière empressée, à moins de

quelque méprise, et il se consolait seulement en pensant qu'il n'y avait pas contribué. Le lit moelleux où il s'étendit l'empêcha de réfléchir plus long-temps, car il tomba dans un sommeil profond dont il ne sortit que le lendemain matin, en entendant frapper un petit coup à sa porte. Il se leva et s'habilla à la hâte, ouvrit pour voir qui c'était, et aperçut l'hôtesse qui apportait le café et tout ce qu'il fallait pour le déjeûner, espérant que son hôte avait bien dormi, et lui demandant s'il voudrait bien permettre à un gentilhomme du voisinage de se mettre à table avec lui. Wolfgang répliqua qu'il n'avait rien à ordonner, et par conséquent aussi peu à permettre; qu'un déjeûner et une telle visite étaient pour lui des faveurs aussi peu méritées qu'inattendues, et qu'il dépendait entièrement de la volonté

de ce monsieur de lui faire cet honneur.

L'hôtesse sortit et revint quelques minutes après avec un homme qui paraissait d'un certain âge et vêtu d'un habit vert galonné en or. L'embarras de Wolfgang à sa vue fut très-grand : il n'avait jamais été accoutumé à des visites de cette espèce, il ne savait qu'en penser. La seule conjecture qui lui semblât plausible fut que ce monsieur était venu dans l'intention de dissuader l'aubergiste de l'erreur incompréhensible où il était à son égard. Il fut donc confus et tremblant, et si sa conscience ne l'avait pas assuré que cette erreur ne dépendait pas de lui, il lui aurait été impossible de se soutenir. Mais, malgré son trouble, il vit bientôt, à son grand étonnement, que ce monsieur n'était pas plus à son aise : car, après lui avoir fait plusieurs salutations et une foule de complimens,

après lui avoir demandé pardon de la liberté qu'il avait prise et lui avoir parlé du bonheur et de l'honneur inespérés auxquels il était réservé, il resta court et essaya, en toussant fréquemment, de cacher sa confusion.

Quoique Wolfgang ne connût pas le monde, il vit bientôt qu'il n'avait pas l'intention de le menacer ni de le blesser, et il attendit patiemment la suite de cette conduite extraordinaire. Il pria l'étranger de s'asseoir, mais celui-ci répondit qu'il lui était impossible d'obéir, à moins qu'il ne lui en donnât l'exemple. Ils s'assirent donc tous deux, et l'hôtesse empressée commença à verser le café.

Wolfgang apprit bientôt par les expressions de cette femme que ce gentilhomme tenait un rang considérable et était seigneur de ce village, qu'il avait un

beau château à environ un mille et demi de là, où il se faisait un plaisir de recevoir les étrangers.

Le baron (que j'appellerai désormais le baron Von-Tiefenthal) confirma tout ce que l'hôtesse avait dit et ajouta que ce serait pour lui un grand honneur et un grand bonheur si Wolfgang voulait venir passer quelque temps à son château. Déjà fort surpris de la visite du baron, il le fut bien plus encore de son invitation : son étonnement fut si grand, qu'il le rendit incapable de lui faire aucune réponse.

LE BARON.

J'espère que vous me permettrez de jouir de ce bonheur, et je vous conjure encore une fois de m'accorder ma demande.

WOLFGANG.

Monsieur, vous m'embarrassez et me

surprenez à l'excès. Qui peut vous porter, si j'ose vous en faire la question, à inviter un inconnu, un pauvre Savoyard, à venir dans votre château? Vous êtes abusé par l'erreur la plus inconcevable, et vous me prenez pour une personne beaucoup plus considérable que je ne le suis. Je vous jure solennellement que l'habit que je porte convient tout-à-fait à mon état, que ce sont mes meilleurs, mes seuls vêtemens, que mon père est un honnête homme, mais un des plus pauvres habitans de la Savoie. Maintenant que je me suis expliqué, c'est à vous à décider si vous voulez répéter une invitation que je mérite si peu.

LE BARON.

Non-seulement je la renouvellerai, mais je vous assurerai encore que vous me ferez le plus grand plaisir si vous voulez m'accompagner.

WOLFGANG.

Après la déclaration que je viens de faire, je ne puis concevoir comment j'ai mérité cet honneur; mais à présent ce serait une folie à moi de le refuser. Les voies de Dieu sont merveilleuses, et c'est sûrement par sa volonté qu'un pauvre étranger comme moi trouve ici un ami si généreux et d'un si haut rang. J'aurai l'honneur de vous accompagner aujourd'hui, et je tâcherai, au moins par ma reconnaissance, de mériter les bienfaits que vous répandez sur moi et dont je suis si peu digne.

LE BARON.

Vous vous trompez si vous croyez que je sois désintéressé dans mon invitation ou qu'il me soit dû de la reconnaissance. Je remplis simplement mon devoir et un vœu que j'ai fait de recevoir dans mon

château le premier étranger qui visiterait notre pays, et d'y rendre son séjour le plus agréable que je pourrai. Mais maintenant j'ai plusieurs demandes et plusieurs propositions à vous faire : serez-vous assez bon pour m'écouter attentivement ?

WOLFGANG.

Votre générosité et votre politesse me rendent tout-à-fait confus. Ordonnez, et je vous obéirai, si j'en ai le pouvoir.

LE BARON.

Je désire vous recevoir dans mon château comme une connaissance intime, comme un ami. Les habits que vous portez maintenant et votre commerce de souricières rendraient ce plan sinon impossible, du moins trop extraordinaire. Car les paysans de notre pays sont, par un préjugé impardonnable, extrêmement défians

et même grossiers envers tous les étrangers, et spécialement envers les Italiens.

WOLFGANG.

Je l'ai déjà éprouvé moi-même. Car c'est leur peu d'hospitalité qui m'a forcé hier, contre mon gré, à chercher fortune dans cette auberge.

LE BARON.

Pour la raison que je vous ai dite et que votre réponse confirme encore davantage, mon avis et ma demande sont que vous quittiez vos habits et votre commerce, à moins qu'un vœu secret ne s'y oppose irrévocablement, tant que vous resterez avec moi, et que vous soyez vêtu plus convenablement. Je vous assure que vous atteindrez ainsi le but de votre voyage ici beaucoup mieux qu'avec le déguisement que vous avez pris.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, je ne vous comprends pas; mais il me paraît de plus en plus certain que vous vous trompez. Il m'est impossible de faire ce que vous désirez. Cette bourse contient tout ce que je possède d'argent, c'est-à-dire sept florins et quelques kreutzers, jugez vous-même si cette somme est suffisante pour m'habiller richement, et si je peux......

LE BARON.

Permettez-moi de vous interrompre. Je sais très-bien que vous n'avez que très-peu d'argent sur vous et que vous ne pouvez pas en avoir davantage; c'est pour cette raison que je vous conjure de me permettre de vous offrir tout ce qui vous est nécessaire.

WOLFGANG.

Moi permettre! Je ne puis pas mieux

répondre à ceci qu'à tout ce qui s'est passé auparavant. Si vous voulez rendre un pauvre diable heureux, si vous avez réellement promis de recevoir un étranger avec une affection paternelle et que je sois destiné à être cette personne fortunée, je dois accepter avec la plus grande reconnaissance. C'est la seule réponse que je puisse faire à vos généreuses propositions.

LE BARON.

Embrassons-nous. Nous serons, nous deviendrons certainement amis intimes : écoutez maintenant ce que j'ai à vous dire. J'avais un fils : il était de votre âge, de votre taille, et avait beaucoup de vos manières. Il mourut dernièrement à l'Université. Mon chagrin d'avoir perdu un fils unique m'a toujours empêché d'ouvrir ce coffre, et j'ai destiné ce qu'il contient au

service de quelque pauvre voyageur. Voici la clef : la boîte est derrière la porte et va être apportée ici dans l'instant. J'attendrai que vous soyez habillé, et alors nous monterons en voiture pour aller à mon château. (Il regarde à sa montre.) Il est bientôt midi. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Le baron Von-Tiefenthal quitta alors la chambre après plusieurs complimens, et Wolfgang resta stupéfait d'étonnement. Il n'était pas encore remis de sa surprise quand l'hôtesse et sa servante entrèrent apportant un large coffre bien pesant qu'elles déposèrent à ses pieds.

« Je parie, monsieur, dit l'hôtesse tandis que la servante sortait, que vous n'auriez pas refusé si long-temps d'accompagner monsieur le baron à son château si vous aviez su qui vous y trouverez.....

WOLFGANG.

Qui puis-je y trouver que je connaisse ou qui m'intéresse ?

L'HÔTESSE *à voix basse.*

Une charmante, belle, aimable, délicieuse créature, notre chère mademoiselle Louisa. Elle n'a encore que seize ans, mais elle a autant de raison qu'à quarante; elle lit continuellement, joue du piano; enfin, ni de près ni de loin vous ne trouverez sa pareille. Elle sera un jour riche, très-riche; elle est héritière de deux terres, elle est...... Mais je reste ici à jaser, et je ne pense pas qu'il faut que vous vous habilliez. Dépêchez-vous, car monsieur le baron attend là bas. »

Elle sortit avec une profonde révérence et laissa Wolfgang examiner la boîte tout à son aise. Il l'ouvrit avec un peu de diffi-

culté, et fut plus étonné et plus transporté que jamais à la vue des habits magnifiques qu'elle contenait. Il serait trop long de décrire la manière étrange et comique dont il procéda à son habillement. Mais à la fin il fut vêtu fort élégamment : il avait un habit bleu; ses longs cheveux qu'il portait ordinairement tressés dans une grosse queue, étaient déliés et rattachés négligemment avec un peigne; le reste tombait en boucles sur son visage, mieux qu'un coiffeur n'aurait pu les arranger, car ils bouclaient naturellement. Un large chapeau, qui, suivant la mode du temps, était relevé avec une plume, lui donnait tout-à-fait l'air d'un seigneur. Au moins ce fut l'opinion de l'hôtesse, qui le regardait de la porte; ensuite celle de l'hôte qui survint, et enfin celle du baron Von Tiefenthal lui-même, qui l'embrassa en l'appelant son

nouveau, son second fils, et, le conduisant à la voiture, ils partirent ensemble enchantés l'un de l'autre.

Wolfgang gardait le silence : il croyait rêver, et craignait de revenir trop tôt d'une illusion si agréable. Il examinait continuellement ses beaux habits, arrangeait les plis de sa chemise, et avait la plus grande impatience de pouvoir se regarder dans une glace. Le baron parlait beaucoup et le conjurait souvent d'oublier sa première situation. Wolfgang ne répondait que par monosyllabes et ne se souvint que presque à la fin de la route qu'il avait été très-ingrat envers l'hôte et l'hôtesse, et qu'il ne les avait jamais remerciés de la généreuse réception qu'ils lui avaient faite.

« Si vous êtes scrupuleux, répondit Von Tiefenthal, vous pourrez réparer cela dès

aujourd'hui ; mais peut-être récompenserez-vous un jour ces braves gens d'une autre manière ? » Comme il achevait ces mots, ils arrivèrent au château. Un domestique les aida à sortir de voiture, et Wolfgang montant l'escalier à côté de son nouveau protecteur, fut mené par lui dans une chambre où ils trouvèrent sa fille jouant du piano. « Louisa, lui dit le baron, je vous amène un hôte qui m'a promis de se promener, de chanter et de lire avec vous pour passer le temps pendant que je serais à la chasse. »

Après cette introduction, Wolfgang fit quelques salutations assez gauches ; il aurait bien voulu dire quelque chose de la faveur et de l'honneur de la connaître ; mais il ne put pas bien rassembler ses idées et fut obligé de laisser l'imagination de Louisa arranger les mots entrecoupés

qui lui étaient échappés. Louisa, qui avait déjà été instruite de son arrivée, lui rendit ses complimens, et lui dit qu'elle se félicitait d'avoir le bonheur de voir un homme qui paraissait tant aimer les voyages. « L'Italie, dit-elle, m'a toujours été « peinte comme un paradis, et j'espère « que vous entrerez dans des détails plus « particuliers avec moi sur ce charmant « pays. » Wolfgang, qui avait beaucoup d'esprit et d'intelligence, rassembla toutes ses facultés afin de pouvoir répondre à la belle dame.

Il l'assura, d'une manière un peu diffuse à la vérité, mais avec une grande naïveté, qu'il était impossible que l'Italie méritât d'être appelée un paradis, puisqu'elle n'avait pas le premier ornement de ce lieu, une belle Ève; mais que l'Allemagne méritait bien ce titre, puisqu'il y jouissait du

bonheur de rendre ses devoirs à la plus belle Ève qui fût au monde.

Le père et la fille se réunirent pour admirer cette saillie, qui les fit beaucoup rire, et Wolfgang eut le temps de s'examiner dans une grande glace qui était vis-à-vis de lui; il trouva que, vêtu de ses riches habits, il était réellement beau, et qu'il pouvait très-bien jouer le rôle d'un grand seigneur. Cette conviction le rendit vain et diminua sa timidité; il parut moins réservé et fixa ses yeux sur ceux de Louisa. Il lui fut impossible de supporter ce regard un peu libre, et elle les porta modestement vers la terre. Wolfgang était un très-bel homme, et Louisa, la plus agréable des femmes; mais il y avait entre eux un contraste frappant qui sera sensible par la description suivante.

Wolfgang était grand, fort et bien fait;

son teint était brun et il avait beaucoup de couleurs; ses yeux étaient noirs, sa figure belle, et ses cheveux longs et d'un noir brillant.

Louisa était assez petite, avait la taille remarquablement jolie, peut-être un peu trop mince; les cheveux très-blonds, le teint d'une extrême délicatesse, les joues peu colorées et les yeux du bleu le plus clair.

Le dîner mit fin à leur conversation. Louisa présenta sa main à Wolfgang; mais lui, aû lieu de l'accepter, la salua en silence, et passa devant elle, lui laissant la conviction que c'était la coutume en Italie. Son peu d'usage à table fut interprété par elle de la même manière; et, dans l'opinion qu'elle se forma de lui, elle pensa que quand il serait plus familiarisé avec les ma-

nières allemandes et qu'il aurait acquis un peu de la politesse française, il serait un homme fort agréable et tout-à-fait digne de son estime.

CHAPITRE III.

Les convives venaient de finir leur dernier verre de vin, que le baron et sa fille avaient bu à la santé de leur nouvel hôte, quand le bruit d'un fouet de poste les attira vers les fenêtres. Un carrosse attelé

de quatre beaux chevaux s'arrêta à la porte, et la comtesse Von M*** en sortit.

Le baron Von Tiefenthal, qui ne se souvenait pas d'avoir encore eu l'honneur de sa visite, se hâta, ainsi que sa fille, d'aller au-devant de Son Excellence. Wolfgang était resté dans le salon, très-inquiet de savoir quand cet agréable songe finirait, lorsque le baron revint donnant la main à la comtesse.

Tout son premier embarras se renouvela alors, car il ne savait pas comment il devait se conduire avec cette dame, et cependant il désirait sincèrement que son bon protecteur n'eût pas à rougir de lui.

Von Tiefenthal avait conduit la comtesse à un sopha, et se tournant vers Wolfgang, il lui dit : « Son excellence la comtesse Von M*** » ; puis se tournant vers elle, et le lui présentant : « Voilà, dit-il, un étranger

de mes amis qui veut bien me faire l'honneur de passer quelque temps à mon château. » Wolfgang la salua très-profondément, et, à son grand étonnement, elle resta debout et lui rendit son salut de la manière la plus affable.

LA COMTESSE.

Je regarde comme un honneur particulier pour moi, monsieur, de faire votre connaissance. Puis-je prendre la liberté de vous demander votre nom ?

WOLFGANG.

Je..... je m'appelle.....

LE BARON, l'interrompant.

Votre Excellence voit la confusion de mon ami. Certaines circonstances l'empêchent de dire son nom dans ce pays ; il y est venu dans un *incognito* qu'il compte

garder toujours pendant son séjour ici. Mais j'ai l'honneur d'assurer Votre Excellence que mon ami est descendu d'une famille très-ancienne et très-respectable, et que ce ne sont ni le crime, ni le malheur qui l'ont porté à cacher son nom.

LA COMTESSE.

J'en étais bien convaincue, baron, sans votre assurance. « Mon cher inconnu (vous me pardonnerez de vous appeler ainsi), venez vous asseoir près de moi. Oh! plus près encore.... Prenez-vous les femmes allemandes pour des prudes, ou, ce qui serait certainement très-flatteur pour nous, les croyez-vous trop dangereuses pour vous en approcher? »

Wolfgang ne fit aucune réponse, mais il rapprocha sa chaise de celle de la comtesse.

LA COMTESSE.

Vous ne sauriez imaginer combien j'estime les voyageurs, qui sont toujours des hommes instruits ; combien je jouis de leur conversation et du récit de leurs aventures. Êtes-vous venu directement d'Italie, ou....

LE BARON.

Je demande pardon à Votre Excellence, mon ami ne vient pas d'Italie ; il n'y est jamais allé ; il n'est pas Italien.

Wolfgang était entièrement confondu de ces assertions ; il ne pouvait comprendre pourquoi son hôte disait à la comtesse des faussetés si positives.

LA COMTESSE, très-surprise.

Il n'est pas Italien ! n'a jamais été en Italie ! J'aurais parié ma fortune et toute

ma petite portion d'intelligence que votre ami inconnu était un Italien. Son nez romain, ses yeux et ses cheveux noirs, semblent le prouver clairement. Mais on peut se tromper, ou l'on peut, par des raisons particulières, vous tromper volontairement. Que dites-vous à cela, baron?

LE BARON, confus.

Je répéterai seulement ce que j'ai déjà dit. Votre Excellence voudrait-elle prendre une tasse de café? Louisa, sonnez, et qu'on apporte tout de suite le café.

La conversation prit alors un autre tour. La comtesse assura qu'il ne fallait pas de café ; le baron insista pour qu'on en eût, et il fut apporté. Ils parlèrent du temps, du labourage, des affaires de l'État, et quand la comtesse adressait quelque question à l'étranger, Tiefenthal l'interrompait cons-

tamment par quelque autre question, de manière que Wolfgang, à sa grande satisfaction, jouait le rôle d'un simple spectateur, et seulement, de temps en temps, exprimait par ses regards son contentement ou sa surprise. Après plusieurs tentatives inutiles pour le connaître mieux, la comtesse à la fin se leva de son siége. Le baron se crut obligé de lui demander de lui faire l'honneur de rester plus longtemps; mais elle s'y refusa parce que le soleil commençait à baisser et qu'elle désirait être de retour avant qu'il fût couché. Elle prit congé avec beaucoup de complimens, et regrettant extrêmement de n'avoir pas été plus en familiarité avec l'étranger. « Vous m'avez réellement, dit-elle à Wolfgang, à peine adressé un seul mot pendant tout le temps que j'ai été ici. Vous sentez bien que je puis, avec

justice, avoir très-mauvaise opinion de vous.

WOLFGANG.

Votre Excellence... pardonnez.....

LA COMTESSE, riant.

Si je garde encore le silence!...... Eh bien! je vous pardonne volontiers, parce que je devine et que j'approuve votre raison. Mais vous n'échapperez pas entièrement à la punition, et j'insiste pour que vous me conduisiez à ma voiture.»

Elle fit alors une profonde révérence à la compagnie, prit Wolfgang par le bras et lui fit descendre l'escalier; le baron et Louisa les suivirent. La comtesse s'arrêta à la portière et regarda autour d'elle. « Voilà une magnifique, une superbe soirée! s'écria-t-elle enfin. — Oui, en vé-

rité, une superbe soirée! » répéta Wolfgang après elle.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous avez aussi du goût pour ce genre de beauté; et rien ne peut empêcher que nous ne jouissions de cette soirée ensemble. Vous m'accompagnerez jusqu'à mon château, et vous pourrez revenir dans ma voiture.

WOLFGANG.

Votre Excellence....

LE BARON.

Mon ami est pénétré de l'honneur que vous lui faites, mais....

LA COMTESSE (interrompant le Baron et parlant à Wolfgang.)

Vous ne me refuserez pas; vous ne rejeterez pas une première demande. Au

nom du ciel, rappelez-vous que je suis une femme; maintenant venez. » Les domestiques saisirent Wolfgang par le bras, le poussèrent dans la voiture, la comtesse le suivit, la portière fut fermée et ils partirent à l'instant. Malgré le bruit des roues, ils entendirent la voix du baron qui se plaignait de ce procédé et qui courait après eux. La comtesse avança la tête et, avec beaucoup d'adresse, s'excusa en souriant et en lui promettant que son hôte serait bientôt de retour. Les chevaux fringans le laissèrent bien loin derrière eux, et la comtesse se retourna vers Wolfgang, qui, rempli d'inquiétude, était blotti dans un coin de la voiture.

LA COMTESSE.

Voilà, en vérité, une des plus belles soirées que j'aie vues.

WOLFGANG.

Oui, Votre Excellence, oui.

LA COMTESSE.

Avez-vous lu le Tasse?

WOLFGANG.

Lu? non.

LA COMTESSE.

Alors il est donc vrai que vous n'êtes pas Italien?

WOLFGANG.

Non, je.... je suis de la Savoie.

LA COMTESSE.

Pauvre homme! Combien la dissimulation vous convient peu! Quoique vous tâchiez toujours d'être sur vos gardes avec un simple oui ou non, par là vous vous trahissez vous-même. Avec moi la dissi-

mulation est inutile. Je vous connais, monsieur; vous pouvez être sûr que je vous connais.

WOLFGANG.

Votre Excellence me connaît?

LA COMTESSE.

Oui! oui!

WOLFGANG.

Si Votre Excellence me connaissait réellement, elle ne voudrait pas aller dans la même voiture que moi.

LA COMTESSE.

Ha! ha! vous voulez encore me faire prendre le change? mais je sais tout : n'étiez-vous pas hier au soir à l'auberge de L.? N'est-ce pas ce matin que vous avez vu, pour la première fois, le baron Von Tic-

fenthal? Ne sont-ce pas là les habits de son fils?

WOLFGANG.

Comme Votre Excellence sait tout, je ne nierai rien, et je ne vois pas par quelle raison j'en ferais un mystère. Oui, Votre Excellence, je suis un pauvre Savoyard; j'ai essayé ici de gagner mon pain en vendant des souricières, et hier au soir, comme j'errais sur la grande route, je ne songeais guère à la bonne fortune qui m'attendait: mais maintenant je ne sais pas et je ne puis concevoir pourquoi le baron Von Tiefenthal me traite avec une telle générosité et me témoigne une bonté si paternelle, ou pourquoi il me fait passer pour un homme considérable et m'appelle son ami.

LA COMTESSE.

Vraiment! vous ne devinez pas son projet?

WOLFGANG.

Non.

LA COMTESSE.

Vous avez plus de dissimulation que je ne l'avais cru d'abord. Comment trouvez-vous Louisa ?

WOLFGANG.

C'est une très-jolie femme, et si ce n'était pas une trop grande présomption pour un homme si pauvre et si obscur, je dirais qu'elle me plaît beaucoup.

LA COMTESSE.

Ha ! ha ! ha ! Et vous ne devinez pas les projets de Von Tiefenthal ?

WOLFGANG.

Excusez mon ignorance. Mais je vous le répéterai encore, je ne comprends pas son dessein, et encore moins ce que Votre Excellence veut dire.

LA COMTESSE.

Puisque vous m'y forcez, je vous dirai sans détour que le baron Von Tiefenthal espère vous voir bientôt le mari de sa fille.

WOLFGANG.

Je n'aurais certainement jamais deviné un tel projet, mais je devine parfaitement celui de Votre Excellence : vous vous moquez de moi, vous vous divertissez à mes dépens, et quoique cette raillerie m'afflige, à cause de mon bienfaiteur, je ne dois pas m'en plaindre; mais je supplie Votre Excellence de considérer que le baron Von Tiefenthal me connaît, qu'il sait aussi bien que vous que je suis un pauvre Savoyard, que je ne lui ai pas caché ma situation, mais que j'ai fait au contraire ce que j'ai pu pour le garantir de toute méprise, et

il m'a assuré que c'est principalement à cause d'un vœu qu'il a fait de rendre heureux un pauvre étranger, qu'il me traite si généreusement.

LA COMTESSE s'écriant.

Oh ! le généreux homme ! Je n'aurais jamais cru que vous eussiez donné ainsi dans le panneau ; mais vous croyez, vous dites ce que vous voulez, ce qui vous paraît nécessaire. Pardonnez-moi, mon cher monsieur, si je me mêle des affaires qui ne me regardent pas ; je vous promets de ne plus ouvrir la bouche sur ce sujet. Je vous conjure seulement de me permettre un jour, quand je vous ferai ma visite de félicitation sur cet heureux mariage, de vous rappeler ceci, afin que je puisse vous prendre à témoin que, nous autres Allemands, nous savons souvent plus de choses que nous n'en avons l'air.

WOLFGANG.

Je n'entends point du tout Votre Excellence : ce doit être pour vous la preuve la plus claire que vous vous trompez dans l'opinion que vous avez de moi. Ce qui m'est arrivé depuis hier est pour moi une véritable énigme.

LA COMTESSE.

Je le crois.

WOLFGANG.

Je suis certain qu'il y a une méprise sur mon compte ; et je ne puis pas comprendre comment elle peut subsister, ayant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour prouver que je suis réellement ce que je dis être.

LA COMTESSE.

J'en porterai témoignage ; vous me l'a-

vez dit et répété si souvent, qu'il y aurait de la folie ou plutôt de la grossièreté à en douter.

WOLFGANG.

Votre Excellence me permet-elle de lui faire une question? Pardonnez la liberté que je prends, mais les circonstances m'y forcent.

LA COMTESSE.

Mon cher monsieur, demandez-moi ce que vous voudrez, et vous me trouverez prête à vous répondre sincèrement à tout.

WOLFGANG.

Ne vous trompez-vous pas aussi sur ma personne? me prenez-vous réellement pour ce que je suis, pour un pauvre Savoyard qui n'a pas de fortune, qui n'a rien du tout à lui?

LA COMTESSE.

Je..... je vous considère certainement comme tel, et je le crois fermement.

WOLFGANG.

Et cependant vous allez dans la même voiture que moi ?

LA COMTESSE.

Je vais dans la même voiture que vous.

WOLFGANG.

Vous me traitez comme un de vos égaux ?

LA COMTESSE.

Non-seulement je vous traite ainsi, mais ce sera le plus grand honneur que vous puissiez me faire de me croire votre égale.

WOLFGANG.

Le comprendra qui pourra ; pour moi,

j'en suis incapable. J'ai souvent entendu raconter des histoires étonnantes du bonheur particulier de quelques hommes. Mais une telle félicité, un tel honneur, n'était encore arrivé à personne. Hier, je travaillais pour gagner mon pain, et aujourd'hui je voyage dans un carrosse à quatre chevaux, avec une grande dame, et j'entends de la bouche de cette même dame que ce sera un honneur pour elle si je la considère comme mon égale. Pardonnez-moi, Votre Excellence; je suis un homme simple, je ne sais pas faire de complimens, mais je sens vivement ce bonheur et cet honneur. Je suis ému, si... si.... si ému, qu'il me serait impossible de retenir mes larmes, si l'on ne m'avait pas dit que les grandes dames n'aiment pas qu'on pleure.

LA COMTESSE.

Le Ciel vous préserve d'une telle opinion ! la sensibilité d'un homme nous touche toujours, et si nous nous apercevons qu'il pleure, nos larmes coulent à l'instant. Je vous en donne ici même la preuve la plus claire (elle essuie les larmes de ses yeux). Mais, mon cher monsieur, nous oublions le but de notre course, nous devions jouir ensemble de cette belle soirée, et cela nous est presque impossible ainsi enfermés dans la voiture ; promenons-nous dans l'avenue, le carrosse ira devant nous.

CHAPITRE IV.

Quand Wolfgang et la comtesse descendirent de voiture, elle lui présenta sa main, et il s'imagina, lui, qu'il devait accepter une main offerte d'une telle manière. Ils marchèrent, dans l'avenue obs-

cure, bras dessus bras dessous, et la comtesse lui exprima combien elle était sensible aux beautés de la nature, et Wolfgang la laissa s'extasier sans l'interrompre, car des sentimens bien différens l'occupaient entièrement. Le bras de sa compagne était posé négligemment sur le sien, et la nouveauté de cette situation lui causait une émotion qu'il n'avait pas encore éprouvée. Il s'aperçut alors, pour la première fois, pendant que ses yeux se tournaient insensiblement vers elle, que la comtesse était une très-belle femme. Ses grands yeux, ses joues fraîches et sa taille noble lui plurent beaucoup, et remplirent entièrement son imagination : « Si jamais, pensait-il, je possédais une telle femme, ce serait pour moi le Ciel sur la terre; je quitterais de bon cœur mon habit brodé, je travaillerais pour gagner

mon pain pendant six ans, si je pouvais un jour posséder une telle femme. » Mais il serait fatigant de raconter tous les projets qui lui vinrent dans l'esprit; ceux qui ont été dans sa position sauront bien remplir le vide que je laisse ici, et ceux qui n'ont jamais rien senti de semblable me remercieront d'abréger ce sujet.

Rarement, très-rarement, et seulement chez les gens flegmatiques, l'amour naît lentement, pas à pas; il vient, si je puis m'exprimer ainsi, au grand galop, surprend inopinément l'indifférent, et généralement sa blessure est mortelle. Semblable à un orage, ni la pluie, ni même une simple apparence d'humidité n'annoncent son approche. Le nuage fond tout à coup, et le voyageur surpris se trouve dans l'eau jusqu'au col, et entraîné par le courant sans savoir par quel pouvoir ir-

résistible il est précipité dans la vallée. On pourra rire de cette comparaison : elle me paraît risible à moi-même, et cependant je la laisserai subsister, parce que l'amour et un orage impétueux ont souvent des effets semblables, tous deux étant destructeurs et de peu de durée. Le nuage noir promet de la fraîcheur à la terre altérée et la laisse toujours désolée; l'amant espère jouir de la félicité la plus parfaite dans les bras de sa maîtresse, et est accablé sous le poids du bonheur pour lequel il a soupiré.

Mais pour revenir à Wolfgang, que le lecteur a laissé, comme le voyageur imprévoyant, dans l'eau jusqu'au col, ou, pour renoncer à ma comparaison, devenu éperdument amoureux, la comtesse, à la fin fatiguée de parler sans obtenir de réponse (car il est très-dur de n'être pas

écoutée), garda le silence pendant quelque temps, et lui demanda ensuite, avec le ton du reproche, pourquoi il parlait si peu et n'avait pas l'air de faire attention à ce qu'elle lui disait? Wolfgang ne fit pas plus d'attention à cette question qu'à ce qui s'était passé auparavant. Il regardait le Ciel et lui offrait une prière fervente pour qu'il pût un jour posséder l'objet de ses désirs, oubliant qu'il était à ses côtés. Ce silence obstiné fut cause que la comtesse l'observa attentivement, et, connaissant l'amour et ses effets, elle reconnut bientôt qu'il était sous l'influence de cette passion; elle supposa que son imagination le reportait alors vers la bien-aimée de son cœur, avec laquelle il regrettait de ne pas jouir de cette belle soirée. Comme rien n'est plus tourmentant que la curiosité d'apprendre si une telle idée est fondée,

elle résolut de la satisfaire, et puisque ses paroles seules n'avaient aucun effet, elle prit des moyens plus efficaces de le réveiller. « Monsieur, s'écria-t-elle en le tirant par le bras, à quoi pensez-vous? Où êtes-vous?

WOLFGANG (comme s'il sortait d'un profond assoupissement.)

Je....... je...... (*Mettant la main à son front.*) Que m'est-il arrivé?

LA COMTESSE.

Je n'en sais rien, et je désire beaucoup l'apprendre. Vous vous êtes promené un quart d'heure avec moi sans dire un mot; vous regardiez le ciel comme si vous eussiez été en extase, et vous paraissiez avoir oublié le monde entier.

WOLFGANG.

Je.... je ne sais pas. J'étais vraiment préoccupé!

LA COMTESSE riant.

Oui, oui, certainement vous l'étiez. Et comment interpréterai-je cette réserve? Voulez-vous que je vous dise de quoi vous étiez occupé?

WOLFGANG.

Votre Excellence en est incapable. Il est impossible que vous le deviniez jamais.

LA COMTESSE.

Non? Eh bien! nous verrons. Cette promenade vous en rappelle une semblable que vous avez faite autrefois dans votre pays natal. Vous étiez alors avec l'objet de vos affections; vous trouviez, peut-être alors pour la première fois, l'occasion d'avouer tendrement votre amour, et vous étiez écouté favorablement. Le souvenir de ces heureux momens captive tellement votre imagination, que vous oubliez tout

le reste et vous-même. Eh bien! me prenez-vous maintenant pour une sorcière? aurez-vous à l'avenir plus de confiance dans ma pénétration?

(Wolfgang soupire profondément.)

LA COMTESSE.

Si vous confirmez ce que je vous dis avec de si profonds soupirs, vous me rendrez fière de mon art. J'ai grande envie de vous demander le nom de cette belle tant enviée, si cela n'est trop indiscret, et j'espère que vous satisferez ma curiosité.... Non....? Bon Dieu! si vous gardez un silence si obstiné et que vous ne m'encouragiez point par un oui ou par un non à continuer la conversation, alors je vous rappellerai que je suis femme, et que comme les femmes ont droit à l'attention des hommes, je ne dois pas être ainsi négligée.

WOLFGANG.

Que je le ferais volontiers, Votre Excellence, si...! »

Avant que Wolfgang pût achever sa phrase, il se sentit arrêté par le bras. Il se retourna et vit près de lui un homme enveloppé dans une grande redingote. « Monsieur, dit-il, on vous attend avec la plus grande impatience.

WOLFGANG.

Moi?.... qui?

LA COMTESSE

Ah! c'est sans doute un messager du baron Von Tiefenthal. Il serait certainement très-malhonnête à moi de le priver si long-temps de son nouvel hôte; mais aussi, de son côté, il n'est pas poli de me l'enlever de cette manière. Je dois céder aux

droits plus anciens et plus légitimes du baron; je vous laisserai donc aller, mais à une condition que vous promettrez solennellement de remplir : y consentez-vous?

WOLFGANG.

Votre Excellence n'a qu'à ordonner. Tout ce qui sera en mon pouvoir, tout ce dont je suis capable.....

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes trop complaisant. Je ne demande pas tant; je ne demande rien de si important : vous viendrez demain dîner avec moi; et je désire seulement, avant votre départ, que vous me promettiez de revenir.

WOLFGANG.

Je viendrai certainement.

LA COMTESSE.

Donnez-moi votre main pour gage de votre promesse. (*Elle la presse doucement.*) Je vous attends donc sans faute, et ce sera pour moi un affront et une négligence si vous ne venez pas.

L'HOMME EN REDINGOTE.

Monsieur, chaque minute est comptée.

LA COMTESSE.

Il est très-pressé, en vérité; mais c'est égal, nous nous reverrons demain. Bonsoir, monsieur. Nous renouvellerons notre conversation quand je vous verrai, car vous n'avez pas encore satisfait ma curiosité. Adieu. »

La comtesse partit en lançant à Wolfgang un regard très-amical; et après qu'elle eut fait quelques pas elle se re-

tourna et lui fit encore plusieurs signes de tête, pendant que lui, tout-à-fait transporté, la suivait des yeux. Il l'aurait vraisemblablement contemplée jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue, si son nouveau compagnon ne l'avait encore pressé de hâter son départ. « Monsieur, dit-il, il est bien temps, vous devez me suivre. — Je suis prêt, » dit Wolfgang un peu aigrement; et il partit avec son conducteur sans proférer un autre mot.

CHAPITRE V.

Dans l'intime conviction que c'était un messager du baron Von Tiefenthal, envoyé pour le ramener à son château, Wolfgang le suivit, et, sans regarder le chemin qu'ils prenaient, s'abandonna à ses pensées. Elles

avaient toutes pour objet la belle comtesse : elle avait fait sur son cœur une impression si forte, il était si rempli de ses charmes, qu'il ne voyait que son image. Il pensait même sérieusement (car l'amour impétueux ne doute de rien) à la manière dont il pourrait lui déclarer sa passion les jours suivans, quand son conducteur le tira de cet agréable songe en lui disant : « Nous y voilà, entrons. » Il s'aperçut alors, à son grand étonnement, qu'ils étaient arrivés à une pauvre chaumière dont l'homme en redingote ouvrit la porte en le priant d'entrer. Déjà trop avancé pour retourner, croyant d'ailleurs qu'il pourrait peut-être trouver là le baron Von Tiefenthal, qui l'attendait, il entre dans la cabane. Il commençait à faire sombre, et la seule petite fenêtre de cette chambre étant très-sale, l'obscurité était complète.

Wolfgang en arrivant ne vit donc personne, et fut bien surpris en entendant ce qui suit :

UNE VOIX BASSE ET SÉVÈRE.

L'avez-vous enfin amené, James? l'avez-vous amené?

LE CONDUCTEUR DE WOLFGANG

Oui, j'ai rempli ma promesse; je l'ai amené.

UNE FAIBLE VOIX DE FEMME.

Vous a-t-il suivi volontairement?

JAMES

Je ne peux pas dire cela; mais je ne l'ai pas quitté une minute, et je ne l'aurais pas fait pour rien au monde.

LA VOIX BASSE.

Où l'avez-vous trouvé?

JAMES.

Où pouvais-je le trouver, si ce n'est avec la comtesse? Il se promenait avec elle et lui donnait le bras.

LA VOIX DE FEMME d'un ton de désespoir.

Ah! malheureuse! malheureuse!

LA VOIX BASSE.

Ne pleurez pas, Clara; ne pleurez pas. Il y aura bientôt quelque chose de décidé; je l'ai résolu. James, allumez une chandelle. Monsieur, asseyez-vous.

Wolfgang restait pétrifié d'étonnement, et ce qui vient de se passer n'était pas propre à le diminuer. Il entendit avec grand plaisir demander une lumière, espérant qu'elle servirait mieux à expliquer cette apparente méprise. James vint enfin avec cette chandelle si désirée, qui répandait

une lueur faible, mais cependant suffisante pour qu'il aperçût les murs noircis de la chambre, et un grand homme qui était assis sur un banc délabré, dans un coin de la chambre, appuyant son bras sur une table plus délabrée encore, et fixant sur Wolfgang des yeux hagards et inquiets; ses cheveux blancs prouvaient sa vieillesse, et ses habits, qui trahissaient l'indigent, étaient ceux d'un soldat; on y remarquait encore la coupe et la couleur d'un uniforme.

Wolfgang restait les yeux fixés sur le vieillard, attendant impatiemment qu'il s'aperçût de son erreur, qu'il l'avouât, et qu'il en demandât pardon. A son grand étonnement, il se leva de son siége et saisit deux pistolets qui étaient auprès de lui sur la table, et que Wolfgang n'avait pas vus d'abord. Il les mit sous son bras avec beau-

coup de sang-froid, prit la lumière de l'autre main, et s'adressant à Wolfgang : « Monsieur, dit-il, nous ne nous sommes jamais vus, et malheur à moi, malheur à vous, que nous soyons obligés de nous voir aujourd'hui ! suivez-moi. » Ils allèrent ensemble à un misérable lit de paille, sur lequel était étendue une femme, dont le visage avait la pâleur de la mort. Ses yeux étaient fermés, et elle paraissait dangereusement malade.

LE VIEILLARD (approchant sa lumière du lit).

Misérable ! voyez votre ouvrage ! Clara, chère Clara, réveillez-vous; il est ici, chère Clara, ne m'entendez-vous pas ?

JAMES.

Comment pourrait-elle vous entendre ? à la vue de ce malheureux, elle s'est éva-

nouie. Ah! que n'est-ce le calme de la mort! ses chagrins seraient finis.

LE VIEILLARD.

Traître! infâme! détestable suborneur! séducteur de ma chère enfant! tout, tout est votre ouvrage. Ah! vous avez de longs, de terribles aveux à faire! vous m'avez privé de la santé, du bonheur, de l'honneur et de la paix de mes vieux jours! Comment pourrez-vous me les rendre?

WOLFGANG.

Monsieur!.....

LE VIEILLARD.

Silence!

WOLFGANG

Permettez-moi seulement..... vous vous trompez.

LE VIEILLARD.

Silence! vous dis-je; le moment viendra

où vous pourrez parler; mais jusqu'à ce que j'aie fini ce que j'ai à vous dire, vous ne m'interromprez pas, de peur que ma tête affaiblie ne fermente, et ne me fasse oublier que je ne veux être que père, et ne me venger qu'à la dernière, qu'à la plus terrible extrémité. Je suis outragé, profondément injurié; je suis l'accusateur, vous l'accusé; quand j'aurai fini, vous pourrez parler. (*Montrant la malade.*) Elle sera juge entre vous et moi. Si elle veut qu'on ait pitié de vous, on vous pardonnera; si elle demande vengeance, alors, traître, je la demanderai aussi, et s'il y a dans le ciel un Dieu protecteur de l'innocence, elle s'étendra pleinement sur vous. Repassez votre conduite, et si vos torts n'admettent aucune excuse, si vous n'avez aucune réponse à faire à mes plaintes, avouez vos crimes à votre juge, et implorez sa pitié. Oh! c'est

un juge tendre et compatissant! compatissant comme le Ciel lui-même, dont elle fut autrefois l'image.

WOLFGANG.

Mon cher monsieur, laissez-moi seulement.....

LE VIEILLARD.

Silence, misérable! Je vois que vous voulez me porter à la violence, que vous voulez me rendre assassin dans mes vieux jours ! Mais écoutez-moi : si vous parlez, si vous m'interrompez encore, un de ces pistolets vous étendra mort à mes pieds, et en présence du juge éternel qui nous contemple, vous recevrez votre sentence. Malheur! malheur à toi! elle sera terrible! Maintenant écoutez ma plainte, Père céleste de tous les hommes! (*Il ôte son chapeau, pose les pistolets et joint ses*

mains ensemble.) Écoutez-moi, et si le misérable refuse de me donner satisfaction, écrivez-le dans votre registre universel; mais s'il tombe repentant à ses pieds et promet de réparer ses offenses, qu'elles soient pardonnées! que les larmes abondantes versées par cette malheureuse créature les effacent pour jamais!

J'ai maintenant soixante-six ans. Dès ma première jeunesse j'ai été en proie au chagrin, à la pauvreté, aux misères de toute espèce. Pendant quarante-cinq ans j'ai servi mon prince avec une fidélité inviolable, j'ai combattu vaillamment pour soutenir ses droits, j'ai été blessé cinq fois, et je suis à présent dans ma vieillesse renvoyé sans récompense, comme hors de service, n'ayant pas même une pension de retraite. Dieu, notre père céleste, souverainement sage, tu connais les pensées les

plus secrètes des hommes. Je me montre à tes yeux pénétrans dans la simplicité de mon cœur, et je te demande si j'ai laissé jamais échapper un murmure, si je me suis plaint de cette injustice. Si je me suis repenti un moment d'avoir versé mon sang pour le service de mon pays, oh! que je trouve en toi un juge sévère; si je ne dis pas la vérité, si je l'ai déguisée, anéantis, arrache-moi la seule espérance qui m'ait soutenu dans tous mes maux : l'espérance que tu me récompenseras dans l'autre monde de ce que j'ai souffert ici-bas.

Les douceurs de la vie ont été mesurées pour moi par une main avare. Trois fois seulement, pendant le long cours de mon existence, j'ai joui d'un bonheur parfait : d'abord quand ma chère, mon excellente femme unit sa main à la mienne, quand elle jura d'être à moi pour jamais, et de

partager courageusement les afflictions que tu réservais à nos épreuves temporelles; ensuite quand ce fils me fut donné, et enfin quand ma fille vint au monde. Mais cette joie fut de courte durée, car sa vie causa la mort de sa mère : sa naissance m'enleva mon soutien, mon bonheur, mon tout.

« Dieu! père de tous les hommes! scrutateur de tous les cœurs! tu vis le désespoir de mon âme, le poids du chagrin qui m'accabla quand, pour la dernière fois, je saisis sa main glacée et lui dis adieu pour jamais. O souvenir cruel de cet instant! je crus rendre le dernier soupir! mais je ranimai mon courage, je retins les larmes qui commençaient à couler, et prenant mes enfans, je les serrai contre mon sein en m'écriant : «Vous me consolerez un jour de ce que j'ai perdu; et vous, mon Dieu! répandez vos bénédictions sur celle qui

n'est plus, et récompensez un million de fois son amour et sa fidélité.

« Dieu éternel ! je me présente encore aujourd'hui devant le trône de ta justice avec ces deux enfans, le seul bien que tu m'aies laissé, et je te demande si je n'ai pas rempli mon devoir de père avec la plus grande intégrité, si je n'ai pas fait pour eux tout ce qui était en mon pouvoir, si je n'ai pas mangé souvent du pain noir pour réserver le meilleur à mes pauvres orphelins, si je ne me suis pas tout refusé, quand ils sont devenus plus grands, pour leur donner un maître qui pût leur apprendre leur religion et les instruire convenablement? Si je..... mais je n'avais aucun mérite à remplir mon devoir, car il me coûtait peu, et mon plus grand plaisir était de cultiver ces jeunes plantes. Je cherche seulement à prouver que j'ai fait ce que j'ai dû, et

que je pouvais en attendre la récompense; et cependant, Dieu tout-puissant! Dieu juste! la punition due aux coupables s'est étendue sur moi dans la plus terrible mesure.

« Cette fille que je présente ici devant ta justice, cette infortunée qui lutte maintenant contre la mort, eut autrefois la fraîcheur d'une rose, et n'était ni moins pure, ni moins innocente; elle fut la consolation de ma vieillesse et en eût été l'appui. Quand je m'engageai pour former mon fils à son devoir envers son souverain et son pays, quand j'allai combattre avec lui, je la recommandai à ta protection toute puissante : tu nous dis, dans ta divine révélation, qu'une feuille ne tombe pas sur la terre sans ta permission; je me fiai à cette promesse, et j'allai tranquille, au champ d'honneur, présenter mon vieux

corps aux boulets des ennemis. Pendant ce temps ce monstre parut (montrant Wolfgang), feignit d'aimer cette créature trop crédule, et gagna son cœur innocent; il souilla son âme pure par des idées voluptueuses, peignit l'avenir à son imagination sous les couleurs les plus séduisantes, et la priva de son honneur et de la paix de sa conscience.

« Quand la pauvre victime aperçut les conséquences de sa faute, elle versa des larmes amères de regret et de désespoir; le séducteur jura d'être un père pour son enfant, et la quitta seulement, à ce qu'il lui dit, pour obtenir le consentement de ses parens à leur union, et ensuite revenir dans ses bras. Chaque jour elle attendait son retour, mais chaque jour elle l'attendait en vain. Une lettre envoyée sans qu'elle le sût m'apprit ses

angoisses, et je volai pour la consoler. Je n'essaierai pas de peindre ce que je ressentis en la revoyant. O Dieu! tu fus témoin de mes souffrances, tu entendis pour la première fois mes plaintes. La rose était tombée sur sa tige, son bonheur anéanti, toutes mes espérances détruites, tout mon avenir obscurci. Dieu! je jurai en ta présence de demander, de tirer vengeance du misérable qui l'a si honteusement abandonnée, et qui peut-être dans quelque endroit éloigné se faisait un jeu de ses chagrins et de ceux de son père désolé. Mon cœur était endurci, mais ses larmes l'adoucirent, et j'accordai à ses prières irrésistibles de pardonner au malheureux s'il voulait épouser celle qu'il avait délaissée et reconnaître son enfant.

« J'ai suivi ses traces avec elle jusqu'à cette cabane, où elle a donné le jour à un

enfant qui n'a point de père ; nourri de douleurs et de larmes dans le sein de sa mère, il mourut en venant au monde, et mourut bâtard. (*Il écarte la couverture du lit et montre un enfant mort étendu à côté de sa mère inanimée.*) Regardez-le, traître ! c'est votre enfant ; vous êtes son père et son meurtrier ; son âme sans tache est maintenant votre accusatrice devant le trône de la justice de Dieu. Cette innocente créature sacrifiée ainsi par vous, qui peut-être même à présent est délivrée par la mort de tous ses maux, fut mon enfant, fut ma fille! Oh ! mon cœur se brise ! je ne peux plus supporter mon malheur, pardonnez-moi, Dieu tout-puissant, pardonnez-moi mes plaintes. Ah! j'étouffe, je suffoque......(*Il essuie les larmes de ses yeux.*) Dieu éternel, que mes lamentations ne soient pas portées en jugement contre

leur auteur si, touché de mes maux, il se repent de ses crimes, si ses caresses rappellent cette infortunée à la vie, et s'il la remet dans mes bras, souriant comme je la voyais sourire dans des jours plus heureux.

« Homme (*il saisit la main de Wolfgang*), si votre cœur n'est pas de pierre, si votre âme n'est pas entièrement dépravée, plaignez cette pauvre créature, qui, malgré tous ses chagrins, malgré les maux sans nombre que vous lui avez faits, vous aime encore, vous aime tendrement, sincèrement. Inhumain ! voyez combien elle vous aime! Quel trésor vous avez rejeté! Cet enfant mourut il y a deux jours, mais nous n'avons pas essayé de le lui ôter. Dans ses courts intervalles de connaissance, elle le presse ardemment contre son sein, et se désespère que la seule image qu'elle ait de

vous lui soit arrachée. Ah ! vous pleurez ! vous êtes ému ! Dieu a béni mes paroles! j'ai fini, commencez maintenant ; mais je dois vous dire que si vous aviez été insensible à ce spectacle, je vous aurais cassé la tête avec un de ces pistolets, et j'aurais été me livrer à la justice. « J'ai tué le meur-« trier de ma fille et de mon petit-fils, « aurais-je dit. Condamnez-moi si vous « pouvez me condamner. »

La vue de la femme souffrante et de l'enfant mort et le langage éloquent du père outragé avaient fait une si forte impression sur le cœur ingénu de Wolfgang, qu'il pleurait amèrement et maudissait l'auteur de tous ces maux aussi vivement que le malheureux père lui-même; il pouvait parler alors, car le vieillard gardait le silence et attendait sa réponse. Mais il se sentait trop affecté pour tenter d'entrer

dans l'explication nécessaire à sa justification, et il pensait bien qu'elle serait inutile jusqu'à ce que la femme évanouie revînt à elle, puisqu'il paraissait certain, d'après le discours du vieillard, que le séducteur n'était connu ni de lui ni de son fils, et qu'elle était par conséquent la seule personne qui pût attester la méprise. Quand il eut commencé un peu à rassembler ses idées, et qu'il eut réfléchi à ce qui s'était passé, il attendit impatiemment l'instant où, reprenant l'usage de ses sens, elle s'apercevrait de son erreur et reconnaîtrait son innocence; mais ce moment ne vint pas. Déchirée et affaiblie par tout ce qu'elle avait souffert, cette infortunée créature ne put supporter la pensée que son coupable amant s'occupât d'une autre femme dans le temps même où, d'après ses idées et ses espérances, elle croyait qu'il reve-

nait à elle. Ce dernier coup rompit les faibles liens qui l'attachaient encore à la vie, et pendant que son père s'efforçait d'attendrir pour elle le cœur de son séducteur, son âme s'était envolée vers un meilleur monde, pour y trouver la récompense de ses maux.

Le vieillard qui épiait les émotions de Wolfgang, et qui vit avec quel intérêt il regardait sa fille, s'approcha enfin de son lit. « Clara, dit-il, chère Clara, revenez
« à la vie! revenez à la joie, au bonheur.
« Votre séducteur pleure! Il vous aime
« encore! Que de fois en vous en donnant
« seulement l'espérance, ne vous ai-je pas
« tirée du plus profond évanouissement;
« la certitude ne vous en fera-t-elle pas
« sortir? (*Il saisit sa main.*) Écoutez ce que
« votre pauvre vieux père vous dit! Oh!
« Dieu! sa main est raide, froide! Clara,

« êtes-vous morte ? (*Tombant sur le plan-*
« *cher*) Oh ! elle n'est plus ! Dieu tout-
« puissant, elle n'est plus ! »

James, qui n'avait rien dit jusqu'alors, se hâta de placer son père sur le banc ; puis, avec l'air le plus consterné, il s'approche du lit de sa sœur, et d'un ton lamentable il confirma les craintes du vieillard. Un silence long et effrayant succéda : le père et le fils, dans le plus grand abattement, se sentaient privés de toute consolation ; et Wolfgang, rempli d'inquiétude de ce que deviendrait l'issue de cette affaire, cherchait en vain à espérer que la conclusion pût lui en être favorable. Le vieillard rompit enfin le silence : tel qu'une lionne privée de ses petits, il s'élança tout à coup et saisit au collet le tremblant Wolfgang. « Vous me l'avez arrachée, vous l'avez « tuée ! s'écria-t-il d'une voix terrible.

« Êtes-vous tout-puissant? alors rendez-
« lui la vie. Mais si vous ne l'êtes pas,
« tremblez !..... Non, non, priez, priez,
« votre heure est arrivée. Vous serez sa-
« crifié pour mon enfant. Je ne veux pas
« être responsable de vos crimes futurs.
« Je ne veux pas souffrir que vous séduisiez
« désormais de jeunes filles, que vous ren-
« diez des pères malheureux ! vous mour-
« rez ! Votre père sentira aussi ce qu'on
« éprouve quand le tombeau engloutit nos
« plus chères espérances, quand un seul
« coup nous enlève toutes les joies de la
« vie. Pourquoi donna-t-il le jour à un tel
« monstre ? »

Wolfgang, qui avait le sentiment de son innocence, vit que le silence ne ferait qu'aggraver son malheur, et que, par l'aventure la plus extraordinaire, il était en danger d'expier la faute d'un autre. Il eut

alors recours aux supplications; il conjura le père furieux de se calmer pendant quelques minutes, d'écouter ce qu'il avait à lui dire, et que, s'il ne le trouvait pas entièrement innocent de ce crime, il souffrirait de bon cœur la torture la plus ignominieuse et la mort la plus terrible qu'on pût lui infliger.

LE VIEILLARD (saisissant encore ses pistolets et se mettant devant Wolfgang.)

Que pouvez-vous dire pour votre défense? Comment excuser votre abandon, votre fuite, votre silence? Parlez; mais malheur à vous si vous ne dites pas l'exacte vérité! Au premier mensonge que vous proférerez, je vous casserai la tête avec ce pistolet, et vous serez damné dans l'autre monde.

WOLFGANG.

Permettez-moi seulement de vous faire

quelques questions, et réfléchissez bien d'abord que, par une fureur inconsidérée, vous nous rendez tous deux malheureux. D'après ce que j'ai su de ce qui s'est passé, vous n'avez jamais vu le séducteur de votre fille?

LE VIEILLARD.

Non, je n'ai jamais vu le meurtrier de ma fille.

WOLFGANG.

Vous l'a-t-elle souvent nommé? vous a-t-elle souvent dépeint sa personne?

LE VIEILLARD.

Oh! souvent! que trop souvent! il avait des cheveux noirs bouclés comme les vôtres; il était, comme vous, hypocrite et flatteur, doux et souriant, plein de tendresse et d'amour. Et cependant son cœur,

aussi noir que ses cheveux, était rempli de fausseté et de perfidie.

WOLFGANG.

Monsieur, je vous conjure, par l'ame de votre fille expirée, par vos propres espérances de salut, d'examiner attentivement cette affaire et de m'écouter patiemment : je vous donnerai des preuves frappantes, irréfutables, que vous vous êtes trompé à mon égard ; que je suis entièrement innocent de la mort de votre enfant. Dieu en soit éternellement béni ! un tel crime n'oppresse pas ma conscience. Je suis un étranger qui......

LE VIEILLARD *furieux.*

Comment ! vous niez le fait ? vous vous prévalez de ce que je ne vous connais pas personnellement ? vous voulez faire

tourner à votre avantage la mort de mon enfant? vous désavouez cet attentat peut-être pour commettre à l'avenir des crimes semblables! Ah! un tel projet est encore plus honteux que son assassinat! voilà donc votre repentir, voilà donc la cause de ces larmes hypocrites que vous avez versées pour tâcher d'émouvoir ma compassion?

WOLFGANG.

Au nom de Dieu, seulement écoutez-moi, seulement......

LE VIEILLARD plus furieux encore.

Non, la pitié serait ici un péché. Meurs, infâme séducteur, et essaie, si tu peux, de tromper aussi le Tout-Puissant!

Comme il prononçait ces mots, il tira un coup de pistolet à Wolfgang; mais comme l'âge et la colère le faisaient trembler extrê-

mement, la balle passa près de sa tête sans l'effleurer.

C'est un mouvement machinal de chercher à se défendre et à se conserver : celui qui tombe sans le savoir met ses mains en avant pour éviter le danger d'être blessé dans sa chute, et celui qui est attaqué cherche à se défendre par le même mouvement naturel. Quand le vieillard ajusta le second pistolet contre Wolfgang, celui-ci saisit son bras et combattit pour le lui arracher ; James accourut au secours de son père ; dans ce moment le pistolet partit et lui traversa la tête, comme il s'efforçait de détourner la main de Wolfgang.

James tomba à l'instant, et, dans sa chute, renversa et éteignit la lumière qui brûlait auprès du corps de Clara. Le vieillard avait été jeté par terre, et, ne sachant pas qu'il avait tué son fils, il l'appelait à son

secours, et se plaignait du ton le plus lamentable.

Wolfgang, qui voulait seulement sauver sa vie, et qui n'avait aucun désir de se venger, saisit cette occasion pour essayer de s'échapper. Il avait déjà gagné la porte, quand elle fut ouverte par un paysan qui logeait dans la même cabane, et qui, alarmé du bruit des pistolets, entra suivi de ses garçons, et tenant à la main, pour s'éclairer, un tison enflammé ; ils forcèrent Wolfgang à rentrer, et voyant James à l'agonie et le vieillard se débattant la face contre terre, et déplorant dans toute la frénésie du désespoir le meurtre de son enfant, il n'est pas étonnant qu'ils prissent le premier pour l'auteur du crime ; et, sans écouter sa justification, ils le lièrent et le firent à l'instant sortir de la maison ; ils le jetèrent dans la rue, et un des garçons resta pour veiller

sur lui pendant que les autres rentrèrent dans la chambre pour secourir le malheureux père et son fils.

Après un court intervalle, le paysan revint, et ordonna au garçon de se dépêcher de mettre les chevaux au chariot et de traduire sur-le-champ le meurtrier devant la justice : il garda lui-même Wolfgang pendant qu'on exécutait cet ordre; et quoique celui-ci fît tous ses efforts pour lui prouver son innocence, ses preuves ne firent aucune impression sur le paysan. « Défendez-vous comme vous pourrez devant la justice, dit-il; il est inutile que vous cherchiez à me convaincre; mais ce sera une rude tâche de prouver votre innocence: l'homme blessé est déjà mort, le vieillard est à toute extrémité et sera bientôt mort aussi. Je ne sais pas ce qui arrivera de la fille, mais je ne la crois pas beaucoup

mieux, car elle est froide comme la glace et raide comme un bâton : il est très-possible que vous ayez à répondre de toutes ces vies; je ne voudrais pas en prendre une sur ma conscience ! »

Wolfgang, qui frémissait autant de ce récit que le bon paysan lui-même, le conjura de le faire conduire chez le baron Von Tiefenthal ou chez la comtesse Von M.... « Tous deux me connaissent, ajouta-t-il, et tous deux attesteront mon innocence.

« — Dites tout cela à notre justice, dit le paysan : si elle croit ce que vous dites, je ne m'en embarrasse pas; j'ai rempli mon devoir et je m'en lave les mains ; mais vous pouvez être sûr que je serai ouvertement témoin contre vous de tout ce que j'ai vu et entendu. Il est toujours horrible et cruel de tuer un homme, mais il est

doublement horrible et cruel de tuer de si excellentes gens ; et si vous êtes l'oiseau fugitif que la malheureuse jeune créature cherchait si ardemment, Dieu ait pitié de votre âme ! vous serez alors certainement damné ; car la faveur des grands n'est pas de mise dans le ciel : le noble n'y est pas plus protégé que le simple paysan. »

Ce fut avec ces paroles peu consolantes que le paysan entretint son prisonnier jusqu'à ce que les chevaux fussent attelés au chariot. Wolfgang demanda que, si l'on ne voulait pas défaire entièrement les cordes dont il était lié, on voulût au moins les desserrer un peu ; mais sa demande ne fut pas accordée : ils le jetèrent dans le chariot et ils partirent à l'instant.

CHAPITRE VI.

La situation de Wolfgang devenait plus insupportable de moment en moment, car le paysan prévoyant l'avait tellement serré avec les cordes, que la circulation du sang était presque arrêtée dans tout son corps; il

était couché dans le chariot et près de s'évanouir, quand il entendit tout d'un coup un grand bruit autour de lui, et plusieurs voix s'écrier fortement : « Arrêtez, arrêtez ! » Il regarda et aperçut un grand nombre de cavaliers ; l'un d'eux retenait le charretier par son habit, et lui demandait qui il emmenait : « Un meurtrier, répondit l'homme ; ne m'arrêtez pas, car il vous en arrivera malheur.

UN CAVALIER.

Il nous en arrivera malheur, coquin ! prends garde qu'il ne t'arrive malheur à toi-même !

Un coup donné avec un sabre fendit la tête du charretier, et il tomba mort de son cheval. « C'est bien fait, s'écrie une voix qui sortait de la foule qui entourait le chariot, il fallait le tuer, car il pouvait nous trahir.

UN SECOND CAVALIER.

Avec nos grandes précautions, n'allons pas oublier le prisonnier. Je gage que les drôles l'ont lié de manière qu'il ne peut pas respirer.

UN TROISIÈME CAVALIER.

Il n'y a pas de doute à cela, car autrement il aurait parlé. »

Quelques-uns d'entre eux soulevèrent alors le pauvre Wolfgang, délièrent les cordes, et le placèrent sur de la paille, qui était en abondance dans le chariot.

UN CAVALIER.

Comment êtes-vous à présent?

WOLFGANG.

Un peu mieux.

LE CAVALIER.

Votre voix est cependant diablement fai-

ble ; mais le soulagement ne fait que commencer. L'inquiétude et la crainte de vous trouver devant la justice ont eu un grand effet sur vous, mais vous pouvez compter sur notre assistance.

UN SECOND CAVALIER.

Que diable ! camarade, ne parlez pas tant ! rappelez-vous que nous ne sommes pas des juges. Hollmann, montez à cheval, car il n'est pas encore en état de voyager ; allez aussi vite que vous pourrez. Vous serez bientôt à la frontière, et vous vous arrêterez au grand chêne ; nous vous y attendrons, ou nous serons bien près d'y arriver. »

Hollmann monta à cheval et jeta son manteau à Wolfgang : « Allons, dit-il, enveloppez-vous là-dedans, et tâchez d'endormir vos craintes ; car, quand vous se-

rez arrivé, nous nous divertirons. Nous avons tous résolu de boire ce soir à votre santé. » Il donna alors un coup de fouet à son cheval, et se dirigea vers la gauche; la troupe des cavaliers le suivit d'abord, et prit ensuite une autre route.

Il est impossible de peindre ce que Wolfgang éprouvait de toutes les aventures incroyables qui lui étaient arrivées depuis deux jours; les terribles incidens de la chaumière et sa délivrance extraordinaire lui paraissaient les plus inexplicables de tous. Et quoiqu'il pût seulement supposer qu'ils tenaient comme les autres à une erreur, il se tourmentait en vain pour trouver ce qui donnait lieu à ces méprises, et il se perdit tellement dans la multiplicité de ses conjectures sur ce sujet, qu'il resta quelques instans comme une personne qui rêve. Mais quand son sang

commença à circuler plus librement, et lui rendit l'usage de toutes ses facultés, le souvenir du passé s'effaça par degrés, et il ne pensa plus qu'à examiner sa situation actuelle. Il conclut bientôt, d'après les discours et la conduite de ses libérateurs, qu'il n'était pas en très-bonne compagnie; il résolut d'abord d'entrer en conversation avec son conducteur. Mais quand il réfléchit qu'il contribuerait par-là à lui faire apercevoir son erreur à son égard, et que cet homme pourrait bien être furieux, en découvrant qu'il emmenait un inconnu, il pensa qu'il valait mieux se taire. Se rappelant alors le pauvre charretier et l'indifférence avec laquelle on l'avait assassiné, il crut, non sans raison, que la fin de cette aventure était à craindre, et il se détermina à s'échapper s'il était possible.

Quand il prit cette résolution, ils gra-

vissaient une montagne haute et boisée. Il faisait si sombre, que Wolfgang ne pouvait distinguer ni les chevaux ni le conducteur; et, profitant de cette favorable obscurité, il se glissa doucement et sans bruit hors du chariot. Ils étaient alors arrivés au sommet de la montagne, et il s'aperçut, à sa grande satisfaction, que l'homme descendait très vite.

Seul, et sans aucune connaissance du pays, Wolfgang resta quelque temps indécis sur la route qu'il devait prendre; il pensa d'abord à retourner à un village au pied de la montagne, par lequel il avait passé. Mais se rappelant que les cavaliers pourraient bien être derrière lui, et craignant par-dessus tout de les rencontrer, il rejeta cette idée et chercha un sentier qui pût le conduire en sûreté, à droite ou à gauche de la route. Après s'être avancé

à tâtons pendant quelque temps, il vit, malgré l'obscurité, un chemin battu du côté gauche, dans lequel il se précipita le plus vite possible; il devint plus étroit par degrés, et finit par être si touffu et si raboteux, que le pauvre Wolfgang s'assit, n'en pouvant plus, aimant mieux attendre le retour du jour que d'aller plus loin dans une telle incertitude.

Il s'endormit bientôt et ne se réveilla que lorsque le soleil fut levé, et lui donna l'occasion d'examiner son nouveau logement, qui était situé dans une vallée escarpée, au milieu de roches élevées à travers lesquelles il aurait vainement essayé, dans l'obscurité, de se frayer un passage. Après avoir monté pendant un temps considérable, il arriva à une espèce de sentier qui conduisait de cette vallée sauvage dans une autre dont l'aspect était d'une

nature beaucoup plus agréable. Une belle prairie émaillée de fleurs, et entourée d'un bois épais, se déployait devant lui, et le mugissement d'un petit troupeau de bétail qui passait près de là, lui donna l'espérance qu'il n'était pas loin de quelque habitation. Tremblant encore de l'aventure de la veille, il désira d'abord de voir les habitans de la vallée d'une certaine distance, avant de risquer de s'introduire parmi eux; dans cette intention, il resta sous un arbre pendant quelque temps. Mais comme, excepté le troupeau, il ne vit aucune créature vivante, il se décida enfin à continuer sa route et arriva bientôt à la vue d'une petite cabane. Agité par la crainte et par l'espérance, il s'y dirigea enveloppé dans son manteau, et frappa à la porte, espérant y trouver les moyens

de satisfaire son appétit, et un guide pour lui indiquer son chemin.

Après avoir frappé plusieurs fois, une vieille femme ouvrit, et lui demanda, d'une manière assez brusque, pourquoi il faisait tant de bruit et de quoi il avait besoin.

WOLFGANG.

Bonne femme, je me suis perdu hier dans ce pays solitaire. J'ai couché la nuit dernière dans le bois, je ne connais pas mon chemin, et je cherche un guide qui puisse me conduire à la grande route.

LA VIEILLE, d'un ton plus doux.

Restez ici un petit moment; quand j'aurai fini ma soupe, je vous conduirai moi-même.

Wolfgang, fort satisfait, la suivit dans une petite chambre très-propre, dont les

murs étaient ornés de jolis dessins, ce qui lui donna l'idée qu'elle n'appartenait pas à des possesseurs vulgaires. Il venait d'accepter la chaise qu'on lui offrit, quand il aperçut dans un coin de la chambre une jeune fille vêtue d'un joli habit de paysanne, qui peignait ses longs cheveux et qui ne paraissait pas s'inquiéter de l'arrivée d'un étranger. « Dépêchez-vous de vous apprêter! » lui dit la vieille, et elle alla achever son potage. La jeune fille tressa et releva ses cheveux, et vint s'asseoir près de son hôte.

« Bonjour, monsieur, lui dit-elle en souriant; d'où venez-vous si matin ? » Wolfgang crut se rappeler d'avoir déjà entendu cette voix. Il la regarda, et sa surprise fut portée au plus haut degré, car non-seulement sa voix, mais son visage, sa personne et ses manières étaient parfaite-

ment semblables à celles de la comtesse Von M...., avec laquelle il se promenait le soir d'auparavant. Doutant cependant de la possibilité de la trouver là, il regarda de nouveau la jeune fille, et la ressemblance lui parut si forte que l'évidence remplaça ses doutes. Il était au moment de lui demander par quel miracle elle se trouvait dans cette cabane, quand la vieille femme revint avec une écuelle de soupe et l'empêcha de commencer ses questions.

LA VIEILLE (a la jeune fille).

Êtes-vous prête enfin? venez, mangez vite quelques cuillerées et allez-vous-en ; il en est bien temps.

LA JEUNE FILLE (se mettant à table).

Il ne viendra pas si tôt.

LA VIEILLE.

Vous le croyez? (*A Wolfgang*) Monsieur, si voulez manger un peu de soupe, asseyez-vous, je vous en prie, sans cérémonie. »

Wolfgang accepta son invitation en silence, et continua à regarder fixement la jeune fille, dont la ressemblance avec la comtesse le frappait tellement, qu'il ne douta plus que ce ne fût elle; mais, à son grand étonnement, elle ne paraissait pas du tout le connaître. La vieille lui servit du potage, et le supplia de manger.

LA VIEILLE (à la jeune fiel).

Je vous demande sur toutes choses de vous dépêcher, et de ne pas oublier un mot de ce que vous avez à dire, c'est de la plus grande importance : êtes-vous sûre de le savoir parfaitement?

LA JEUNE FILLE.

Oui, certainement, je pourrais le répéter aussi bien que mes prières.

LA VIEILLE.

Essayons. Que ferez-vous quand vous l'apercevrez dans le sentier ?

LA JEUNE FILLE.

Je me lèverai, j'irai au-devant de lui, et je lui dirai : « Bonjour, monsieur Wolfgang, d'où venez-vous si matin ?

LA VIEILLE.

Et s'il vous demande comment vous savez son nom ?

LA JEUNE FILLE.

Oh ! monsieur, lui dirai-je , je vous connais mieux que vous ne le pensez : ne venez-vous pas de la Savoie ? ne vendez-vous pas des souricières ?

LA VIEILLE.

Et s'il vous demande comment vous savez tout cela?

LA JEUNE FILLE.

Alors je lui répondrai : « Ma mère m'a tout dit, et si vous voulez savoir, monsieur, de qui elle a appris toutes ces choses, venez avec moi chez elle, elle demeure ici dans la vallée. »

LA VIEILLE.

Mais s'il vous dit : « Ma chère enfant, je n'ai pas le temps à présent, il faut que je continue ma route? »

LA JEUNE FILLE.

Alors, je lui parlerai amicalement, et je le conjurerai de me suivre jusqu'à ce qu'il finisse par y consentir; laissez-moi faire. Il viendra certainement s'il a la moindre

sensibilité, ou le moindre désir de me plaire.

LA VIEILLE.

Qu'il vous plaise ou non, qu'est-ce que cela signifie? Souvenez-vous que votre bonheur et celui de votre mère en dépendent !

LA JEUNE FILLE.

C'est très-vrai. Mais encore faut-il qu'il me plaise, ou je ne l'emmenerai pas.

LA VIEILLE.

Méchante enfant ! est-ce là honorer vos parens ? est-ce là leur obéir ? Rappelez-vous le cinquième commandement !

LA JEUNE FILLE.

Bien, bien ! j'y penserai. En attendant, adieu.

LA VIEILLE.

Bon voyage, bon voyage.

La jeune fille pendit alors à son bras un petit panier de cerises et partit sans même regarder Wolfgang, dont l'étonnement, pendant cette conversation, avait surpassé ce qu'il avait éprouvé auparavant, et tous les efforts de son intelligence ne parvenaient pas à lui faire former une conjecture qui parût plausible, pour expliquer ce mystère. Le témoignage de ses sens lui persuadait que la jeune fille qui venait de quitter la chambre était la comtesse Von M..., avec laquelle il se promenait le soir d'auparavant, et dont il s'était séparé avec tant de peine. Sa vue ranima la passion qu'il avait sentie pour elle, et que la malheureuse aventure de la nuit avait suspendue, mais pas éteinte. Plusieurs fois il pensa lui demander la raison de sa présence dans cette cabane, dans un costume si différent. Mais comme elle ne paraissait

pas le connaître et que ses manières avec lui avaient presque toujours été indifférentes et même dédaigneuses, il réprima ce désir et garda le silence.

Quand il réfléchissait intérieurement combien il était extraordinaire que la comtesse se trouvât ainsi vêtue dans cette chaumière, qu'elle eût été envoyée pour veiller sur lui et l'engager à la suivre, qu'elle eût l'air si amical le jour d'auparavant, et que maintenant elle ne parût pas le connaître et qu'elle sût qu'il devait arriver par ce sentier, et qu'un pauvre Savoyard pût être de quelque importance pour son bonheur, il était de plus en plus interdit. Incapable d'expliquer cette rencontre d'aucune autre manière, il finit par croire qu'il était poursuivi par un enchanteur, qui, par les pouvoirs de son art, lui attirait ces aventures inexplicables.

Quelques vieux romans dans lesquels il avait appris à lire lui avaient donné le goût du merveilleux, et son imagination exaltée lui représenta tellement la possibilité de sa conjecture, qu'il finit par être convaincu que tout ce qui lui était arrivé était l'effet de la magie, et il s'assit dans le plus grand trouble, s'attendant à chaque instant à découvrir de nouvelles merveilles.

Pendant ce temps, la vieille femme, dont la figure rappelait assez la physionomie d'une sorcière, telle qu'on les peint dans Feemnarchen et dans les autres romans du même genre, était occupée à ranger la chambre. Wolfgang, qui l'examinait attentivement, la prit pour la femme de l'enchanteur et résolut de bien se mettre sur ses gardes avec elle. Quand elle eut fini, elle s'avança vers lui.

LA VIEILLE.

Quand voulez-vous partir, monsieur, et par quel chemin dois-je vous conduire?

WOLFGANG.

Par celui que mes persécuteurs ont choisi; mais, avant qu'ils puissent essayer encore de me tromper, j'espère qu'avec l'aide de Dieu je surmonterai toutes les tentations.

LA VIEILLE (se reculant effrayée).

Jésus, Maria! cet homme est fou!

WOLFGANG.

Il n'est pas fou, il est ensorcelé! Mais je suis sous la protection de Dieu, et personne ne pourra me nuire. »

Comme il prononça ces paroles avec beaucoup d'emphase, la vieille femme

pensa qu'elle ferait mieux de s'échapper, car elle le prenait pour un fou ou pour un fripon qui, sous ce déguisement, était venu pour la voler. Elle courut à la porte, et aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle la referma en toute hâte.

Cette fuite confirma encore plus l'opinion de Wolfgang, et il se félicita beaucoup d'avoir évité de cette manière de nouvelles tentations. Résolu de ne pas rester davantage dans cette maison, il se dirigea vers la porte, mais la prudente vieille l'avait fermée à clef et avait été demander du secours à un voisin. Le loquet cependant ne paraissait pas très-redoutable, et, après s'être signé plusieurs fois, il essaya de le forcer; malgré ses conjurations et son travail, son entreprise échoua. Déterminé à ne pas rester dans cette situation, il ouvrit la fenêtre et sauta dans la vallée.

Il avait à peine gagné le bois, qu'il vit la vieille et deux paysans qui se dirigeaient vers la chaumière; il redoubla de vitesse et s'enfonça dans le plus épais du bois, où il fut assez heureux pour trouver un sentier qui le conduisit à travers une vallée et de là au pied d'une haute montagne où il perdit de nouveau toute trace d'habitation.

CHAPITRE VII.

Après avoir long-temps marché, Wolfgang s'arrêta, accablé de fatigue, pour ôter le manteau que le cavalier qui conduisait le chariot lui avait donné le soir précédent, et dans lequel il s'était enveloppé, le plia

et le mit sous son bras. La hauteur du soleil et son extrême appétit lui firent présumer qu'il devait être environ midi quand il arriva à une partie moins resserrée du bois ; il pensa qu'il était près de la lisière, et redoublant de vitesse il en sortit bientôt. La joie qu'il ressentit d'abord fut de courte durée, car en regardant une vallée qui était directement devant lui, il s'aperçut, à son grand chagrin, qu'il était en face de la maison dont il s'était échappé le matin même. Fermement convaincu alors qu'il était enchanté et forcé par les artifices de la vieille à retourner à cet endroit, il se résignait à supporter avec patience un sort qui lui semblait inévitable quand il entendit du bruit près de lui, et cédant machinalement à la crainte il s'enfonça dans le bois et se cacha sous un buisson. Il distingua le bruit des pas de quelqu'un, et re-

gardant attentivement l'endroit d'où ils partaient, il vit à son grand étonnement la comtesse Von M*** élégamment vêtue qui s'approchait. Elle lisait et marchait doucement suivie de deux domestiques; il reconnut l'un d'eux pour l'avoir fait monter de force dans la voiture le jour d'auparavant. Un petit chien qui courait après elle, arrivant à l'endroit où il s'était caché, se mit à aboyer si violemment, que la comtesse le remarqua, et s'arrêtant, elle ordonna à l'un de ses gens de voir ce qui lui faisait faire tant de bruit. Le pauvre Wolfgang fut bientôt découvert ramassé dans le plus petit espace possible, et comme un lièvre qu'on surprend fixant le chien et restant immobile, ne sachant de quel côté s'enfuir; le domestique vint rendre compte à sa maîtresse que le gentilhomme étranger qui était la veille chez elle se cachait

sous un buisson à peu de distance de là.

« Comment! il est ici ? » s'écria la comtesse ; et elle essaya d'aller le rejoindre. « Voilà le moment ou jamais de fuir cette enchanteresse, pensa Wolfgang, » et il se détermina à s'échapper. Quand il vit qu'elle se dirigeait vers lui, il se leva et s'enfonça dans le bois. Le bruit qu'il fit découvrit son projet à la comtesse, qui l'appela très-vivement en lui disant : « Arrêtez, monsieur,
« écoutez-moi; j'ai quelque chose de très-
« important à vous dire ! Je vous promets
« de ne point vous demander pourquoi
« vous êtes ici. » Mais toutes ses supplications n'eurent d'autre effet sur lui que d'accroître son impatience de s'éloigner.

« Tant que je pourrai éviter la voix de cette sirène en fuyant, pensait-il, je serai bien heureux; et il faisait tous ses efforts pour se dégager du taillis. Son désir fut

bientôt rempli, car les habits de la comtesse s'accrochaient dans les ronces et l'empêchaient de le suivre ; avant qu'elle pût s'en débarrasser, il fut hors de sa vue et bientôt après hors de la portée de sa voix. Il arriva, harassé de fatigue, au pied d'une haute montagne ; il fallait se décider à la monter ou à retourner dans le bois. La frayeur le faisait pencher pour le premier parti, mais son extrême lassitude le détermina à se reposer un peu avant de commencer cette pénible entreprise.

Il s'était déjà enveloppé dans son manteau, et tâchait de s'endormir, quand l'approche de quelqu'un le troubla et l'alarma. Il regarda avec inquiétude et resta confondu en voyant que c'était la comtesse Von M*** vêtue comme elle était le matin chez la vieille femme, avec son habit de paysanne et son panier sous le bras ; quoiqu'il se tînt

près de la montagne, il était impossible qu'elle ne l'aperçût pas, car elle suivait un sentier qu'il n'avait pas remarqué d'abord et qui était exactement en face de lui. Surprise, elle s'arrêta tout à coup et resta quelque temps irrésolue; pour cacher son embarras, elle rattacha le cordon de son soulier qui s'était dénoué; elle lançait de temps en temps des regards à Wolfgang, qui, semblable à une statue, restait enveloppé dans son manteau. Il eut alors l'occasion de voir le plus joli petit pied du monde, mais il détourna aussitôt sa tête dans la crainte que le diable ne vînt encore le tenter.

Quand elle eut rattaché son soulier, elle le considéra attentivement; elle n'osait pas avancer. Il gardait le silence, mais involontairement; il ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un regard sur cette charmante créature. A la fin, elle

commença à parler. « Monsieur, dit-elle
« timidement et en avançant deux pas,
« j'espère n'avoir rien à craindre de vous.
« Je retourne au logis, car ma mère m'at-
« tend avec impatience, et je vous conjure
« de ne pas me retenir.

WOLFGANG.

« Dieu me préserve d'avoir cette pensée !
« Je n'ai pas envie que vous restiez, mais
« ne me trahissez pas, et si vous avez
« quelque pitié d'un infortuné, indiquez-
« moi par quel chemin je puis sortir d'ici. »

Elle reprit courage et s'avança avec la rapidité d'une flèche. Quand elle fut environ à trois pas de lui, elle se retourna et dit : « Monsieur, si vous êtes le malheu-
« reux meurtrier qu'on cherchait aujour-
« d'hui dans le bois, fuyez à l'instant vers
« la frontière, montez la colline à droite,

« et dirigez-vous toujours de ce côté :
« vous trouverez le chemin, et vous pour-
« rez encore arriver avant la nuit. » Ayant ainsi parlé, elle s'enfuit sur-le-champ, le laissant dans le plus grand embarras.

Il paraissait en effet très-probable qu'on le prenait pour un meurtrier et qu'il était poursuivi comme tel. Cependant il lui semblait encore plus vraisemblable que cet avis était seulement un artifice de la sorcière, qui, par le moyen de sa complice, voulait l'effrayer et lui faire prendre le sentier à droite, qui conduisait à son habitation pour le tenir encore une fois dans ses filets. Il résolut donc de continuer sa route du côté gauche, et de rester plutôt toute la nuit sous un arbre, de mourir plutôt d'inanition que de retourner dans ce lieu maudit. Alors rassemblant toutes ses forces il commença à monter. Après beau-

coup de fatigue, il arriva au sommet de la montagne, d'où il découvrit tout le pays, et à ses pieds un grand village vers lequel il se dirigea pour demander le chemin qui conduisait au château du baron Von Tiefenthal. Il comptait, s'il était possible, obtenir de lui son passe-port, ses habits et ses marchandises, et ensuite quitter pour jamais un pays où le repos de son âme lui semblait en danger. Quoique le village lui parût très-près, soit que la fatigue ralentît sa marche, soit qu'involontairement il eût pris le chemin le plus long, il n'arriva au village que vers le soir, enveloppé dans son manteau, et sans chapeau, car il avait perdu le sien; il entra au cabaret, et s'asseyant à la première table qu'il trouva, demanda un verre de bierre et un morceau de pain. L'hôte, homme gros et pesant, assis dans un vieux fau-

teuil à bras, était la seule personne qui fût dans la chambre, et il le laissa parler deux ou trois fois avant de se décider à se lever pour chercher ce qu'il désirait; à la fin il lui apporta le rafraîchissement si long-temps attendu. Wolfgang mangea et but de tout son cœur, sans observer que l'hôte l'examinait très-attentivement. « D'où venez-vous ainsi seul? dit-il après un moment de silence, et quel chemin comptez-vous prendre?

WOLFGANG (un peu embarrassé, mais se remettant bientôt).

Je viens de Nuremberg, et je vais chez le baron Von Tiefenthal que vous connaissez peut-être?

L'HÔTE.

Oh oui! je le connais très-bien: son château est à environ huit ou neuf milles d'ici.

WOLFGANG (charmé de cette réponse).

Je me suis perdu dans le bois ce matin, et j'ai cherché pendant long-temps inutilement à en sortir, lorsque par bonheur j'ai trouvé le sentier qui conduit à ce village. Voulez-vous me procurer un guide qui puisse me conduire demain au château du baron?

— Nous verrons, » dit l'hôte très-flegmatiquement. Et il sortit de la chambre. Deux hommes forts et robustes entrèrent bientôt, et s'assirent en face de Wolfgang qui commençait à oublier tous les maux qu'il avait éprouvés par le secours de son pain et de sa bière, et par l'espérance de revoir le baron Von Tiefenthal, dont l'existence lui paraissait enfin certaine depuis le témoignage de l'hôte. « Alors, pensait-il, je « pourrai reprendre ma jaquette et je

« quitterai gaîment ce pays enchanté. »

A peine cette idée lui était-elle venue à l'esprit que l'hôte revint avec quelques-uns de ses compagnons ; l'un d'eux, qui avait des fers dans sa main, et les deux garçons s'approchèrent de Wolfgang. « Monsieur, dit cet homme, voulez-vous « vous rendre notre prisonnier, ou faut-« il que nous vous saisissions, et que nous « vous garrottions de force? Mais je puis « vous dire que la résistance ne vous se-« rait d'aucun secours ; car on a pris des « précautions pour que vous ne puissiez « pas nous échapper. Choisissez donc le « parti le plus prudent, et soumettez-« vous tranquillement à être enchaîné. »

On peut aisément imaginer la surprise de Wolfgang à ces paroles.

« Je ne puis faire aucune résistance,

dit-il, faites de moi ce que vous voudrez, mais je suis innocent.

— Cela peut-être, répondit l'hôte. Mais certainement cela n'est pas probable. Le manteau qu'il porte m'a été volé avec plusieurs autres choses et quelque argent, la semaine dernière, et puisqu'il a une partie de ma propriété, il doit savoir ce qu'est devenu le reste; s'il peut nous dire de qui il le tient, ou comment il le possède, après avoir scrupuleusement examiné la vérité de ses paroles, nous le laisserons tranquille, et il sera libre de poursuivre paisiblement son chemin.

— Oui! si monsieur peut nous en donner l'explication, dit l'homme qui tenait les chaînes, je ne le mettrai sûrement pas aux fers.

— Allons, monsieur, parlez, d'où vous vient ce manteau?

WOLFGANG (dans un grand trouble).

Ce manteau? je l'ai trouvé aujourd'hui...... aujourd'hui sur le chemin.

L'HÔTE.

Ah! la bonne histoire! la réponse ordinaire de tous les coquins qui sont arrêtés pour vol. Vous lui mettrez les fers, notre juge de paix le forcera bientôt à tout avouer; j'espère avec l'aide de Dieu retrouver tout ce que j'ai perdu.

— Je le désire de tout mon cœur, répondit l'homme qui tenait les fers en les mettant aux pieds de Wolfgang. » Celui-ci commençait à être un peu plus content de sa situation, parce qu'il espérait prouver son innocence devant le juge, et être enfin délivré des perplexités continuelles et des anxiétés sans nombre auxquelles il avait été en proie. Mais quand ils ôtèrent le

manteau, et que tous s'écrièrent à la fois : « Ciel ! c'est le meurtrier qu'on cherchait si soigneusement ce matin ; tout répond à la description qu'on a faite de lui, les mêmes habits, les mêmes cheveux, le même visage ! » son courage l'abandonna et il pleura amèrement. « Dieu ! dit-il, dans quel malheur, dans quel abîme de peines suis-je plongé, quoique innocent ! »

Les témoins ne furent point émus de son désespoir. L'un d'eux lui dit : « Si vous aviez fait plus tôt toutes ces réflexions, vous vous seriez épargné ces soupirs et ces larmes. Mais elles ne lavent point le sang répandu ; il faut l'expier par le sang. »

Pendant ces réflexions consolantes, les mains de Wolfgang furent liées derrière son dos, malgré ses prières pour qu'on le laissât libre et ses promesses qu'il ne s'enfuirait point. Tous ceux qui étaient présens tin-

rent alors conseil pour savoir comment ils pourraient mener le meurtrier en prison le plus promptement possible, et pendant qu'il faisait encore jour, afin qu'il ne pût pas assassiner ses conducteurs ou s'échapper comme il l'avait déjà fait.

Chaque mot de cette conversation ajoutait au chagrin et au désespoir de Wolfgang: jusque-là il avait été consolé par la ferme conviction que ces terribles aventures ne lui étaient pas véritablement arrivées et étaient une illusion, mais il ne pouvait plus le croire en entendant de chaque bouche la confirmation de cette terrible histoire. Il ne lui restait plus qu'une lueur d'espérance, c'était que ce nouvel incident pouvait être encore un enchantement. Mais cette idée l'abandonna par degrés, en se voyant jeté pieds et poings liés dans un chariot, entouré d'une douzaine d'hommes

armés qui le menaçaient de le tuer s'il faisait un mouvement. Il resta complètement anéanti, et, après une marche de deux heures, il fut tiré du chariot et conduit dans une cave obscure dont on ferma soigneusement la porte à double tour sur lui.

CHAPITRE VIII.

Wolfgang resta couché sur la terre humide, déplorant ses infortunes et protestant en vain de son innocence, car personne n'était là pour l'entendre et pour lui répondre. Les murs couverts de mousse répé-

taient ses soupirs, mais il en éprouvait peu de consolation. Enfin, après bien des efforts, il réussit à débarrasser ses mains. La corde qui les liait s'était relâchée dans le chariot, et les conducteurs négligens ne s'en étaient point aperçus. Ils savaient bien d'ailleurs que, même avec l'usage de ses mains, il ne parviendrait pas à forcer les deux portes de fer qui gardaient l'entrée de la cave; il parvint donc à les dégager par degrés de leurs liens, et sa situation en devint un peu moins pénible.

Son lit était dur, mais sa conscience était tranquille, et la fatigue extrême qu'il avait éprouvée le plongea bientôt dans un sommeil profond. Vers minuit il fut réveillé en entendant frapper des coups redoublés, et, se relevant rempli de crainte, il leva les yeux pour voir d'où le bruit venait. Mais dans l'obscurité qui l'entourait

il ne put rien distinguer, et il attendit en silence et en tremblant le résultat de ce vacarme qui semblait venir de la partie la plus éloignée de la cave et dont le son variait fréquemment. Quoiqu'il ne pût rien apercevoir, la crainte lui faisait tourner les yeux vers cet endroit quand tout d'un coup il entendit un grand craquement; il vit un rayon de lumière qui se réfléchissait sur le côté opposé du mur. Ensuite il lui sembla que quelque chose tombait près de lui; la clarté devint plus grande et par degré remplit toute la cave. Il aurait bien voulu quitter la place où il était couché, mais toutes ses facultés se bornaient à voir et à entendre; du reste, il était tellement paralysé par la frayeur, qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

Un grand homme vêtu de noir entra alors dans le cachot et vint tout près de

Wolfgang. Il avait un baudrier marqué de plusieurs figures nécromantiques ; dans sa main droite il portait une torche allumée, dans la gauche un gros bâton et sous son bras un paquet de hardes qu'il jeta par terre. Il fut bientôt suivi d'un autre homme qui lui parut entièrement vêtu de blanc. Mais il était incapable de voir qui ils étaient, car cette apparition inattendue l'avait presque privé de l'usage de ses sens. Il employa le peu de force qui lui restait à se lever de terre et il s'écria d'une voix agitée et terrible: « Bons esprits ! priez Dieu pour « moi. » A peine eut-il prononcé ces mots, que la torche tomba des mains du sorcier, et lui et son compagnon disparurent à l'instant.

La torche continua à brûler, et quand Wolfgang reprit par degrés l'usage de ses sens, il commença à penser que la lu-

mière valait mieux que l'obscurité, car l'une augmentait ses frayeurs et l'autre les diminuait. Il saisit donc machinalement la torche et examina sa demeure en tremblant; il trouva à ses pieds le paquet de hardes, une pioche et un marteau que le sorcier et son compagnon avaient laissés derrière eux. En regardant soigneusement pour voir s'ils ne s'étaient pas cachés, il aperçut à travers l'ouverture qu'ils avaient faite le ciel parsemé d'étoiles et la lune dont les rayons se réfléchissaient sur lui. A cet aspect, l'amour de la liberté qu'éprouvent tous les hommes, mais surtout les prisonniers, bannit toute espèce d'hésitation du cœur de Wolfgang, et son unique pensée fut de s'échapper.

Il mit le paquet de hardes sous son bras sans savoir ce qu'il contenait, et n'oublia pas la pioche dont il comptait se

servir pour se dégager de ses fers. Tenant la torche dans sa main, il passa par l'ouverture et se trouva dans un jardin où la lune l'éclairant suffisamment, il rejeta sa torche dans le cachot et se mit en marche. Il n'avait pas fait cent pas qu'il fut devant une porte ouverte qu'il passa, et se trouva dans une plaine dont il ne put pas d'abord embrasser l'étendue; il s'assit de l'autre côté du mur du jardin, et frappant ses fers avec sa pioche, il parvint à s'en dégager, et, ainsi délivré, il marcha gaîment dans la plaine. Désirant enfin savoir ce que renfermait le paquet, il le délia chemin faisant et y trouva un habit complet fort propre.

« Ces vêtemens, pensait-il, m'ont sûrement été donnés par le sorcier dans quelque mauvais dessein, et je ne m'en servirais pas si j'avais un autre moyen d'aller

chez le baron Von Tiefenthal. Mais comme je ne sais pas le chemin qui y conduit, et qu'il faut que je m'en informe, il est très-probable que dans mon costume actuel je serais pris pour un meurtrier, et comme tel ramené de nouveau en prison. » Cela lui paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'il devait naturellement être poursuivi dès que sa fuite serait découverte et qu'il serait ainsi bien plus facilement reconnu.

Toutes ces raisons étaient si puissantes, que non-seulement ses craintes au sujet des vêtemens se dissipèrent, mais qu'il eut même le courage de s'en revêtir à l'instant, et il jeta dans un buisson voisin son habit bleu qui lui avait d'abord paru si beau. Ensuite il continua sa route, réfléchissant aux aventures de la nuit. Il ne doutait pas qu'il ne fût tourmenté par un sorcier dont le but était de le séduire, surtout depuis

ce qu'il avait éprouvé les deux derniers jours, et depuis qu'une heure auparavant il s'était trouvé face à face avec lui. Cependant il ne pouvait pas en penser beaucoup de mal, car il l'avait toujours délivré des plus grands dangers, et il se trouva d'autant plus disposé en sa faveur, qu'il fouilla par hasard dans la poche de ses nouveaux habits et y découvrit une bourse bien garnie, remplie de douze dollars tout neufs et de six pièces d'or brillantes : il n'avait jamais dans toute sa vie possédé une telle somme; et si sa conscience lui insinuait qu'il ne devait pas garder l'argent du diable, son inclination lui persuadait au contraire qu'une seule pièce de ce trésor offerte à l'église, à son retour dans son pays natal, lui obtiendrait l'absolution de tout le péché. Le pouvoir du sorcier lui semblait aussi moins terri-

ble en pensant que lui et ses collègues avaient fui à l'instant, en entendant son exorcisme. Mais la réflexion lui peignait sous de vives couleurs le danger de rester plus long-temps dans ce pays enchanté : « Une belle femme et une grosse somme d'argent, pensait-il, sont des pièges qui me conduiraient bientôt à l'abîme qu'ils m'ont préparé, et le chagrin et le repentir viendraient trop tard. »

L'importance de ces considérations confirma Wolfgang dans son intention d'aller au château du baron Von Tiefenthal, et s'il le trouvait, comme il avait lieu de le croire, en ligue avec le sorcier, de reprendre possession, par quelque ruse, de ses anciens habits, surtout de son passeport, et de s'enfuir pendant la nuit.

Au milieu de ces projets et de ces résolutions, il avait atteint le bout de la plaine

et était arrivé au bord d'un bois dans lequel il ne se souciait pas trop d'entrer à cette heure indue; cependant la crainte d'être poursuivi et plus facilement découvert s'il ne s'y enfonçait pas, le détermina enfin à prendre ce parti. La lune commençait à baisser et ses craintes redoublaient avec l'obscurité. L'épaisseur du taillis lui rendait difficile d'avancer; il se jeta donc par terre au pied d'un arbre pour y attendre l'aurore. Son agitation l'empêcha de dormir : ses appréhensions étaient telles, que le moindre bruit, la chute d'une feuille, lui causaient un tressaillement, et il restait constamment sur ses gardes.

Quand les premiers rayons du soleil éclairèrent la contrée, il quitta son lit dur, et dans l'espoir de trouver un chemin, vola comme une biche effrayée vers la lisière du

bois, en examinant la plaine qui se déployait devant lui. Tout à coup il resta stupéfait et tremblant, détourna les yeux, regarda de nouveau et trembla encore plus violemment; il aurait bien voulu se persuader qu'il se trompait, mais en regardant pour la troisième fois, ses craintes furent confirmées.

La fatale maison dont il s'était échappé le jour d'auparavant, était directement devant lui. « Suis-je donc à jamais condamné, s'écria-t-il enfin, à errer autour de la maison de ce sorcier? Qu'ai-je fait au Ciel pour être ainsi précipité la tête la première dans le piège qu'on a tendu pour me perdre. Mais, ajouta-t-il avec fermeté, si tous les pouvoirs de l'enfer se réunissent pour m'enchanter, je combattrai contre les tentations du diable, le plus long-temps qu'il me sera pos-

sible. » Armé de cette résolution, il se retourna promptement, et prenant le chemin opposé, il s'enfonça dans le bois à travers les buissons.

CHAPITRE IX.

Un sentier que Wolfgang gagna bientôt, et qui serpentait autour de la montagne, lui parut directement opposé à la redoutable maison. Charmé de cet aspect, il le prit aussitôt, et au bout de quelque temps

il fut assez heureux pour arriver à un grand chemin. Il aperçut bientôt à peu de distance une voiture qui se dirigeait vers lui ; il aurait désiré de tout son cœur pour l'éviter pouvoir s'enfoncer dans le bois et se cacher derrière les arbres. Mais, avant qu'il pût commencer cette entreprise, un chien, qui courait devant la voiture, vint aboyer après lui, le retint et lui rappela l'aventure semblable de la veille. Il essaya en vain de s'en débarrasser, il lui fut impossible de réprimer son empressement à le suivre, et il venait de ramasser deux pierres pour les lui jeter et l'écarter ainsi, quand le carrosse passa devant lui.

« Ciel ! le voilà ! cria une voix de femme ; papa, il est ici.

« Arrêtez ! dit une voix forte, arrêtez ! » La voiture s'arrêta, et le baron

Von Tiefenthal et Louisa en sortirent à l'instant.

LE BARON.

Il est très-heureux pour moi de vous avoir rencontré, car c'est uniquement à cause de vous que j'allais faire une visite à la dame dont les charmes vous ont fait oublier vos premiers et vos plus sincères amis. Je n'aurais pas fait cette démarche, si je n'avais regardé comme certain que l'artificieuse comtesse vous a fait promettre positivement de ne jamais revenir à mon château, et que par conséquent c'était le seul moyen que je pusse avoir de vous rendre moi-même le paquet que vous avez laissé chez moi, et qui peut-être contient quelque objet important; c'était aussi la seule occasion de vous revoir encore une fois. Comme ce sont les deux objets de ma visite, cette rencontre inespérée

me fait un grand plaisir, puisque je puis les remplir ici; je dois vous avouer en même temps que j'ai eu beaucoup de chagrin de vous perdre si tôt: je m'étais laissé aller à de doux songes sur l'avenir, mais ils sont passés, je me suis éveillé, et j'ai vu clairement que je ne devais pas y ajouter foi. »

Wolfgang aurait bien laissé parler le baron pendant une heure sans l'interrompre, s'il l'avait voulu, car il ne comprenait pas ses paroles, et n'avait pas le courage de lui en demander l'explication. Leur rencontre dans le bois de cette manière lui paraissait tenir de l'enchantement. Le baron gardait le silence et attendait sa réponse; mais Wolfgang, tenant dans sa main les deux pierres qu'il avait ramassées pour se défendre contre le chien, avait les yeux immobiles, ne soufflait pas

le mot, et attendait le moment où Von Tiefenthal, suivant sa promesse, lui rendrait sa petite propriété, objet actuel de tous ses désirs.

Louisa rompit enfin le silence, elle était mise ce jour-là plus à son avantage que jamais, et un observateur plus attentif que Wolfgang ne pouvait l'être dans sa situation actuelle, aurait pu remarquer qu'elle y avait mis de l'intention. Un léger chapeau de paille qui semblait posé de côté par hasard, découvrait ses cheveux blonds tombant en boucles naturelles : ce chapeau, à la vérité, cachait un peu l'un des yeux languissans de la belle Louisa; mais il donnait à l'autre plus de charme. L'air frais du matin avait répandu sur son visage d'agréables couleurs, que le contraste de son vêtement blanc comme de la neige relevait encore. Séduisante comme elle

l'était ainsi, elle s'approcha de Wolfgang et détourna ses regards de toute autre vue. « Monsieur, lui dit-elle avec coquetterie et en mettant sa main dans les siennes, j'ai aussi bien des raisons de me plaindre de votre brusque départ. J'avais espéré, comme le baron, que je pourrais jouir pendant long-temps de votre aimable et instructive conversation. Je m'étais flattée que vous consoleriez un peu mon bon père de la perte de son fils, en prenant sa place; tous ces rêves charmans sont maintenant évanouis. Mon père pleure comme autrefois, et je n'ai plus de frère. Il dépend certainement de vous, cher monsieur, de faire revivre nos espérances. Ce que le baron n'a pas osé faire, moi qui suis femme, je puis avoir le droit de m'attendre à y mieux réussir. Comme peut-être ce n'est pas uniquement par hasard que nous nous

sommes rencontrés d'une manière si inopinée, comme peut-être la présence de la charmante comtesse n'a pas eu le pouvoir de détruire toute la force de ma demande, je me décide à vous presser, à vous conjurer de revenir avec nous, de vivre avec nous, de vous mettre à la tête de notre maison, de notre fortune, et de vous en regarder comme le maître. (*Elle presse doucement sa main, et le fixe d'un air tendre.*) Je ferai certainement tout ce qui dépendra de moi, pour rendre votre séjour avec nous le plus agréable possible. »

Louisa s'arrêta : et Von Tiefenthal qui attendait l'effet de ce discours avec l'inquiétude d'un général qui a envoyé contre l'ennemi vaillant l'élite de ses troupes, trembla et devint pâle comme la mort en voyant toutes ses espérances renversées,

et son armée entièrement repoussé par la réponse de Wolfgang.

« Je regrette, dit celui-ci en balbutiant, je regrette de tout mon cœur de ne pas être digne de votre aimable invitation et de ne pouvoir l'accepter; des circonstances qu'il m'est impossible de révéler me forcent à quitter ce pays le plus promptement possible, et j'avais pris cette route pour chercher mon petit paquet de hardes et le reste de ce qui m'appartient, et pour vous dire un éternel adieu. »

Louisa tenta une nouvelle attaque: « Eh bien! s'écria-t-elle, vous pourrez exécuter votre projet; vous dites que vous alliez chez nous, montez en voiture pour y arriver plus vite, je vous assure que nous serons bientôt au château. Venez, monsieur, venez. » (*Elle essaie de l'entraîner.*)

WOLFGANG.

Je dois.... je ne puis.... je vous assure... Le baron Von Tiefenthal a eu la bonté de me promettre qu'il me rendrait mon paquet ici. Je le conjure, je lui demande avec instance......

LOUISA, l'interrompant.

Non, non, papa, ne le lui donnez pas. Il ne faut pas lui céder sur tous les points ; il peut bien au moins nous faire encore une visite. »

Le baron Von Tiefenthal, qui lut dans la contenance assurée de Wolfgang le refus de cette invitation, pensa qu'il était prudent de faire sa retraite en bon ordre, et d'en tirer du moins quelque avantage. « Que signifie tout ceci? dit-il à Louisa. Si monsieur ne veut pas nous faire l'honneur de venir chez nous volontairement,

nous n'avons aucun droit pour l'y contraindre. (*S'adressant à lui.*) Voilà, monsieur, le paquet que vous avez laissé chez moi. Mon laquais le portera au château de la comtesse Von M***, car je ne crois pas du tout ce que vous m'avez dit de votre résolution de quitter ce pays.

WOLFGANG.

L'événement vous convaincra de la vérité de mes paroles. Je me chargerai moi-même de porter mon paquet.

LE BARON.

Vous êtes maître de vos actions; je ne vous ai fait cette proposition que parce que mes conjectures étaient vraisemblables, mais elle est peut-être contraire à vos projets et je renonce à vous presser davantage. (*Il lui remet le paquet.*) Ma fille s'est per-

mis d'ajouter à ce qu'il contient quelques bagatelles qu'elle a faites de sa propre main ; j'espère que vous ne les dédaignerez pas.

WOLFGANG, mettant le paquet sous son bras.

Non certainement ! je vous remercie de toutes les bontés que vous avez déjà eues pour moi, et de celles que vous auriez eues encore. Si je le pouvais, je serais le plus grand fou du monde de ne pas accepter vos offres ; mais.... Vous savez tout peut-être?

LOUISA vivement.

Monsieur, vous viendrez avec nous.

LE BARON.

Ne pressez pas davantage, ma fille ; il s'est expliqué suffisamment. Nous ne devons pas demander l'impossible, nous ne devons

pas plus long-temps nous bercer d'espérances qui ne peuvent être remplies. Adieu, monsieur! J'aurais voulu..... mais je dois désormais réprimer tous mes désirs. J'ai encore une seule demande à vous faire, et je vous avoue que j'espère que vous ne me refuserez pas. Laissez-moi quelque souvenir de vous.

WOLFGANG.

Demandez-moi tout ce dont je puis disposer, et je vous le donnerai sans conditions.

LE BARON.

Donnez-moi les deux pierres que vous avez dans votre main. »

Wolfgang, qui ne pensait plus qu'il les tenait encore, s'écria dans le plus grand étonnement : « Comment! les deux pierres?

LE BARON.

Oui, monsieur, elles seront un souvenir

pour moi. Je penserai toujours à vous en les voyant.

LOUISA.

Je les regarderai souvent aussi, et elles me rappelleront la dureté de votre cœur.

LE BARON.

Me refuserez-vous encore ce faible gage, qui doit vous coûter si peu ?

WOLFGANG, stupéfait.

Si ce n'est pas une plaisanterie, comme je l'avais cru d'abord, et qu'en effet vous parliez sérieusement, elles sont à vous. Et mon vœu le plus sincère serait de pouvoir les changer en or pour leur donner quelque prix à vos yeux. »

Le baron Von Tiefenthal accepta ces pierres avec une satisfaction visible, et dit tout bas à sa fille, en lui donnant la main pour remonter en voiture, de lui deman-

der la même faveur; Louisa obéit à son père, et Wolfgang, encore plus étonné, se hâta de la satisfaire. Il avait plu, et, afin de ne pas salir sa jolie main, il choisit quelques petits cailloux bien propres qu'il lui présenta en lui exprimant le désir qu'ils devinssent des pierres précieuses pour orner ses cheveux. Louisa reçut le présent et le souhait avec beaucoup de reconnaissance; et Tiefenthal lui témoigna encore tous ses regrets d'être si tôt séparé de son nouvel ami. Mais comme Wolfgang ne lui répondit que par un profond salut, il ne resta plus au baron qu'à ordonner au cocher de partir; celui-ci donnant un grand coup de fouet à ses chevaux, la voiture disparut bientôt à ses yeux.

Wolfgang, aussi heureux qu'un coupable qui a obtenu sa grâce sur le lieu même du supplice, respira librement, et, s'enfonçant

dans les buissons, il commença à défaire son paquet : il y trouva son habit de Savoyard, son passe-port, un peu de linge blanc, ses marchandises et enfin le portrait de Louisa très-bien peint en miniature et entouré de perles. Charmé de la figure intéressante de cette jeune personne qui semblait lui sourire, il regarda le portrait pendant quelque temps ; mais quand il réfléchit qu'elle était certainement la fille d'un sorcier qui le persécutait, il le rejeta et commença à changer d'habillement. Il redevint Savoyard comme ci-devant, portant ses souricières sur son dos, et il remercia Dieu de l'avoir tiré si heureusement du danger qui le menaçait. Il jeta ses beaux habits dans un buisson, mais il ne put se résoudre à se séparer de la bourse, dans laquelle se trouvait une somme d'argent trop considérable pour qu'il fût facile d'y renoncer.

Il monta la colline avec joie et gaîté, et aperçut, quand il en eut atteint le sommet, un village qui était situé du côté gauche de la vallée, et qu'il espéra, en l'examinant attentivement, n'être pas celui dans lequel il avait été prisonnier le jour d'auparavant. Sa faim, qui était grande depuis long-temps, s'accrut encore à la vue des cheminées fumantes; il résolut de la satisfaire et de poursuivre ensuite son chemin du côté de la Saxe. Un sentier agréable, ombragé de jeunes arbrisseaux, lui parut le chemin le plus court pour le conduire au village. Il le prit donc; mais il ne marcha pas long-temps sans être entouré de hauts rochers; et regardant autour de lui, tremblant entre la crainte et l'espérance, il entendit du bruit, et vit presque aussitôt la comtesse habillée en jeune paysanne.

LA JEUNE FILLE.

Vous voilà donc enfin, cher Savoyard? je commençais à douter que je pusse jamais vous rencontrer. Grâces en soient rendues à l'heureux pressentiment de mon cœur qui m'a conduite ici d'une manière irrésistible. Il y a plus d'un mois que je vous cherche chaque jour, et j'ai souvent regretté les heures où je vous ai attendu en vain. Mais à présent que je vous ai trouvé, je ne m'en repens plus ; soyez le bienvenu. *(Elle lui tend la main.)* Vous êtes beau et vous me plaisez ; ne voulez-vous pas accepter ma main?

WOLFGANG, tombant à genoux et joignant les mains.

Enchanteresse ! je vous conjure de me laisser continuer mon chemin en paix et en repos.

LA JEUNE FILLE.

Je vous accorderais volontiers la première grâce que vous me demandez si bien, si elle n'était pas entièrement opposée à mes desseins. Je désire que vous restiez long-temps avec nous, que nous passions tout notre temps ensemble. Je veux aller partout avec vous, vous servir et vous soigner.

WOLFGANG.

Je vous remercie, je vous remercie de tout mon cœur de vos bonnes intentions; mais je vous remercierais bien plus sincèrement encore si vous me laissiez aller en paix.

LA JEUNE FILLE.

Comment, homme grossier, je ne vous plais donc pas? Vous ne voulez donc pas

rester avec nous? Mais je ferai mieux, et vous ne m'échapperez pas.

WOLFGANG, lui jetant sa bourse.

Prenez, prenez tout ce que je possède, tout ce qui peut-être empêcherait ma fuite; prenez, et laissez-moi partir. »

Pendant que la jeune fille ouvrait la bourse et regardait l'or et l'argent qu'elle contenait avec beaucoup d'étonnement, Wolfgang saisit ce moment favorable, et, poussé par la crainte, escalada les rochers. Quand elle voulut le regarder pour le remercier, et qu'elle vit qu'il était déjà loin d'elle, elle courut après lui en s'écriant : « Arrêtez, cher Savoyard! arrêtez! J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; il faut venir avec moi. » Mais les cris des chiens n'augmentent pas plus la vitesse du lièvre effrayé, que ces paroles n'accélé-

rèrent la course du pauvre Wolfgang. Il gagna bientôt la cime du roc, se précipita de l'autre côté; et la jeune fille, hors d'haleine, le poursuivit avec la plus grande rapidité.

CHAPITRE X.

Comme il se passera peut-être beaucoup de temps avant que la pauvre fille atteigne le leste jeune homme, et que peut-être même elle en aura perdu la trace dans l'épaisseur des bois, je vais, pour amuser

mes lecteurs, leur raconter une histoire qui, au premier abord, pourra paraître déplacée ici et ne tenir à l'autre en aucune manière, mais qui, en l'examinant mieux, peut y trouver sa place, puisqu'elle a un rapport particulier avec les aventures que nous avons rapportées dans les chapitres précédens.

Dix ans avant les infortunes de notre Savoyard, vivait dans les environs du Fichtelberg un jeune et robuste villageois qui tenait un cabaret. Il avait voyagé dans plusieurs contrées étrangères, faisant le métier de boucher; mais il était revenu dans son pays à la mort de son père, pour prendre, comme héritier, possession de ce cabaret où le vieillard avait acquis une honnête aisance.

Il épousa une jeune et jolie femme, et

passa gaîment son temps avec elle; son seul emploi, pendant tout le jour, était de l'envoyer chercher de la bierre à la cave, quand ses hôtes en avaient besoin, et de boire avec eux. Il laissait le soin de sa ferme à ses garçons, ne visitait jamais son blé et ses bestiaux avant le moment où il les envoyait au marché pour les vendre, et il en revenait toujours ivre-mort.

On devine facilement qu'un cabaret et une ferme ainsi dirigés devaient bientôt causer sa ruine : j'ajouterai seulement, pour le profit des imprudens, qu'à la fin de trois années d'importunités inutiles de la part de ses créanciers, sa propriété fut saisie et vendue. Et Jacob (c'est ainsi que s'appelait ce mauvais sujet), étant encore poursuivi par plusieurs réclamans mécontens, coupa lui-même un bâton à un arbre voisin, et, avec ce dernier reste de

son héritage, il erra de nouveau sur la surface de la terre, laissant sa femme et son enfant pour gage à ses créanciers; et ceux-ci furent assez compatissans pour leur donner de quoi vivre.

Entièrement incapable de travailler et n'ayant aucun moyen de subsister, il dirigea ses pas vers l'Italie habillé en pélerin. Il riait du zèle pieux des sots qui soutenaient, dans cette sainte entreprise, par d'abondantes aumônes, un véritable hérétique. Avant d'arriver à Rome, il rencontra quelques bandits qui s'y rendaient en compagnie pour le Jubilé; la capacité de cet homme, sa force, son intrépidité engagèrent la troupe à le prendre pour un de ses membres et à l'initier dans ses mystères.

Jacob fut bientôt un des plus hardis et des plus formidables bandits de la troupe; personne ne commettait un meurtre ou

n'exécutait une entreprise désespérée avec plus de sang-froid et de résolution. Il fut bientôt renommé parmi ses frères pour ses grandes qualités, et si l'on se déterminait à quelque coup hasardeux, quelque éloigné qu'il fût, on envoyait toujours chercher l'Allemand Jacob, qui, par le moyen d'une double paie, faisait réussir l'entreprise; en augmentant ainsi sa réputation et ses richesses, il ne faut pas s'étonner si, malgré une vie de plaisirs et de dépenses, il acquit bientôt une belle fortune.

Ses nombreux assassinats ayant enfin répandu une alarme générale dans le pays, les officiers de justice l'épiaient toujours, et comme son signalement circulait dans toute l'Italie, il résolut d'éviter l'orage qui le menaçait, et, jusqu'à ce qu'il fût apaisé, de retourner en Allemagne.

Après sept longues années, sa femme,

fatiguée de l'attendre et de le pleurer en vain, le regardait comme perdu; ses voisins et ses connaissances n'espéraient plus jamais le revoir; il arriva vêtu comme un riche boucher, avec une charrette toute neuve et deux beaux chevaux, à l'auberge de son village. Tous les habitans, qui l'entourèrent bientôt, étaient surpris de son air respectable, enviaient sa femme, qu'ils avaient tant plainte d'abord, et restaient stupéfaits d'étonnement, quand le fastueux Jacob, jetant sur la table un grand sac de sequins, et rassemblant ses créanciers qu'il n'avait pas encore remboursés, leur paya le principal et les intérêts de ses dettes en leur faisant mille tendres remercîmens.

Tout le pays retentit bientôt du retour de Jacob et de sa grande fortune : chacun en était étonné, et demandait comment

il l'avait acquise; mais personne ne pouvait en donner l'explication, parce que Jacob lui-même répondait à toutes les questions de cette espèce par un rire mystérieux, ou en levant les épaules. Souvent, quand il payait généreusement au cabaret pour ses amis et pour ses voisins, et excitait ainsi leur curiosité, ils le conjuraient de leur dire par quels moyens il avait fait fortune. Enfin le cabaretier d'un village prochain, le pressant un jour plus fortement que les autres, et l'accusant positivement d'avoir volé, il résolut sagement de détourner les idées trop justes et trop alarmantes de cet homme, et de lui en donner de moins dangereuses. « Voisin, lui dit-il en le quittant, afin de détruire vos injustes soupçons, je vous raconterai toute mon histoire, dont je n'ai encore parlé à personne; vous pourrez peut-être à l'ave-

nir en tirer les plus grands avantages, et vous avouerez alors avec reconnaissance que je vous ai rendu le bien pour le mal. Venez chez moi demain matin de bonne heure; et vous saurez tout. »

Le lendemain l'hôte curieux arriva chez Jacob, et commença par lui demander pardon d'avoir parlé si inconsidérément la veille; ensuite il le somma de tenir sa promesse. « Je la remplirai en homme d'honneur, dit Jacob, si vous voulez d'abord consentir à deux conditions.

L'HÔTE.

Je promettrai tout ce que vous exigerez de moi.

JACOB.

Vous ne répèterez à personne ce que je vais vous découvrir.

L'HÔTE.

Je le jure.

JACOB.

Comme mon récit vous convaincra de la fausseté de vos soupçons calomnieux, vous les rétracterez aujourd'hui à l'auberge, et vous jurerez, en présence de tous ceux qui y seront, que vous êtes maintenant pleinement convaincu que j'ai acquis ma fortune d'une manière honnête et irréprochable.

L'HÔTE.

Je le ferai, je le ferai; maintenant parlez.»

Jacob commença l'histoire suivante, qu'il avait arrangée depuis long-temps et que mes lecteurs, d'après ce que je viens de raconter, reconnaîtront pour entièrement fabuleuse :

« Voisin, dit-il, vous vous rappelez que des Italiens qui vendent des souricières, ou

quelquefois font danser des marmottes, voyagent souvent dans notre pays; vous savez aussi que sous ce prétexte, ces gens se rendent à notre Fichtelberg, et qu'ayant, par leurs connaissances supérieures, les moyens de découvrir les trésors qui y sont cachés, ils retournent chez eux chargés de grandes richesses, et rient de bon cœur de la stupidité de nous autres Allemands.

L'HÔTE.

Certainement je les connais bien; j'ai surpris l'un d'eux dans nos environs. Mon père vivait alors et était avec moi quand nous le rencontrâmes dans les champs. Il m'apprit qu'un de ces marchands de souricières italiens avait dit une fois à son père que nous étions bien stupides de ne pas faire un meilleur usage des trésors dont nous étions entourés. Il avait souvent

vu, ajouta-t-il, un berger lancer contre une vache une pierre dont la valeur était deux fois plus grande que celle de la vache elle-même. Mon grand-père conjura l'étranger de lui montrer l'art de découvrir ces trésors : il lui dit de venir le trouver le jour suivant sur un rocher. Mais quand mon grand-père s'y rendit, il fut effrayé à la vue d'un grand bouc noir ; il revint chez lui en toute hâte et ne put se remettre de long-temps de sa frayeur.

JACOB.

Je suis charmé que vous soyez déjà si bien informé à ce sujet, puisque alors je peux commencer mon histoire sans digression : pendant que j'étais cabaretier dans ce village, un marchand de souricières italien vint un soir chez moi se plaignant d'une violente colique et demandant un asile ; je le plaignis en chrétien

charitable, ne le laissai manquer de rien. Il fut malade six semaines dans ma maison, et je pris soin de lui sans récompense pendant tout ce temps. Quand il recouvra la santé, il me témoigna la plus grande reconnaissance. «Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, me dit-il en partant; si quelque malheur vous arrive en Allemagne, venez à Rome et visitez l'église de Saint-Pierre. Nous nous y rencontrerons certainement, et ce sera un plaisir pour moi de vous recevoir et de vous secourir aussi.» Je ris alors de cette étrange invitation. Mais quand mes créanciers eurent saisi tout ce que je possédais, et me menacèrent continuellement, elle me revint à l'esprit; et n'ayant plus rien à perdre ici, je résolus d'essayer jusqu'à quel point je pouvais me fier aux belles paroles de cet homme.

Je dirigeai mes pas vers Rome, et je visitais chaque jour l'église de Saint-Pierre; mais je ne rencontrais jamais l'Italien, et j'avais fini par oublier sa promesse. Je demandais une fois la charité dans une large rue à peu de distance de l'église, quand un gentilhomme qui regardait à une des fenêtres d'un grand palais me fit un signe et m'envoya sur-le-champ un domestique pour m'amener vers lui. Je fus conduit à travers plusieurs chambres magnifiques dont le luxe et la beauté m'éblouirent, et j'arrivai dans un cabinet où un gentilhomme, revêtu d'une robe de chambre toute brodée, était assis sur un sopha, et prenait une prise de tabac dans une tabatière d'or. Après avoir ordonné au domestique de m'approcher une chaise et de se retirer : « Asseyez-vous ! me dit-il; asseyez-vous, mon bon Jacob. Vous devez

être bien fatigué après un si long voyage! Comment se portent votre femme et votre enfant? » Je restai confondu à ces paroles, et je ne pouvais imaginer comment il était possible qu'un si grand seigneur de Rome pût me connaître, ainsi que ma femme et mon enfant. Il remarqua ma surprise, et me demanda en riant si je ne le reconnaissais pas. « Non! lui dis-je en tremblant, je ne connais pas Votre Excellence. » Il se leva et quitta la chambre, sans dire un mot; j'eus alors occasion d'examiner le cabinet, qui était extrêmement magnifique, et orné d'une grande quantité de vases d'or et d'argent de formes différentes. Au bout d'un quart d'heure, la porte s'ouvrit de nouveau, et je vis entrer le pauvre marchand de souricières que j'avais recueilli chez moi, et que j'avais cherché si long-temps inutilement à

Rome ; il était vêtu des mêmes habits qu'il portait alors, et il avait des souricières pendues à son bras. « Qu'est-ce qui veut des souricières? achetez des souricières! » s'écria-t-il en se promenant de long en large dans la chambre. « Eh bien! me dit-il enfin, tandis que je le considérais en silence; me reconnaissez-vous maintenant? — Je vous connais bien, lui répondis-je; mais il m'est impossible de concevoir, avec tout le secours de mon intelligence, comment vous avez osé vous introduire dans cette chambre en criant vos marchandises. — Je vais vous l'expliquer en un instant, » répliqua-t-il. En parlant ainsi, il se mit à se déshabiller, en commençant par jeter quelques faux cheveux qu'il avait sur la tête; et me quittant un moment, il revint avec sa robe de chambre brodée.

« Me reconnaissez-vous enfin ? me dit-il; croyez-vous maintenant que le marchand de souricières et moi nous ne sommes qu'une seule et même personne? —Je le crois, lui répondis-je, parce que mes yeux me le prouvent, quoique ma raison soit portée à douter de leur témoignage. — L'explication que je vais vous en donner ne vous laissera plus rien à désirer, reprit-il. Asseyez-vous près de moi sans cérémonie, et écoutez-moi attentivement. La pitié que vous m'avez témoignée mérite non-seulement une récompense, mais une confidence entière. La récompense que je vous destine sera dans la même proportion que la confiance que je vous montre.

« Je suis descendu, continua-t-il, d'une noble famille italienne pauvre, mais ancienne et respectée. Mon père fut obligé

pour vivre de remplir près du pape une place inférieure, et quand il mourut, il me laissa sans argent, sans amis, et par conséquent sans autre perspective que celle de mourir de faim. Je ne rougirai pas d'avouer que, comme vous, j'ai demandé l'aumône dans les rues de Rome, et que je fus nourri pendant quelques années comme un misérable écolier avec le bouillon de mendians des Capucins. Un soir qu'abattu par la faim et la soif, j'implorais ma subsistance à une heure très-avancée, je rencontrai un vieillard à cheveux blancs, qui tenait à la main un bâton noueux et une petite lanterne. Il approcha sa lumière de mon visage, l'examina attentivement pendant longtemps, puis me commanda de le suivre d'une manière solennelle. Je m'écarterais du but de mon récit si je vous ra-

contais circonstantiellement comment cet homme singulier gagna par degrés mes affections. Il me pourvut de toutes les nécessités de la vie, m'instruisit dans plusieurs sciences, et enfin me prit dans sa maison. Il fut plus qu'un père pour moi, car c'est à lui que je dois tout ce que je sais et tout ce que je possède.

« Quand il commença à vieillir et à s'affaiblir, il m'apprit l'art devenu rare, mais qui n'est pas entièrement oublié en Italie, de découvrir des trésors dans les entrailles de la terre, et de distinguer, sous l'apparence de pierres communes, des pierres précieuses d'une valeur infinie. Comme il avait toujours aspiré à la connaissance des plus hautes sciences, et qu'il espérait encore trouver le secret du baume de la vie éternelle, il n'avait fait usage de ces moyens de

s'enrichir à peu de frais que rarement et seulement dans les cas de grande nécessité. Il mourut sans avoir atteint son but, et me laissa ses écrits, ses instrumens et une petite somme d'argent. Je résolus avec cet héritage de voyager dans le monde, et, par le secours inestimable de mon art, de me faire une fortune suffisante pour passer ma vie dans l'indépendance et dans l'aisance.

« Je vis clairement, en lisant les papiers de mon protecteur, que le Fichtelberg en Allemagne était la terre qui renfermait les plus grands trésors, et que cette montagne était aussi remarquable par une grande abondance de pierres précieuses. Il me parut aussi qu'en choisissant la saison et l'heure convenables, il était extrêmement facile de prendre possession d'une partie de ces richesses. Encouragé

par l'exemple de plusieurs personnes qui étaient dans le secret, et qui, d'après ce qui était rapporté dans les manuscrits, y avaient déjà fait fortune, j'allai au Fichtelberg habillé en marchand de souricières. Mais j'aurais fini ma vie chez vous sans avoir atteint mon but, si votre bon cœur ne vous avait pas intéressé en ma faveur, car ma maladie était extrêmement opiniâtre.

« Je vous récompenserai maintenant de la pitié désintéressée que vous eûtes alors pour moi. J'aurais bien voulu le faire en vous quittant, car j'avais déjà à cette époque de grandes richesses en mon pouvoir ; mais je craignais d'exciter les soupçons et l'envie de vos voisins, qui auraient pu nuire à moi et à quelques autres de mes compatriotes qui m'avaient accompagné : je résolus donc prudemment de

différer la récompense jusqu'à une occasion plus favorable. Sans avoir beaucoup de pénétration, je m'aperçus facilement que votre établissement était misérable, que vous étiez volé par vos domestiques, et que vos créanciers ne tarderaient pas à saisir toute votre propriété. C'est pourquoi, quand je vous dis adieu, je vous invitai à venir à Rome dans l'espérance de pouvoir vous y récompenser sans exciter aucune jalousie contre vous, aucuns soupçons contre moi; mon désir est maintenant rempli. Restez avec moi : oubliez votre ingrate patrie et soyez heureux ici; vous n'éprouverez jamais le besoin, et vous y aurez de tout en abondance. »

CHAPITRE XI.

« Le généreux marquis remplit fidèlement sa promesse; je vivais toujours avec lui : il me mit à la tête de ses écuries et je devins bientôt son favori. Quand quelqu'un avait une grâce à lui demander, on s'a-

dressait à moi, et si je promettais ma protection, on était certain du succès. Vous jugerez aisément que ce genre de vie m'était très-agréable. J'avais toujours de l'argent en abondance, et j'eus souvent l'occasion d'en tirer un bon parti. Je dois vous avouer à ma honte que dans ce continuel tourbillon de plaisirs, j'oubliai mon pays natal et tout ce que j'avais laissé derrière moi, et que, pendant plusieurs années, je ne m'occupai ni de ma femme ni de mon enfant. Mais enfin j'étais fatigué de cette suite de dissipations ; je commençai à devenir frugal et raisonnable, et je pensais continuellement à ma pauvre femme et à mon enfant abandonnés ; je finis par devenir si malheureux qu'il m'était impossible de cacher mes larmes à mon bienfaiteur.

« Souvent il me demandait la cause de

cette tristesse, et quand je fus enfin forcé de la lui révéler, il me promit de me guérir. « Je vois, me dit-il, que vous avez le mal du pays; je ne peux pas vous en blâmer et je n'en suis pas surpris, car j'ai été moi-même dans des contrées étrangères, et je sais bien ce qu'on éprouve quand on soupire après sa terre natale. Je vous aime, et j'aurais voulu vous garder toujours avec moi; mais comme mon premier désir est de faire votre bonheur, je sacrifierai sans hésiter mon inclination à la vôtre : venez chez moi demain matin à la même heure, et j'aurai soin d'ici-là de vous procurer une honnête indépendance. » Je le quittai, et aucun jour de ma vie ne me parut si long que celui-là. Je ne pouvais ni manger ni dormir dans la joie que j'avais de revoir bientôt ma femme et mon enfant.

« J'allai chez le marquis le jour suivant,

avant l'heure qu'il m'avait indiquée, et je le trouvai en conversation très-animée avec son fils aîné. « Ah! vous voilà déjà? s'écria-t-il en riant, et en venant au devant de moi. Votre diligence me prouve que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture d'hier. Allez en paix, et pour que vous n'éprouviez jamais le besoin en Allemagne, emportez ce rouleau d'or; il contient huit mille sequins, qui, j'espère, vous suffiront pour vivre aisément, ainsi que votre femme et votre enfant.

« Vous devinerez facilement, voisin, combien je fus stupéfait à la vue d'un présent si immense. Je ne pouvais parler; je me jetai en pleurant aux pieds de mon bienfaiteur, et je ne savais comment lui exprimer ma reconnaissance. Le bon vieillard me releva, m'assura de nouveau avec bonté qu'il ne cesserait jamais d'être

mon ami, et me dit de revenir hardiment chez lui si jamais j'étais réduit, par des circonstances malheureuses, à une nouvelle misère. Le jeune marquis s'avançant alors, me dit : « Cher Jacob, j'ai aussi un service à vous demander. Mon père m'a dit aujourd'hui que je voyagerais bientôt en Allemagne, et que je visiterais votre pays natal ; il s'y trouve encore beaucoup de trésors cachés que nous désirons découvrir pour l'agrandissement de notre famille. J'y paraîtrai comme lui sous les habits d'un marchand de souricières, et je chercherai ces trésors. S'il m'y arrive quelque malheur, en reconnaissance de la bonté de mon père envers vous, vous serez mon ami, et vos enfans en recevront un jour la récompense.

« — Cher fils de mon noble bienfaiteur, m'écriai-je avec transport, aussitôt que

vous arriverez à notre village, venez chez moi ; je vous attendrai, et j'aurai soin de vous comme de la prunelle de mes yeux. Je vous accompagnerai partout, et je vous remettrai sain et sauf dans les bras de votre père.

«—Mille remercîmens de vos bonnes intentions, me dit le marquis, mais mon fils ne peut pas en profiter. Il n'ira, pendant son voyage, chez aucune connaissance ni chez aucun ami, car, s'il le faisait, son but serait manqué. Vous ne pouvez lui rendre vous-même aucun service; mais j'attends de votre reconnaissance que vous engagiez quelques braves gens de vos voisins à être bons pour lui, et que vous adoucissiez la haine que la plupart de vos compatriotes portent aux Italiens. Tâchez de leur faire sentir qu'un étranger peut quelquefois récompenser libérale-

ment le plus léger service, et laissez-leur entendre que nous nous engageons à le faire. Votre propre expérience doit vous convaincre de la vérité de ce que je dis. Vous connaissez sans doute quelques-uns de vos voisins dont les cœurs honnêtes et compatissans soient disposés à être bienveillans envers les pauvres; nommez-les à mon fils afin que, s'il en a besoin, il puisse chercher chez eux un abri et des protecteurs, et que je goûte ainsi le plus grand plaisir que je puisse éprouver, en revoyant mon fils revenir dans mes bras en bonne santé. »

« Je lui promis ce qu'il me demandait; je lui nommai tous ceux sur l'hospitalité desquels je croyais qu'il pouvait compter, et il écrivit ces noms exactement sur son calepin. Je vous ai nommé, voisin; vous êtes en première ligne; et si l'occasion

s'en présente, il ira directement chez vous.

L'HÔTE.

Comment ! il est possible que vous ayez pensé à moi à cette époque, et que vous ayez désiré faire ma fortune. Oh ! cher voisin, que Dieu vous récompense !

JACOB.

Ne m'interrompez pas avant la fin de mon récit. Je puis donc certainement compter que vous me demanderez pardon, et que vous déclarerez que je suis un honnête homme ?

L'HÔTE.

Je vous promets positivement l'un et l'autre...

JACOB.

Je fus enfin obligé de jurer le plus profond secret ; il me fit jurer aussi que je ne

découvrirais à personne le voyage projeté du jeune marquis, parce qu'il pourrait y avoir beaucoup de personnes prévenantes qui se montreraient telles dans des vues intéressées, et qu'alors les richesses qu'il recueillerait ici ne seraient pas suffisantes pour payer les obligations. Jugez à présent vous-même, voisin, quel combat j'ai éprouvé et combien il m'en a coûté pour devenir ainsi parjure à mon cher bienfaiteur; si vous n'aviez pas attaqué hier si ouvertement mon honneur, et si je n'avais pas craint que votre calomnie ne me fît traduire devant la justice où j'aurais peut-être été forcé de tout découvrir, les plus grands trésors du monde ne m'auraient pas décidé à trahir sa confiance. Soyez-en donc reconnaissant et promettez-moi une fidélité inviolable; faites votre profit de cet avertissement, et ne nuisez pas à mon bien-

faiteur ni à moi par des paroles inconsidérées.

L'HÔTE.

Que je devienne tortu, borgne et boiteux si jamais un seul mot de tout ceci sort de mes lèvres! Et puissé-je mourir de mort violente si je ne vous demande pas publiquement pardon aujourd'hui à l'auberge, et si je ne déclare pas, devant tous ceux qui s'y trouveront, que vous avez acquis honnêtement votre fortune. Mais dites-moi maintenant quand le jeune marquis viendra et comment je dois le recevoir?

JACOB.

Son arrivée ne dépend pas de lui, mais des étoiles; il sera réglé par elles afin d'accomplir heureusement son entreprise. Peut-être a-t-il déjà commencé son voyage;

peut-être ne viendra-t-il que dans deux ans.

L'HÔTE.

Mais il viendra certainement?

JACOB.

Sans doute : vous pouvez y compter, et mieux vous le recevrez, plus vous lui ferez de prévenances, et plus vous en serez récompensé. »

L'hôte curieux parut alors satisfait, et, rempli de joie, il bâtissait déjà plusieurs châteaux en Espagne. Le rusé Jacob riait intérieurement et se réjouissait de l'avoir si complètement trompé et de pouvoir jouir en paix du fruit de ses escroqueries.

La perspective continuellement brillante que l'hôte avait devant les yeux le rendait souvent distrait et pensif; il ne travaillait plus avec autant de zèle qu'auparavant, et préférait les lieux où il pouvait, sans être

troublé, s'occuper des idées de sa fortune future. Sa femme fut offensée de cette conduite extraordinaire de son mari et résolut d'en découvrir la raison. Tous ceux qui connaissent les femmes savent combien elles tourmentent leurs maris dans de telles occasions, et se doutent déjà bien qu'elle arriva à ses fins : en effet, elle fut bientôt la seconde personne initiée dans le mystère.

Rien n'oppresse un esprit faible comme un secret, ou ne lui donne une importance imaginaire plus grande que la possibilité d'en révéler un. Aussi Catherine (c'était le nom de la femme de notre hôte) n'en fut pas plus tôt maîtresse qu'elle arrangea ses cheveux, mit sa robe des dimanches et se hâta d'aller au château du seigneur du lieu. Elle y avait été six ans cuisinière et l'avait servi avec beaucoup

d'intelligence et d'honnêteté. C'est pourquoi elle était toujours bien reçue dans la famille, et elle espérait y acquérir encore plus de considération par le motif de sa visite. Elle alla directement de la cuisine à l'appartement de la maîtresse du château ; celle-ci la conduisit chez son père, qui n'était autre que le baron Von Tiefenthal. Comme il jugea au regard significatif de Catherine qu'elle avait quelque chose d'intéressant à lui communiquer, il lui parla très-gracieusement et lui offrit une chaise ; Catherine encouragée se livra à toute son éloquence, et le baron fut exactement informé de l'histoire merveilleuse rapportée ci-dessus. La comtesse Von M*** l'apprit aussi peu de temps après de la même manière, en achetant du lin à Catherine, dont elle gagna la confiance par ses manières affables.

L'hôte, le baron et la comtesse arrangèrent alors leurs plans particuliers pour attirer le jeune marquis quand il paraîtrait dans le voisinage déguisé en marchand de souricières, et pour mériter, par la réception la plus amicale et la plus empressée, une bonne partie de ses grands trésors. Par le manége adroit de Catherine, elle persuada à son mari de révéler au baron le secret qu'il savait déjà ; et le baron fit promettre à l'hôte qu'il l'informerait sur-le-champ de l'arrivée du jeune marquis.

Le baron Von Tiefenthal était le fils économe d'un père très-extravagant, et avait beaucoup de peine à soutenir et à entretenir un héritage qu'on lui avait laissé encombré de dettes. Il fut donc extrêmement satisfait d'avoir une si heureuse occasion de degréver sa terre. Sa fille était en âge d'être mariée. Et qui pourrait

blâmer ce bon père de désirer de voir l'union de Louisa avec le riche marquis? Pour arriver plus sûrement à son but, il lui confia d'avance tous ses projets.

La comtesse Von M*** était veuve d'un mari vieux et désagréable qui mourut peu de temps après leur mariage, en lui laissant peu de regrets et la possession entière d'une grande fortune. Étant très-portée à la dépense, au luxe et à la dissipation, elle avait depuis deux ans mangé presque toute sa fortune quand elle apprit de la bonne hôtesse cet heureux secret. Il était donc extrêmement naturel qu'elle employât tous ses moyens et toute son adresse à attirer chez elle le jeune marquis, dans l'espoir de s'assurer ainsi une source inépuisable de richesses.

Dans sa première jeunesse, la comtesse

avait tendrement aimé un jeune beau lieutenant qui répondait à son amour. La suite de cette liaison la rendit à dix-sept ans mère d'une fille dont la naissance fut si soigneusement cachée, que la comtesse ne fut jamais soupçonnée, quoiqu'elle n'eût pas quitté la maison de son père. L'enfant fut sur-le-champ confié aux soins de la veuve d'un pauvre ministre.

Quand la comtesse devint veuve elle-même, elle fit revenir près d'elle sa fille et la vieille femme qui en prenait soin. Car, malgré la légèreté ordinaire de son caractère, elle aimait cette petite d'une affection maternelle. Cet enfant de l'amour dont le nom était Émilie, ressemblait parfaitement à sa mère; mais sans faire aucune remarque sur cette ressemblance frappante, les bons paysans la prenaient tous pour la fille de la veuve du ministre; et, pour éviter

les remarques critiques d'observateus plus clairvoyans, elle habitait avec elle une petite chaumière retirée, bâtie exprès par la comtesse dans son parc. Après la mort de son mari, elle y ajouta une partie d'un bois voisin.

La mère de cet enfant, qui désirait lui procurer un bon établissement, pensa qu'elle trouverait une excellente occasion de parvenir à ce but, et elle espérait, en la faisant trouver sur son chemin, qu'elle pourrait captiver le jeune marquis. Dans cette intention Émilie avait été envoyée chaque jour pendant tout l'été au sommet du Fichtelberg pour guetter son arrivée, et, d'après les instructions de sa mère, elle devait faire tout ce qui serait en son pouvoir pour l'attirer et le retenir.

Telle était la situation des affaires quand le pauvre Wolfgang vint dans ce pays. Il

fut pris pour le jeune marquis par tous ceux qui étaient intéressés à son arrivée, et c'est pour cette raison qu'il fut reçu par eux avec tant d'honneurs.

Il est maintenant certain qu'aucun sorcier ne le trompait quand il croyait voir la comtesse Von M*** tantôt comme une belle dame, tantôt comme une jeune paysanne. Et il n'est pas plus extraordinaire que se trouvant dans un grand parc arrangé à l'anglaise, il revînt constamment à la même maison par des chemins différens qui naturellement devaient tous y conduire.

Mais quel était le vieillard que Wolfgang avait tué si innocemment? Quelle était la pauvre femme abandonnée? Quels étaient les cavaliers qui le délivrèrent la première fois, et quel était le sorcier qui le fit sortir de captivité en dernier lieu?

Je ne puis pas répondre maintenant à ces questions. Le temps viendra où mes lecteurs apprendront tout. Mais je ne peux déterminer l'instant, car la petite en véritable Atalante a atteint le pauvre Wolfgang malgré l'avance qu'il avait sur elle et vient de le prendre par le bras. Il faut donc à présent écouter leur conversation pour qu'il n'y ait pas de lacune dans notre histoire.

CHAPITRE XII.

WOLFGANG (essoufflé, tremblant; n'en pouvant plus, et regardant la jeune fille avec effroi).

Je ne puis aller plus loin. Quelque chose qui arrive, je ne puis aller plus loin !.... J'ai fait tout ce qu'il était au pouvoir d'un homme de faire, mais il faut céder, et ce n'est pas ma faute.

LA JEUNE FILLE (*hors d'haleine*).

Enfin, je vous ai attrapé! Je vous ai appelé plusieurs fois, mais vous ne vouliez pas m'écouter. Qu'en est-il résulté? Nous sommes tous les deux hors d'haleine et incapables de parler.

WOLFGANG (*se cachant les yeux*).

Ah! je n'ose pas vous regarder de peur d'être perdu!

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi? regardez-moi. Suis-je donc si affreuse?

WOLFGANG.

Oh! si tout cela était naturel, si ce n'était pas l'effet de l'enchantement!...

LA JEUNE FILLE.

Comment! vous croyez que je me farde comme une belle dame? (*Prenant sa main*

et la passant doucement sur sa joue.) Jugez-en vous-même. Regardez; mes couleurs sont aussi naturelles que les vôtres. Je viens de courir si vite! Sentez comme je brûle, (*mettant sa main sur son cœur*) sentez comme mon cœur bat!

WOLFGANG.

Si vous n'étiez pas le diable lui-même je vous embrasserais. »

Pour que rien ne paraisse extraordinaire et invraisemblable dans mon récit, je suis obligé de peindre la situation du pauvre Wolfgang, quand il fut conduit ainsi, presque sans s'en douter, d'une extrémité à l'autre. En courant, il avait heurté une pierre, et quoiqu'il se fût efforcé de conserver son équilibre, après avoir combattu pendant quelque temps, semblable à une quille qui est touchée par

la boule, il finit par s'étendre à terre; il tomba au milieu des branches élastiques de quelques jeunes arbrisseaux qui le berçaient du haut en bas et l'empêchaient de se relever, parce que chaque appui qu'il prenait était trop faible, et il retombait à l'instant.

C'est dans cette situation que la jeune fille le trouva. Elle lui prit le bras, mais, prudemment, ne le dégagea pas; car il lui était impossible de fuir, et il restait ainsi en son pouvoir. En courant après lui, les épines l'avaient souvent piquée; une ronce avait déchiré son fichu, une autre l'avait entièrement arraché. Uniquement occupée du désir d'atteindre le jeune fugitif, elle ne s'en aperçut pas d'abord; mais quand Wolfgang leva les yeux sur elle, l'attira vers lui et voulut l'embrasser, elle fut frappée de son désor-

dre, et, s'arrachant d'auprès de lui dans une grande confusion, elle se mit à courir de toutes ses forces du côté opposé.

Il eût été facile à Wolfgang de s'en aller alors, mais les choses avaient changé de face; et dans cet instant, si la jeune fille eût voulu fuir, il l'aurait suivie avec autant de persévérance qu'elle en avait mis à le rattraper. Les diables et les sorciers étaient oubliés; et il pensait seulement au bonheur céleste qu'il goûterait près d'elle. « Vous serez à moi, vous serez ma femme, » pensait-il en ce moment, et il se rapprocha de la jeune fugitive.

« Rendez-moi mon fichu, lui dit-elle, rendez-le-moi, ou je ne vous regarderai jamais; rendez-le-moi, ou je vous quitte à l'instant.

WOLFGANG.

Chère fille, comment puis-je vous

donner ce que je ne possède pas? Vous l'avez sûrement perdu en courant.

LA JEUNE FILLE.

Eh bien, c'est votre faute. Aidez-moi du moins à le trouver.

Émilie (car c'était elle) marcha devant, et Wolfgang la suivit constamment. Il regardait avec soin chaque buisson; car il espérait, s'il trouvait le mouchoir, revoir encore le visage de la jeune fille, et peut-être obtenir la récompense de son zèle. Le sort lui fut favorable; il l'aperçut pendu à une branche d'arbre, à peu de distance, et le saisissant avec ardeur, aussi heureux qu'un roi qui vient de reconquérir son royaume, il s'écria : « Je l'ai! je l'ai! »

ÉMILIE (le regardant).

Eh bien! jetez-le-moi.

WOLFGANG (tristement).

Vous le jeter? Vous ne voulez donc pas venir le chercher vous-même et me donner ma récompense?

ÉMILIE.

Non; donnez-le-moi tout de suite.

WOLGANG (lui jetant le fichu).

Le voilà!..... mais.......

ÉMILIE (le mettant à la hâte et se tournant vers lui).

Mais.... quoi? (*Le regardant tendrement*) Peut-être voudrez-vous me fuir encore?

WOLFGANG.

Mais si je reste? si je vous suis assidument où vous voudrez me conduire?

ÉMILIE.

Alors j'oublierai tout, et vous serez ré-

compensé. (*Elle le regarde tendrement, et Wolfgang, transporté de joie, l'embrasse de tout son cœur.*)

ÉMILIE.

Me suivrez-vous toujours? Me promettez-vous de ne m'abandonner jamais? Vos cheveux bouclés me plaisent; j'aime vos joues colorées et vos yeux noirs. Est-ce que je vous plais aussi?

WOLFGANG.

Si vous me plaisez? Dieu du Ciel! je vous adore! »

Wolfgang pressa Émilie contre son sein; leurs cœurs s'entendirent, et ils se jurèrent un amour éternel.

ÉMILIE.

Mon Dieu! allons-nous-en; ma mère m'attend, et je ne veux pas la priver plus

long-temps de la joie d'apprendre que je vous ai trouvé. »

Ils se mirent en marche; et quand Wolfgang réfléchit à ce qui s'était passé, l'idée que cette charmante créature n'était peut-être qu'une illusion et un enchantement, s'empara de son esprit, car il craignait extrêmement de la perdre. Afin d'être plus sûr de la réalité de son existence, il commença par lui demander : « Quelle est votre mère, chère fille?

ÉMILIE.

Nous serons bientôt avec elle; elle loge au bout du parc, dans la petite chaumière blanche dont vous voyez le toit là-bas. »

A ces mots de chaumière blanche, il s'arrêta; et quand il aperçut le toit de la maison, ses pas devinrent chancelans; l'aimant qu'il avait à ses côtés le portait à

continuer, la crainte du sorcier et de toute sa bande le faisait reculer. Mais comme les plus anciens poètes ont déjà prouvé évidemment que l'amour est toujours vainqueur, mes lecteurs se doutent déjà que, malgré son hésitation et ses craintes, il se détermina à suivre la jeune fille, et qu'il ne lui fut pas possible de se persuader que Satan eût pris une forme si pure et si parfaite. Pour obtenir quelques nouveaux éclaircissemens, il lui fit quelques questions.

WOLFGANG.

Chère fille, connaissez-vous la comtesse Von M*** ?

ÉMILIE.

Si je ne connais pas ma seconde mère? quelle question! C'est à elle que je dois tout ce que je possède : la maison que

nous habitons est à elle; ce bois et tout ce que vous voyez lui appartient. Il n'y a pas de mère qui puisse aimer son enfant plus tendrement qu'elle ne m'aime.

WOLFGANG.

Vous lui ressemblez beaucoup, et tellement que je vous aurais prise pour la même personne, si ce que vous m'avez dit, et votre figure plus jeune ne me persuadaient pas le contraire. J'ai vu la comtesse Von M*** et j'ai causé avec elle.

ÉMILIE.

Je le sais mieux que vous. Elle m'a tout dit, et s'est plaint amèrement de ce que vous l'avez fuie si grossièrement quand elle voulait vous conduire près de moi. »

Wolfgang fut très-aise, d'après cette relation, d'être de plus en plus confirmé dans l'idée que sa supposition sur les dia-

bles et les sorciers était une erreur. « Certainement, pensait-il, comme la comtesse Von M*** et cette jeune fille sont des personnes différentes, les autres aventures extraordinaires qui me sont arrivées peuvent avoir des causes également naturelles. » Désirant s'en éclaircir encore davange, il résolut de continuer ses questions, et il espérait, par les informations de sa chère paysanne, obtenir des explications satisfaisantes à cet égard. Il était au moment de lui demander comment il se pouvait qu'en prenant des chemins différens et qui paraissaient opposés, il revînt toujours à la même maison, dont il se croyait bien éloigné; quand tout d'un coup un grand bruit qu'il entendit derrière lui, fixa son attention. Il se retourna à l'instant, et deux hommes masqués parurent devant lui : « Nous vous tenons enfin, monsieur

le marquis, » s'écrièrent-ils ironiquement; et avant que Wolfgang pût se remettre et leur répondre, l'un d'eux le frappa deux fois dans le corps avec un poignard, et ils s'enfoncèrent à l'instant dans l'épaisseur du bois.

Wolfgang tomba baigné dans son sang, ses yeux se fermèrent, et Émilie au désespoir s'aperçut qu'il ne donnait plus aucun signe de vie. Elle réfléchit enfin que s'il était encore temps de le secourir, sa mère, qui était assez habile dans la connaissance des simples, pourrait lui porter remède d'une manière plus efficace. Elle se hâta donc d'aller la chercher et revint pleurant et hors d'haleine avec la vieille femme. Quand elles arrivèrent à l'endroit où Wolfgang avait été attaqué par les meurtriers, une grande abondance de sang leur indiquait que c'était là qu'Émilie

l'avait laissé. Mais le corps n'y était plus. Elles suivirent une trace sanglante qui les conduisit dans le bois ; elles arrivèrent au bord d'une espèce de gouffre où la trace cessa. Elles ne doutèrent pas que, pendant l'absence d'Émilie, les assassins ne fussent revenus, et n'eussent emporté le corps sanglant pour le jeter dans le gouffre, afin d'éloigner, s'il était possible, toute recherche à ce sujet.

Émilie et la vieille femme restèrent pendant quelque temps consternées auprès de cet horrible tombeau. La première pleurait en lui, quoiqu'elle le connût depuis peu, l'objet d'un amour tendre et passionné. La dernière pleurait ses espérances de richesses qui avaient toutes disparu avec le marquis supposé. La crainte que les assassins ne revinssent encore et ne les plongeassent aussi dans l'affreux

abîme, comme témoins de leur crime, inspira enfin à la vieille femme la pensée de s'en aller ; et Émilie entièrement absorbée dans son chagrin, la suivit en silence.

CHAPITRE XIII.

Explication de l'histoire de Clara.

Le capitaine Wildner se fit soldat plutôt par nécessité que par goût. Car son père le colonel Wildner ne lui laissa pour héritage qu'une grande réputation de courage et d'intégrité, et à peine de quoi payer les

dépenses de son enterrement. Le fils, qui avait toujours été distingué comme son père par ses vertus et sa bravoure, à l'âge de quarante ans, n'était encore que capitaine. Malgré le peu d'aisance dont il jouissait alors, il sentit dans toute sa force la vérité du proverbe, que *l'homme n'est pas fait pour vivre seul.* Il chercha donc une compagne dans le village, et choisit la fille de son ministre qui était pauvre suivant le monde, mais riche de toutes les qualités qui procurent le bonheur le plus durable dans l'union du mariage. Wildner se plut dans son nouvel état, et sa femme et un fils qu'il en eut lui devinrent si chers qu'il n'aurait pas changé sa situation actuelle pour tous les royaumes de la terre. La naissance de sa fille causa la mort de sa mère. Il résolut de quitter un séjour qui lui était devenu trop pénible et de se join-

dre à ses anciens compagnons d'armes qui allaient entreprendre une guerre longue et périlleuse.

Quand il revint pour la première fois chez lui après dix ans d'absence, il trouva ses deux enfans, un garçon et une fille, confiés aux soins d'une proche parente, dont l'extrême bonté pour eux avait donné quelques consolations au malheureux époux. Quand ses enfans furent devenus grands, il emmena son fils et rejoignit avec lui l'armée. La fille dont la beauté était parfaite et le cœur tendre et sensible, resta sous la protection de sa seconde mère. Cette séparation eût été trop pénible s'il n'avait pas espéré que le sort de cette fille chérie était assuré avec un tel appui.

La protectrice de Clara avait jusqu'alors habité la ville, mais son grand âge lui fai-

sait désirer le repos. Elle s'établit dans un village voisin, et là, dans le calme de la solitude, consacra le reste de ses jours à Dieu. Clara l'accompagna dans sa retraite, et son caractère mélancolique la fit jouir à la campagne de mille plaisirs qu'elle n'avait jamais éprouvés. Elle trouvait du charme, dans la simplicité de son âme, à sortir de grand matin et à contempler de la montagne voisine le majestueux lever du soleil. Son cœur s'exaltait à la vue de la nature animée; elle admirait la toute-puissance de Dieu dans ce magnifique tableau, elle l'adorait dans chaque brin d'herbe et dans chaque goutte de rosée qui brillait comme un cristal sur ce léger tissu et sur cette vive couleur.

Rien n'ouvre le cœur, ne réveille les facultés assoupies dans l'âme de l'homme, et ne la rend susceptible d'impressions,

comme la beauté tranquille d'une belle matinée. Chaque chose vit, se meut, et exprime d'une manière différente la part qu'elle prend au charme de ce moment. Le mugissement des bœufs, le bêlement des troupeaux, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, tout participe au grand chœur qui célèbre le retour du jour. Mais une telle scène ne peut se peindre comme on la sent. Aucun peintre, aucun poète ne peut la rendre. Elle est trop grande, trop sublime, pour qu'ils parviennent à en donner l'idée. Mais celui qui a pu en jouir avouera, comme moi, que jamais son esprit ne s'est élevé avec plus de dévotion vers le souverain de l'Univers. Le cœur trop plein a besoin de s'épancher. On veut embrasser les bornes les plus reculées de la création; l'entreprise est trop grande, et on cherche une âme

amie qui puisse partager ces puissantes émotions.

Dans une de ces belles matinées du printemps, Clara était assise à l'ombre d'un vieux chêne, et se livrait à des sensations nouvelles que l'aspect de la nature éveillait dans son âme, quand le jeune baron Von Tiefenthal, qui habitait une ville voisine, passa près d'elle et l'aperçut. Il avait été envoyé dans cette ville par son père pour y continuer ses études ; mais au lieu de remplir ce but, il s'était livré à toutes sortes de dissipations ; il était venu chasser dans ce pays romantique, quand il vit, sans qu'elle le remarquât, la belle Clara. Le pouvoir de ses charmes eut sur lui l'effet le plus prompt. Dans les objets de ses impudiques amours, il n'avait jamais trouvé une telle fraîcheur, une telle expression dans les yeux, et surtout rien qui pût res-

sembler au plaisir innocent qui se peignait sur son charmant visage en contemplant les beautés de la nature dans le pays environnant.

Tiefenthal, dont les passions impétueuses étaient déjà fort excitées, s'approcha respectueusement de cette belle personne. « Je suis heureux, dit-il, de trouver une âme qui sente comme moi, et vous me pardonnerez sans doute de vous exprimer si brusquement des sentimens dont mon cœur est plein, et qu'il désire partager avec quelqu'un qui puisse l'entendre. » Clara tressaillit, trembla, et aurait fui si son cœur n'avait pas éprouvé que ces rapports étaient trop véritables, ou si celui qu'elle voyait devant elle n'avait pas été si beau, et ne l'avait pas suppliée si instamment de rester plus long-temps. Un mot en amena un autre. Le rusé jeune

homme joua si bien son rôle, parla tant des beautés de la nature, des plaisirs qu'elles procuraient à ses admirateurs, que l'innocente Clara trouva bientôt sa société agréable, et ne fut pas fâchée quand il lui promit de revenir, le jour suivant, jouir avec elle du magnifique spectacle qu'ils avaient déjà admiré ensemble.

Je m'écarterais de mon sujet et je ferais plusieurs volumes, si je continuais à raconter dans tous ses détails l'histoire de la séduction de la pauvre Clara. Je serai donc aussi court que possible. Elle vit le beau jeune homme le jour suivant et plusieurs autres encore. Elle trouva sa conversation extrêmement agréable; et se livrant à l'impulsion de la nature, elle l'aima bientôt tendrement, sans avoir aucune idée de ses mauvais desseins et de son propre danger. Mais avant que deux mois se fussent

écoulés, il avait abusé de son innocence et elle devint sa victime.

Clara sentit profondément sa faute, et, dans les premiers momens de ses amers regrets, elle résolut de le fuir pour jamais; mais ses instances et la faiblesse de son propre cœur pour lui furent si pressantes, qu'elle le revit le soir même, et depuis ce temps reçut ses visites clandestines dans une chambre retirée de la maison de sa protectrice. Cette liaison eut les suites qu'on en pouvait craindre. Dès que Clara s'en aperçut, elle réclama de son amant l'accomplissement de ses engagemens solennels, et le conjura en sanglotant de cacher sa honte et de l'épouser le plus tôt possible.

Tiefenthal renouvela ses promesses et la quitta, afin, lui dit-il, de parler à son père et d'obtenir son consentement à leur

mariage. Mais c'était un prétexte pour la tromper, car il retourna immédiatement à la ville; et pendant que l'impatiente Clara priait pour l'heureuse issue de son voyage et pour son prompt retour, il l'avait oubliée dans le sein du libertinage. Un soir qu'il avait bu, une querelle s'éleva entre lui et l'un de ses camarades auquel il voulait enlever sa maîtresse; il fut blessé par lui dans la dispute et mourut sans s'être repenti, sans avoir même avoué les crimes qu'il avait commis ici-bas. Son père fut informé de sa fin misérable, et comme il désirait cacher le plus possible ce triste événement, peu de personnes furent informées de sa mort et encore moins de la manière dont il avait péri.

Pendant que le corps de Tiefenthal était enseveli dans le tombeau, et que son âme avait subi son redoutable jugement, Clara

attendait impatiemment son retour. Chaque jour augmentait sa peine et rendait son état plus visible ; enfin il lui fut impossible de le cacher, et encore plus de dérober ses larmes aux regards vigilans de sa protectrice. Elle lui avoua la cause de ses chagrins, et cette terrible nouvelle eut un tel effet sur elle qu'elle fut atteinte d'une maladie mortelle. Avant d'expirer elle écrivit au capitaine Wildner pour l'informer de la malheureuse situation de Clara, et pour lui apprendre qu'elle-même touchait à ses derniers momens.

Le jour même où Clara perdit son inestimable amie, son père et son frère revinrent et entrèrent dans la chambre saisis d'une violente agitation. Elle s'évanouit à leur vue, et ne reprit ses sens que par les tendres caresses de son père. Il adoucit sa douleur, et lui promit d'oublier sa faute

et de pardonner à son séducteur s'il voulait réparer l'injure qu'il lui avait faite, et récompenser son trop tendre amour en l'épousant. Comme elle croyait son amant fidèle et chez son père, le capitaine n'alla pas à la ville où ses recherches lui auraient fait découvrir sa fin tragique; mais il partit sur-le-champ avec elle pour le village où était situé le château du baron Von Tiefenthal. Son intention était de parler d'abord au jeune homme, et s'il le trouvait constant, de réclamer du vieux baron la justice qui était due à sa fille; mais si le jeune Tiefenthal était parjure et ne voulait pas remplir ses engagemens, il était résolu à exercer sur ce traître la plus terrible vengeance.

Avant qu'ils fussent arrivés au village, la pauvre Clara, épuisée de fatigue et d'inquiétudes, tomba dangereusement malade.

Ils s'arrêtèrent dans une cabane dont les habitans les reçurent avec bonté et les traitèrent le mieux qu'il leur fut possible. Après deux jours de cruelles souffrances, Clara, qui n'était pas à terme, mit au monde un garçon. La mère et l'enfant étaient presque morts, et malheureusement on ne pouvait trouver dans le pays aucun secours de médecin. Le pauvre vieux père inconsolable était souvent assis des heures entières au chevet du lit de sa fille, dans le silence et le désespoir; mais quand de temps en temps Clara paraissait se ranimer et pressait son enfant contre son sein pour apaiser ses cris, il se consolait un peu et espérait que tout irait bien.

En causant avec son hôte, il apprit que le château du vieux baron Von Tiefenthal était à environ neuf milles de là; que son fils était un libertin, la terreur de tous

les pères qui avaient de jolies filles et de tous les maris qui avaient de jolies femmes, qu'il était maintenant l'amant déclaré de la comtesse Von M***. Mais le bon paysan, qui quittait rarement sa solitude, ne put lui dire s'il était actuellement chez le baron.

Ce portrait déchirant du séducteur de son enfant décida le capitaine à envoyer son fils au village qui touchait au château, pour apprendre de nouveaux détails sur le jeune Von Tiefenthal et s'il était maintenant dans le pays; il s'y rendit le même jour où le vieux baron conduisit le pauvre Wolfgang dans sa maison. Plusieurs des habitans du village, qui en passant le prirent pour son fils, en avertirent leurs filles en présence du jeune Wildner; et quand il fit d'autres questions sur lui, il apprit les mêmes choses que son père lui avait déjà

dites : « Nous le croyions mort, ajoutèrent-ils, mais les méchans ne meurent pas. Et à présent, si nous n'y prenons garde, nous pourrons bien éprouver encore de nouveaux malheurs par sa conduite licencieuse. »

Quand le fils revint chez son père pour lui faire ce triste récit, tous deux, enflammés de colère, jurèrent de se venger du traître, s'il ne donnait pas à Clara offensée une pleine et entière satisfaction. Le jeune Wildner partit et promit à son père de ne pas revenir sans ramener avec lui le séducteur.

Il rencontra la voiture de la comtesse Von M*** qui menait Wolfgang à son château; et ayant appris par un paysan que c'était elle, et que celui qui l'accompagnait était sans doute le jeune baron Von Tiefenthal, il suivit le carrosse à pas pré-

cipités, et les atteignit comme ils se promenaient dans le bois. Son impatience de se venger ne lui permit pas de demander aucune explication ; il commanda impérieusement à Wolfgang de le suivre, et celui-ci, le prenant pour un envoyé du baron, obéit sans résistance.

La suite de cette lamentable histoire est déjà connue de mes lecteurs; il serait donc superflu d'en parler davantage.

CHAPITRE XIV.

Le soir même du jour où Wolfgang fut si cruellement assassiné, Émilie était assise à l'ombre d'un tilleul et déplorait amèrement ce malheur inattendu. Dans le peu de rapports qu'ils avaient eus ensemble, il

lui était devenu très-cher : il était toujours présent à son imagination à l'instant où il s'était jeté à ses genoux et où ils s'étaient juré d'une manière si expressive un amour éternel ; l'avoir perdu un moment après et sans espoir de le revoir encore, lui inspirait une telle horreur, qu'il lui était impossible d'y fixer son idée. La comtesse Von M*** et sa nourrice étaient assises près d'elle, et pleuraient sur son triste sort; tous leurs plans et toutes leurs espérances étaient renversés par la mort de Wolfgang, et la comtesse, malgré sa légèreté naturelle, sentait profondément pour la première fois l'embarras de payer ses dettes, et le chagrin de ne pouvoir laisser à sa fille une propriété dégrevée. Elles venaient de prendre la résolution de chercher dans le gouffre si elles n'y découvriraient pas le corps de Wolfgang, quand un jeune paysan tout

hors d'haleine accourut vers elles ; la douleur et la crainte se peignaient sur son visage, et de gros soupirs s'échappaient de son sein. « Que vous est-il arrivé? s'écria la comtesse.

LE JEUNE PAYSAN (*respirant à peine*).

Je cueillais des noisettes dans le bois près du grand trou; il y a dedans quelque chose de vivant qui se plaint. Je me suis enfui, et je crois toujours que ce bruit me poursuit.

« — C'est mon pauvre Savoyard, s'écria Émilie en tressaillant. Oh! s'il existe encore, combien je serai heureuse! — Oui, en vérité, combien nous serons heureuses! s'écrièrent la comtesse et la vieille femme. — Je veux aller vers lui, je veux le revoir et le consoler, » ajouta Émilie, et elle se mit à courir. La prudente

vieille la retint et lui représenta qu'il lui était impossible de le consoler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé du secours pour le tirer du gouffre.

Les habitans du village voisin furent appelés, et, pourvus de cordes, de crocs et d'échelles, partirent pour se mettre à l'ouvrage. Chemin faisant, la comtesse leur dit qu'elle craignait que la profondeur du gouffre ne déjouât toutes leurs tentatives; mais un vieux paysan qui était près d'elle l'assura du contraire: car une de ses vaches y était tombée l'année d'avant, il avait essayé de l'en retirer et avait trouvé que le trou n'avait que quarante pieds de profondeur et que le fond en était tapissé de mousse. Il offrit d'y descendre avec une corde pour délivrer la malheureuse personne qu'on y avait jetée, et de manière que ceux qui seraient sur le bord pourraient l'en

tirer et lui après. Ce rapport consolant leur fit doubler le pas et ils arrivèrent en très-peu de temps auprès du gouffre. Émilie y fut la première, et, se courbant sur le bord, appela son cher Savoyard; on lui répondit par un profond gémissement.

Le paysan descendit et bientôt s'écria : « Tirez-le, je l'ai bien attaché, il est encore vivant et parle, mais une langue que je n'entends pas. » Tous saisirent la corde et la tirèrent en réunissant leurs forces ; Emilie elle-même y contribua et prit bien garde que son cher Wolfgang ne fût pas blessé de nouveau dans cette opération. Enfin le fardeau monta, et, faisant un nouvel effort, ils le déposèrent devant eux; mais ils restèrent tous muets d'étonnement en voyant non pas le jeune homme qu'ils espéraient, mais une belle femme très-bien vêtue. Elle se plaignait d'une manière la-

mentable, et avait sa main droite posée sur son cœur. Ses vêtemens étaient couverts de sang, et en l'examinant de plus près ils trouvèrent un poignard enfoncé jusqu'à la garde dans son sein gauche; comme elle essayait en vain de le retirer, un bon paysan lui rendit ce service, et des flots de sang en sortirent aussitôt. La malheureuse femme entr'ouvrit ses grands yeux bleus, et expira aussitôt dans les bras de la comtesse.

Émilie conjura le paysan qui était encore dans le gouffre, de bien chercher s'il n'y trouvait plus personne; mais il l'assura sur son honneur qu'il n'y pouvait rien découvrir de plus.

Trompés dans leurs espérances, ils retournèrent tous consternés, et pleurèrent, convaincus, par cette double preuve, qu'il y avait dans le bois des voleurs et des meur-

triers. La comtesse résolut donc de les faire poursuivre le jour suivant, et en attendant, pour plus grande sûreté, d'emmener à son château sa chère fille et sa nourrice. Le corps de l'étrangère y fut aussi porté; ils examinèrent ses habits et ses poches, mais n'y trouvèrent pas le moindre indice qui pût leur faire deviner qui elle était; ils découvrirent seulement que cette pauvre femme assassinée était grosse et assez avancée. Cette horrible vue excita une nouvelle compassion dans le cœur de la comtesse; elle pleura sincèrement sur elle, et le lendemain elle la fit ensevelir dans sa chapelle, près du tombeau de ses ancêtres.

Les paysans du village et les gens de la comtesse se rassemblèrent de nouveau pour chercher dans le bois, et s'ils ne pouvaient pas prendre les meurtriers, au

moins les effrayer et les forcer de s'éloigner ; ils revinrent le soir même sans avoir rien trouvé, et, malgré leur extrême diligence, ils n'avaient découvert aucune trace de Wolfgang ni des meurtriers. Émilie retourna dans la cabane, et la comtesse résolut d'aller résider pendant quelque temps dans la ville voisine, pour se remettre un peu, et pour exécuter un plan qu'elle avait formé pour le paiement de ses dettes les plus urgentes.

Le jour d'avant celui qu'elle avait fixé pour son départ, un étranger arriva au château et s'informa si c'était là qu'habitait la comtesse Von M*** ; on lui répondit affirmativement ; il désira de la voir, et quand il fut conduit vers elle, il lui présenta une cassette soigneusement cachetée et lui demanda un certificat qui attestât qu'il la lui avait remise fidèlement.

La comtesse ouvrit la cassette à l'instant et vit, à son grand étonnement, qu'elle contenait quatre mille sequins et une quantité de bijoux qui paraissaient d'une grande valeur. Elle l'examina très-attentivement et ne trouva ni lettre ni rien qui pût lui faire présumer d'où lui venait ce magnifique présent, et s'il lui était véritablement destiné; mais l'adresse, qu'elle regarda de nouveau, le lui prouva clairement. Elle questionna en vain le porteur pour s'en éclaircir, car il ne put satisfaire sa curiosité. « Je suis, dit-il, notaire et magistrat de la petite ville de***, à quatre milles d'ici. Hier, après midi, un carrosse y arriva et s'arrêta au Soleil-d'Or, et un gentilhomme qui avait été dangereusement blessé en sortit porté par ses domestiques. Il désira qu'on envoyât sur-le-champ chercher un chirurgien; mais

comme le seul que nous ayons était en course dans le pays, on ne put le satisfaire. Il demanda alors qu'on lui amenât un notaire, et je lui fus envoyé; il me parla d'abord en italien, mais comme il vit que je ne l'entendais pas, il me parla ensuite en allemand. Ses premières questions furent sur la ville voisine, et s'il pourrait y trouver un habile chirurgien. Quand je lui eus donné des informations sur ces particularités, il me demanda si je savais où habitait Votre Excellence; je lui répondis affirmativement, et il ordonna à son valet de chambre d'aller lui chercher cette cassette. Il écrivit quelques lignes avec beaucoup de difficulté, les mit au fond de la cassette qu'il cacheta lui-même, et dicta à son valet de chambre l'adresse qui est dessus. Enfin il me la remit en me priant instamment de l'apporter moi-même sans

délai à Votre Excellence : je le lui jurai. Alors il me donna une bourse de cinquante ducats pour ma peine, à ce qu'il me dit, et ordonna à ses gens de le reporter dans sa voiture. Avant que je fusse prêt à partir, il passa devant ma maison, et, ce qui me surprit beaucoup, il prit un chemin entièrement opposé à celui que je lui avais indiqué comme conduisant à la capitale.

LA COMTESSE.

C'est très-extraordinaire en vérité, et cela me paraît tout-à-fait inexplicable; vous m'avez parlé d'une petite note que l'étranger mit dans la cassette, et je ne l'ai pas trouvée, quoique je l'aie examinée avec le plus grand soin.

LE NOTAIRE.

Je vous donne ma parole d'honneur de

la vérité de ce que je vous ai dit. La note doit y être. »

La comtesse vida entièrement la cassette et examina tous les papiers dans lesquels les bijoux étaient enveloppés ; enfin elle aperçut un papier plié qui était tombé par terre. Elle le ramassa et vit qu'il contenait ces mots écrits d'une main tremblante, et que la comtesse eut beaucoup de peine à déchiffrer :

« Ce que je vous envoie appartient à ma
« chère, à mon adorable Émilie. Je vous
« conjure de le lui remettre et de l'assurer
« que je suis dans mes derniers momens
« son fidèle

« Marquis Lanégo. »

LA COMTESSE.

Quoiqu'il y ait beaucoup de choses dans cette affaire que je n'entende pas, et que

je n'apprendrai peut-être jamais, le papier y jette cependant quelque lumière. Celui qui vous a remis la cassette était-il jeune? avait-il des yeux et des cheveux noirs?

LE NOTAIRE.

Il n'avait pas plus de vingt-trois à vingt-quatre ans, et il avait les yeux et les cheveux noirs.

LA COMTESSE.

Quels habits portait-il?

LE NOTAIRE.

Je ne puis pas vous le dire parce qu'il était couché sur son lit et avait un grand manteau jeté sur lui. Sa chemise était teinte de sang, et il se plaignait d'avoir reçu deux blessures dangereuses au côté gauche.

LA COMTESSE.

Parlait-il bon allemand ?

LE NOTAIRE.

Il le parlait couramment, mais lentement, à cause de sa faiblesse.

LA COMTESSE.

Ne vous a-t-il pas raconté par quel accident il fut blessé ? si ce fut par des meurtriers ou dans un duel ?

LE NOTAIRE.

Non ! je le lui ai demandé, mais je n'en ai jamais obtenu une réponse positive. Une fois il me dit : « Si je l'avais voulu, j'aurais su par quelle aventure tout ceci m'est arrivé ; mais je ne m'en suis pas informé. »

LA COMTESSE.

Ce ne peut être que lui ! je crois main-

tenant pouvoir vous assurer que je le connais, et que je l'ai vu, il y a peu de jours. Mais cependant une voiture, des chevaux et des domestiques.... Eh bien! qu'y a-t-il d'impossible à cela? C'est lui! c'est lui! »

Avant que le notaire prît congé de la comtesse, elle lui fit un beau présent et le conjura de s'informer de la route que le marquis avait prise, et s'il apprenait où il était, de le lui faire savoir à l'instant. Le notaire le lui promit et quitta le château sur-le-champ pour prendre des informations à ce sujet.

La comtesse examina de nouveau le présent d'Émilie, et trouva qu'il était plus que suffisant pour le paiement de ses dettes les plus pressantes. Mais comme il appartenait à sa fille, elle eut trop de délicatesse pour ne pas le lui montrer d'abord, et lui demander son consentement

avant de le faire servir à ce dessein. Elle l'envoya chercher, et lui racontant l'incident qui lui était survenu, elle lui exprima son désir d'employer ce trésor à la liquidation de ses dettes, et elle y consentit de bon cœur.

Émilie, qui était aussi fermement convaincue que la comtesse, qu'il n'y avait que son cher Savoyard qui pût lui avoir envoyé ce magnifique présent, le pleura sincèrement : « Il m'était devenu cher, disait-elle, aussitôt que je l'ai connu, et il me le sera toujours par cette dernière preuve de son amour pour moi à son lit de mort. Oh ! si je pouvais le sauver et le consoler ! je passerais bien volontiers toute ma vie avec lui, même au sein de la pauvreté ! » La comtesse essaya de la rassurer, et finit par y réussir complètement, en lui prouvant qu'un homme doué d'une

force si extraordinaire avait certainement aussi les moyens de se guérir de ses blessures. « S'il a pu, ajoutait-elle, sortir du gouffre sans aucun secours, s'il a pu se procurer en si peu de temps une voiture, des chevaux et des domestiques, il n'y a pas de doute qu'il n'ait aussi le pouvoir de se rendre la santé par les connaissances supérieures qu'il a probablement de l'usage des simples. Attendons patiemment : il reviendra tôt ou tard entièrement rétabli, et il vous rendra la plus heureuse des femmes. » Émilie promit de se calmer et attendait avec la plus grande impatience le moment où elle reverrait le bien-aimé de son cœur.

Avant que deux jours se fussent écoulés, la comtesse avait vendu tous les bijoux, et possédant alors soixante mille florins, elle satisfit la plus grande partie de ses créan

ciers. Un soir qu'elle était à table avec son Émilie et se trouvait l'esprit plus libre depuis qu'elle était soulagée de ce poids, un courrier à cheval arriva au château : il lui apportait une lettre du notaire, qui l'informait qu'il avait découvert la route que le marquis avait prise, et qu'il l'avait suivi jusqu'à la ville la plus voisine de la frontière de la Saxe, où, à son grand chagrin, il le trouva dans son cercueil et le vit ensevelir le même jour ; qu'à l'étonnement de tout le monde, ses domestiques s'étaient évadés immédiatement après sa mort, et n'avaient laissé aucun indice du chemin qu'ils avaient pris ; que le magistrat de la ville avait été appelé pour prendre note de ce qu'il pouvait avoir laissé, mais qu'excepté quelques habits et un peu de linge, on n'avait rien trouvé. Il était donc très-présumable que les do-

mestiques avaient pris possession des papiers et de l'argent qu'il pouvait avoir sur lui, aussitôt que leur maître eut rendu le dernier soupir, et qu'ils s'étaient hâtés de prendre la fuite.

CHAPITRE XV.

Émilie, se voyant ainsi privée de nouveau de ses plus chères espérances, sentit tous ses chagrins se renouveler avec plus d'amertume; elle pleurait dans Wolfgang un ami et un bienfaiteur, et ce souvenir

qu'il avait eu d'elle, lui prouvait combien ces deux titres lui étaient dus. La reconnaissance et l'amour se réunissaient donc pour remplir son âme d'une profonde douleur qu'elle n'essaya pas de dissimuler. En vain sa mère tenta de la distraire ; elle rejetait toute consolation, et elle s'éloigna pour pleurer en liberté.

La soirée était délicieuse : la pleine lune, qui répandait sa lumière mélancolique, éclairait toute la contrée et invita Émilie à errer dans l'avenue du château, au bout de laquelle elle s'assit absorbée dans ses douloureux sentimens. Dans cette situation, sans avoir entendu aucun bruit qui pût l'avertir, elle se sentit saisir par quelqu'un, qui, d'un bras vigoureux, la prit par les pieds, tandis qu'un autre homme lui fermait la bouche et lui couvrait la tête ; puis la soulevant, ils l'emportèrent en

grande hâte : après avoir couru quelques minutes, ils la mirent dans une voiture entièrement fermée, et partirent à l'instant. Comme le bruit des roues sur le pavé empêchait que ses cris pussent être entendus, ils ôtèrent le mouchoir qui lui fermait la bouche ; elle pleura et se plaignit en vain, car ils ne paraissaient pas faire attention à elle, et elle ne reçut aucune réponse, quoiqu'elle s'aperçût qu'elle avait deux personnes à ses côtés. Quand ils eurent voyagé environ une heure, le carrosse s'arrêta : on descendit Émilie, et, malgré ses vives remontrances, ils la déshabillèrent et ils la mirent en chemise. Dans les efforts qu'elle fit pour résister, elle rejeta le mouchoir qui lui couvrait la tête, et vit à sa grande surprise qu'elle était dans un bois, que deux hommes la déshabillaient et que deux autres étaient

devant elle avec des torches allumées. Ne doutant pas qu'elle ne fût entre les mains des scélérats qui avaient assassiné son pauvre Wolfgang devant ses yeux, elle s'attendait à partager le même sort, et, vaincue par la crainte, elle tomba dans un évanouissement dont elle ne fut tirée que par le bruit et le mouvement de la voiture. Elle fut bien étonnée en voyant qu'elle était rhabillée, et plus encore en s'apercevant qu'elle avait des habits d'homme. Le jour commençait à paraître, et elle regarda alternativement avec surprise ses conducteurs et la belle voiture qui la conduisait ; un vieux monsieur lui tenait la main gauche, et il y avait vis-à-vis d'elle deux domestiques qui observaient soigneusement tous ses mouvemens. Le premier tenait un flacon de vinaigre et s'adressa à Émilie dans une langue dont elle n'entendit pas un mot.

Confondue de toutes les circonstances inexplicables de sa situation actuelle, elle garda quelque temps le silence; mais quand elle se remit peu à peu et recommença à sentir avec une nouvelle force la douleur de sa mère, il lui fut impossible de se contenir davantage, et commençant à pleurer amèrement, elle tomba aux pieds du vieillard : « Qui que vous soyez, lui dit-elle, laissez-moi espérer quelque pitié de votre âge et de votre air vénérable; qu'ai-je donc fait pour être traitée de cette manière? Où me conduisez-vous? Oh! ramenez-moi à ma mère désolée, ou du moins rendez-moi la liberté. »

Le vieillard sourit dédaigneusement et lui fit un discours long et sérieux, dans le même langage inintelligible qu'il avait parlé d'abord; et quoiqu'elle l'assurât plusieurs fois qu'elle ne l'entendait pas, il continua

avec encore plus de gravité, et finit par saisir un poignard et un pistolet qu'il dirigea vers son sein avec de terribles menaces; et Émilie, tremblante et fondant en larmes, se jeta en frissonnant dans un coin de la voiture.

De pareilles scènes se renouvelèrent souvent entre le vieillard et cette pauvre captive, qui observa qu'il était traité par les autres avec beaucoup de respect. Ils voyageaient très-vite, s'arrêtant de loin en loin et pendant peu de temps. Avant de descendre, on remettait toujours le mouchoir sur les yeux et sur la bouche d'Émilie; elle était assise au fond de la voiture, et elle était souvent obligée de rester pendant plusieurs heures dans cette situation. Elle remarqua bientôt que c'était seulement dans les lieux inhabités qu'on lui faisait la grâce de la laisser voir

et parler, et qu'on lui permettait de sortir de la voiture; et pendant ces courts momens, le vieillard veillait toujours sur elle à peu de distance, et ne cessait jamais de la menacer horriblement. Des rafraîchissemens de toute espèce lui furent offerts, mais elle les refusa obstinément jusqu'à ce qu'enfin le vieillard la contraignit à manger par la crainte du pistolet.

Émilie, qui n'avait jamais été séparée, même pour un jour, de sa nourrice, était cruellement blessée d'une conduite à laquelle elle était si peu accoutumée, et remplie de mille appréhensions pénibles sur le sort qu'on lui destinait. Elle ne pouvait pas dormir, et sans sa jeunesse et la force de sa constitution, elle aurait succombé sous le poids de la fatigue et des peines qu'elle souffrait. L'idée de s'échapper l'occupait constamment, et surtout la

nuit, au moment où ses conducteurs se livraient au sommeil; mais elle s'aperçut bientôt que ce projet était impraticable, car deux domestiques qui étaient assis sur le siége durant le jour, étaient toujours à cheval, la nuit, des deux côtés de la voiture, et éveillaient les conducteurs quand ils arrivaient à l'endroit où l'on devait changer de chevaux.

Quatre jours et cinq nuits se passèrent de cette manière. La pauvre Émilie était devenue extrêmement faible, quand au commencement de la cinquième journée ils s'arrêtèrent à une maison, sans que ses conducteurs eussent mis, comme à l'ordinaire, le mouchoir sur ses yeux et sur sa bouche. A sa grande satisfaction, la portière fut ouverte, on la pria de descendre, et on la mena sur-le-champ dans une chambre. Mais sa joie diminua bientôt

quand elle entendit que tous les habitans parlaient le même langage inintelligible que ses conducteurs; elle fut alors convaincue qu'elle se trouvait dans un pays dont c'était la langue naturelle. On lui apporta du café qu'elle prit avec une grande avidité, n'en ayant pas eu pendant son voyage.

Le vieillard prit plus de peine que jamais pour se faire comprendre d'elle; mais Émilie l'assurant de nouveau qu'elle n'entendait pas un seul mot de ce qu'il lui disait, il finit sa conversation par des reproches. Elle vit qu'il se plaignait de sa conduite envers le maître de la maison, auquel il montra une lettre qui excita fortement sa surprise; mais elle était déjà si accoutumée à des choses inexplicables, qu'elle ne s'en occupa pas davantage; et, se livrant à ses réflexions, elle ne fit plus attention à ce qui se passait.

Ils repartirent et voyagèrent plus commodément, s'arrêtant régulièrement aux auberges, où on lui donnait en abondance tout ce qui lui était nécessaire, et où une table particulière était toujours préparée pour elle. Dans la soirée, le vieillard, en la conduisant dans une chambre à coucher séparée, lui remit un paquet qui contenait des vêtemens de femme; à cette vue, elle sentit un véritable plaisir. Pénétrée de reconnaissance, elle baisa la main du vieillard, qui fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; et baisant lui-même la sienne, il sortit, et lui laissa examiner les habits qu'elle trouva beaucoup plus beaux que ceux qu'elle était accoutumée à porter.

Un des plus grands chagrins d'Émilie avait été l'obligation d'être habillée en homme; et sa tournure gauche et comique, dans ce costume, avait souvent excité le

rire de ses conducteurs et l'avait fait souvent rougir. Un grand manteau qu'ils lui avaient donné était sa seule consolation, et elle n'était contente que quand elle pouvait s'en envelopper entièrement. Toute femme qui se mettra un instant à la place d'Émilie ne sera donc pas surprise si elle se revêtit sur-le-champ de cette robe tant désirée; et se jetant sur le lit, elle s'endormit doucement après cette excessive fatigue. Dans la soirée du dixième jour après ce changement, ils voyagèrent plus tard qu'à l'ordinaire. Le vieillard parla beaucoup; ses manières étaient pressantes et souvent affectueuses, et Émilie vit bien qu'il sollicitait ardemment une réponse d'elle. Mais quelque désir qu'elle eût de le contenter, cela lui était impossible : elle ne pouvait lui répondre que par des larmes ou par des gestes; et elle était obligée de sup-

porter patiemment ses attaques et le renouvellement de ses premières menaces. A environ minuit, le carrosse s'arrêta devant un grand bâtiment, situé dans un pays sauvage et environné de bois.

Émilie, qui jusque-là avait toujours eu le projet de s'échapper, et qui espérait bien y réussir, fut dans une terrible consternation quand elle vit ce bâtiment, qui lui parut si différent de tous ceux auxquels elle avait été habituée. Un pressentiment intérieur le lui montrait comme le terme de son voyage ; et, quoiqu'elle espérât y trouver quelque explication de cet événement incroyable, elle craignait aussi d'y éprouver de nouveaux malheurs. Après avoir frappé long-temps et sonné une grosse cloche, quelqu'un parut à une des fenêtres, et après s'être bien informé quelles étaient les personnes qui arri-

vaient, on ouvrit enfin la porte; deux femmes, dont l'étrange habillement attira l'attention d'Émilie, vinrent au-devant d'elle, tenant chacune une lampe à la main, et la reçurent comme elle descendait de voiture. Le vieillard leur remit une lettre, on referma la porte, et l'étonnement d'Émilie fut extrême en se trouvant abandonnée par ses conducteurs et laissée seule avec les deux femmes.

Elles la conduisirent à travers un long passage éclairé faiblement par une lampe, et elles arrivèrent à une petite chambre dans laquelle elles la forcèrent d'entrer. Elles lui parlèrent pendant quelque temps, mais elle ne les entendait pas, et elles furent bien embarrassées à leur tour quand elle leur répondit en allemand. Enfin elles la laissèrent seule, et son chagrin et sa frayeur furent bien augmentés en exami-

nant plus attentivement sa demeure. Un lit de paille sur lequel on avait posé une mauvaise couverture de laine, était dans un coin de la chambre. Près du lit, il y avait un petit autel, sur lequel étaient posés un crucifix et quelques autres images; une petite table de bois et un tabouret complétaient l'inventaire des meubles de ce lieu. Mes lecteurs se doutent bien qu'elle était dans la cellule d'un couvent; mais elle ne pouvait pas s'en douter, ayant été élevée dans la religion protestante, et ayant passé sa jeunesse dans une solitude où elle n'avait même jamais vu un prêtre catholique, et n'avait pu se former aucune idée d'un cloître. Ce n'était pas à cette époque la coutume des auteurs de faire des histoires romanesques sur la vie des Moines et des Religieuses; et par conséquent elle ne pouvait avoir l'idée de

l'aspect et des usages des couvens. Il faut donc lui pardonner si elle eut peur, et si elle crut, d'après ce singulier ameublement, qu'elle était en prison et se livra à sa douleur. Elle courut à la fenêtre pour respirer librement et tranquilliser son cœur agité ; mais les grosses grilles qui la gardaient la firent retourner sur ses pas et contribuèrent à la confirmer encore davantage dans sa terrible conjecture.

Il était minuit passé, et elle se trouvait extrêmement fatiguée de son long voyage ; mais elle n'avait aucune envie de dormir. Elle s'éloigna avec horreur du lit sur lequel son imagination exaltée lui représentait que plusieurs victimes innocentes s'étaient étendues dans les convulsions de la mort. Comme elle s'appesantissait sur ces images, elle entendit tout d'un coup le son d'une grosse cloche, et bientôt après

un bruit dans toute la maison auquel succéda un triste murmure de prières. Elle en conclut naturellement que c'était un pauvre pécheur qu'on conduisait au lieu de l'exécution : car sa nourrice lui avait souvent fait des récits de cette espèce, et se croyant exposée à un danger semblable, elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Le lendemain matin, de bonne heure, les religieuses la trouvèrent dans une situation déplorable. La fatigue et la terreur qu'elle avait éprouvées lui avaient donné une fièvre violente accompagnée de délire; elle extravaguait horriblement et s'imaginait que chaque religieuse qui venait à elle était un des garçons du bourreau. Ces faibles créatures eurent bien de la peine à la porter dans son lit, et elles furent obligées de l'y attacher pour qu'elle ne pût pas en sortir.

Ainsi resta l'infortunée Émilie, abandonnant par degrés l'existence, car tous les secours que les religieuses tentèrent de lui administrer et ceux des médecins temporels et spirituels qui furent appelés pour elle, ne produisirent aucun effet. La fièvre continua sans qu'il fût possible de la calmer, et le délire augmenta. Le douzième jour de sa maladie, elle reçut l'absolution générale de ses péchés, et l'extrême-onction, sans qu'elle eût aucune idée de ce qui se passait; et, dans la soirée du même jour, les religieuses annoncèrent à l'abbesse que l'étrangère était expirante.

CHAPITRE XVI.

Explication de plusieurs des aventures de Wolfgang.

L'ATTENTION de la justice ayant été éveillée de nouveau en Italie contre les brigands qui l'infestaient, et qui avaient été les premiers camarades de Jacob, ils continuèrent, après son départ, à éprouver une

persécution si vigoureuse, que ne trouvant plus aucune sûreté dans leur pays natal, la majorité d'entre eux résolut de suivre l'exemple de leur célèbre chef, et de s'éloigner jusqu'à ce que l'orage fût apaisé ; ils se déterminèrent donc à aller le joindre en Allemagne. « Nous pourrons, se disaient-ils entre eux, trouver là quelque chose à faire ; les flegmatiques Allemands nous permettront peut-être de gagner paisiblement notre vie sur leurs grands chemins jusqu'à ce que nous puissions revenir ici sans danger. »

Jacob fut bien surpris un jour, en rencontrant deux de ses camarades dans une des rues de la capitale, et d'apprendre d'eux qu'il y en avait encore vingt autres dans le voisinage. Leur joie de cette rencontre inespérée fut beaucoup plus grande que la sienne : car il était, à cette époque,

fermement résolu à ne plus s'engager de nouveau dans les vols et les assassinats, et à jouir tranquillement de la fortune qu'il avait acquise. Mais, dans une telle compagnie, il fut bientôt décidé à abandonner cette résolution et à s'unir à leur plan de voler sur les grands chemins; il les conduisit dans un bois au milieu duquel passait la grande route de Saxe, et avant la fin du premier jour où ils s'y étaient établis, ces bandits, avides de gain, avaient déjà volé trois voitures et tué plusieurs hommes. Ces récits effrayans troublèrent tout le pays; chacun parlait de ces assassinats et s'armait pour chasser les meurtriers.

Un de ces brigands ayant tenté une fois d'entrer dans un village pour y acheter des provisions, il fut, sur quelques soupçons, arrêté par les paysans comme un

des auteurs de ces assassinats récens, et conduit devant le magistrat pour être examiné ; quand le reste de la troupe apprit du fidèle Jacob que leur camarade serait amené dans la soirée devant le juge de paix du village, plusieurs d'entre les brigands l'attendirent sur la route, et, en croyant délivrer leur camarade, ils mirent en liberté le pauvre Wolfgang, qui était emmené prisonnier par le même chemin. Sa délivrance ne fut donc pas surnaturelle ; il n'est pas étonnant qu'on le prît pour un voleur, quand il entra dans le cabaret du village enveloppé dans le même manteau qui avait été volé à l'aubergiste, et qu'on le soupçonnât d'être un assassin, d'après le signalement qu'avait donné de lui le capitaine Wildner.

Wolfgang fut alors conduit, sans le savoir, au château de la comtesse Von M...,

parce que le village dans lequel il fut arrêté était sous sa juridiction ; et mes lecteurs se rappelleront qu'il y fut confiné dans une cave, faute de meilleure prison. D'après le récit d'un chasseur étranger qui y avait séjourné long-temps, un grand trésor était caché dans cette cave. Le maître d'hôtel de la comtesse, qui en la servant à table lui avait souvent entendu parler des richesses enfouies dans ce pays, apprit alors d'un paysan ce que le chasseur avait dit, et il l'envoya chercher à l'instant. Le chasseur confirma non-seulement la vérité de son récit, mais assura même le maître d'hôtel qu'on obtiendrait facilement le trésor, et il s'engagea à le chercher pour lui s'il voulait lui donner un habit neuf complet, un peu de linge, douze dollars et six ducats pour l'esprit qui le gardait.

Le maître d'hôtel consentit à tout et promit de porter son présent avec lui sur les lieux ; le rusé chasseur espérait s'échapper avec sa proie et éluder ainsi sa promesse. Le crédule maître d'hôtel était dans sa chambre, se préparant à cette entreprise en priant et en se signant, au moment où Wolfgang fut amené prisonnier au château, et sans le savoir confiné dans la cave. Quand il arriva, tenant à la main tout ce qui était nécessaire à leur projet, à la porte de la cave qui était ordinairement ouverte, et qu'ils la trouvèrent barrée, le chasseur, avide de sa récompense, l'assura que c'était la seule nuit où le trésor pût être enlevé sans danger, et lui conseilla d'essayer de descendre par le petit soupirail de la cave, ce qui fut résolu, et ils commencèrent à l'agrandir avec leurs pioches.

Le chasseur, qui avait souvent été employé à des fraudes de cette espèce, s'était habillé en noir pour faire plus d'impression sur le superstitieux maître d'hôtel. Wolfgang, dont l'imagination était remplie d'enchanteurs, le prit réellement pour sorcier, et, effrayé à sa vue, prononça une violente exclamation qui les effraya également ; ils s'échappèrent aussi vite que possible, laissant derrière eux tous leurs outils, procurèrent à Wolfgang les moyens de s'évader, et le mirent aussi en possession du paquet de hardes, dont il s'empara à l'instant.

L'aubergiste du village auquel Jacob en avait imposé par son récit fabuleux, et qui, par son bavardage, avait attiré au pauvre Wolfgang tant de marques de respect et tant d'événemens désastreux, alla trouver Jacob le lendemain de cette aven-

ture. Il lui dit que le jeune marquis venait d'arriver sous les habits d'un marchand de souricières, et qu'il avait passé une nuit dans sa maison.

Jacob écouta attentivement ce discours, et apprit, sur de plus amples informations, que, malgré sa promesse, son voisin ne lui avait pas gardé le secret; qu'il avait raconté à d'autres l'histoire qu'il lui avait confiée, et que le baron Von Tiefenthal et la comtesse Von M*** étaient aussi empressés l'un que l'autre d'attirer chez eux le prétendu marquis, afin de pouvoir, par leurs attentions pour lui, acquérir des droits à sa reconnaissance. Il promit à son voisin, qui le lui demanda, d'informer le jeune marquis des desseins qu'on avait sur lui, et sortit à l'instant.

« Tôt ou tard, pensait Jacob, chemin faisant, on découvrira que le marquis dont

j'ai annoncé l'arrivée n'est qu'un pauvre marchand de souricières, je serai reconnu pour menteur, et peut-être me fera-t-on subir un examen juridique; il faut donc que je prévienne cette découverte en écartant l'objet qui en serait la cause. » Il consulta, sur ce sujet, ses camarades, et, accompagné de l'un d'eux, se mit à la recherche de l'innocente créature qu'il voulait sacrifier : ils allèrent à cet effet dans le bois qui appartenait à la comtesse Von M***, et virent à peu de distance Wolfgang et Émilie qui descendaient ensemble la montagne; ils reconnurent à l'instant leur victime, s'en approchèrent, le frappèrent deux fois avec un poignard, et le croyant mort, s'évadèrent aussitôt. Ils épargnèrent exprès Émilie, afin qu'elle pût répandre dans le pays la nouvelle de sa mort, et confirmer l'idée qu'il était

réellement un personnage considérable, puisqu'il avait été assassiné et volé par deux hommes masqués qui l'appelaient *Monsieur le marquis*.

CHAPITRE XVII.

Explication de l'aventure de la dame assassinée et de l'enlèvement d'Émilie.

L'AMOUR ne connaît ni lois, ni distances; il se rit de toutes les menaces, brave tous les dangers, et franchit tous les obstacles qui s'opposent à ses désirs. S'il manquait encore quelque évidence à la vérité d'une

proposition déjà si clairement prouvée, l'histoire de la jeune duchesse de R***, que je vais raconter à mes lecteurs, en serait une nouvelle preuve.

Son père, le duc de R***, était un des plus riches et des plus grands seigneurs d'Italie; elle était fille unique et héritière de ses immenses propriétés. Outre ces avantages, elle était, de l'aveu de tout le monde, une des plus belles femmes de son temps. Avec tant de moyens de plaire on ne s'étonnera pas si une multitude d'amans sacrifièrent à ses charmes l'encens de la flatterie et de l'adoration, et si les familles les plus distinguées d'Italie recherchèrent son alliance; mais elle fut insensible à tant d'hommages, car elle aimait en secret, depuis long-temps, de l'affection la plus tendre, un jeune marquis dont la figure était charmante, mais qui était si pauvre, que

n'ayant aucun moyen de subsister, il avait, depuis quelques années, servi son père en qualité d'écuyer.

Elle qui, jusqu'à cette époque, avait rarement monté à cheval, trouva alors son plus grand plaisir dans cet exercice, qui lui donnait l'occasion de voir souvent celui qu'elle aimait; car il accompagnait toutes les personnes de la famille quand elles faisaient des courses à cheval. Quelquefois ils traversaient les bois de cette manière; elle laissait, par un temps de galop, le reste des domestiques loin derrière elle, et, se trouvant ainsi tête à tête avec lui, l'expression touchante de sa physionomie remplaçait sa timidité naturelle, et découvrait les sentimens cachés de son cœur.

L'heureux écuyer comprit enfin ce langage muet, et ces jeunes gens sans expérience s'abandonnèrent à la passion la plus

tendre; comme ils s'égaraient fréquemment ensemble dans les parties les plus épaisses du bois et y restaient plusieurs heures, ceux qui les accompagnaient conçurent enfin des soupçons et firent part de leurs conjectures au vieux duc. Sans en parler à sa fille, il renvoya sur-le-champ son écuyer, espérant éviter ainsi que l'affaire devînt publique et mettre fin à ce qu'il croyait un véritable roman; mais cette précaution vint trop tard. Un mois plus tôt la jeune duchesse aurait peut-être renoncé à son amant, mais alors chaque jour et chaque heure le lui rappelaient davantage: car elle portait dans son sein un gage de leur amour, et cette circonstance augmentait la douleur de leur séparation, et lui rendait le malheureux marquis mille fois plus cher. Elle trouva bientôt l'occasion de de lui écrire, et lui jura solennellement,

dans sa lettre, de s'exposer au courroux de ses parens, de suivre l'impulsion de son cœur, et de fuir avec lui, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde. Remplie d'anxiété et de tourmens, elle s'occupa des préparatifs de cette fuite avec beaucoup de promptitude et de précautions ; et elle emporta avec elle en partant tous ses bijoux et une cassette remplie d'or.

Quand le vieux duc apprit l'évasion de sa fille unique, il fut au désespoir et jura de sacrifier toute sa fortune s'il pouvait la revoir encore et se venger d'elle et du compagnon de sa fuite. Il envoya dans tous les pays des espions pourvus de fortes sommes d'argent, et exigea d'eux le serment de ramener, s'il était possible, les coupables; mais ils revinrent l'un après l'autre sans avoir atteint leur but. Enfin l'intendant du duc fut le seul qui restât à leur poursuite; ses

lettres étaient l'unique consolation du père désolé, car cet homme lui écrivait toujours qu'il était sur les traces des fugitifs et qu'il espérait les rattraper.

Ce fidèle serviteur avait choisi pour compagnons, en Italie, quatre hommes dont il connaissait la capacité pour une telle entreprise ; et avec l'assistance de ces excellens satellites, il avait toujours découvert la route des amans persécutés. Ceux-ci, s'apercevant qu'ils étaient poursuivis, continuèrent à fuir sans s'arrêter ; ils avaient déjà traversé la France et la plus grande moitié de l'Allemagne quand ils arrivèrent à Leipsick ; n'ayant eu depuis long-temps aucune nouvelle alarme sur leurs espions, ils résolurent d'y prendre quelque repos.

Dans le même hôtel où le marquis et la duchesse descendirent, logeait la baronne

*** de Dresde. Cette dame, attirée par l'air intéressant et les manières attrayantes de la duchesse, chercha à faire connaissance avec elle ; et celle-ci, heureuse de rencontrer dans un pays étranger une personne qui paraissait prendre un intérêt si véritable à son sort, rechercha cette connaissance qui devint bientôt une amitié sincère. Un jour où la duchesse avait résolu d'ouvrir son cœur à la baronne, le marquis entra dans la chambre dans un grand trouble, et lui fit entendre en peu de mots que le vieil intendant de son père venait d'arriver à Leipsick et logeait dans un hôtel voisin. « Je passais dans la rue, ajouta le marquis tremblant, comme il descendait de voiture, et je ne puis douter qu'il ne m'ait vu et qu'il ne m'ait reconnu. »

Ce récit consterna la duchesse, et la baronne lui demandant la cause de son trou-

ble, ils lui révélèrent leur situation et la conjurèrent de leur accorder secours et protection. « J'essaierai, dit la baronne très-affectée, de vous procurer un asile. Il faut que vous preniez la fuite, mais de manière que ceux qui vous poursuivent ne puissent parvenir à vous découvrir de nouveau. Sur les grands chemins fréquentés, qui conduisent d'une ville à une autre, vous laisserez toujours des traces, et vous n'aurez aucun repos ; j'ai une amie à Bayreuth qui a senti comme vous le pouvoir de l'amour, je vous enverrai chez elle où vous serez amicalement reçus, et vous pourrez vivre en sûreté sous sa protection jusqu'à ce que cet orage soit dissipé, et que la colère de vos parens soit adoucie. » Ils lui firent mille tendres remercîmens de cet avis et de ce secours et partirent la nuit même. La baronne envoya son homme de confiance

pour les conduire, et leur donna une lettre pour la comtesse Von M***, car c'était l'amie aux soins de laquelle elle les avait recommandés.

Ce vieux domestique, qui connaissait tous les chemins de traverse, les mena heureusement sur les frontières, et ils se regardaient déjà comme hors de danger, n'étant plus qu'à cinq milles du château de la comtesse, quand ils furent arrêtés dans le bois par six hommes masqués : c'étaient quelques-uns des camarades de Jacob qui guettaient du butin et qui espéraient en obtenir de ces voyageurs. Mais cette fois leur attente fut trompée : les domestiques du marquis étaient bien armés, et en résistant à leur attaque ils les blessèrent si grièvement qu'ils cherchèrent leur salut dans la fuite ; mais malheureusement ils avaient atteint le marquis, dont la seule sollicitude

avait été de protéger la duchesse et de la sauver de ce danger.

Craignant que ces assassins ne fussent les envoyés du duc et qu'ils ne revinssent à leur poursuite, le marquis conjura ses conducteurs de faire la plus grande diligence. Le sang coulait en abondance de ses blessures, et quand ils arrivèrent à la lisière du bois, ils firent une pause pour essayer de l'arrêter. Mais lui, plus inquiet pour sa chère duchesse que pour lui-même, leur dit vivement : « Ne pensez pas à moi, mais secourez-la, et sauvez-la s'il est possible, car je crains fort que cette alarme ne hâte sa délivrance et ne rende notre fuite impossible. »

L'homme de confiance de la baronne fut du même avis, et leur conseilla de lui laisser louer un carrosse dans la ville voisine. « Je conduirai, ajouta-t-il, la duchesse

chez la comtesse, où elle trouvera sûreté et consolation pendant que vous irez à la ville vous faire panser par un chirurgien ; j'irai vous y joindre, et si vos blessures vous le permettent, je vous mènerai secrètement au château, et vous éviterez ainsi de nouvelles poursuites. »

Le marquis approuva ce plan et conjura cet homme de le mettre à exécution sans délai, car ses blessures le faisaient tellement souffrir qu'elles demandaient un prompt secours. Ils venaient de repartir, quand un gros fermier passa près d'eux dans une légère carriole; ils l'appelèrent, et lui demandèrent s'il voudrait, en doublant le prix ordinaire, conduire au château de la comtesse Von M*** une dame qui venait de se trouver mal à la suite d'une frayeur. Le fermier y consentit à l'instant, et ils se félicitèrent tous d'avoir trouvé

une occasion si favorable d'arriver à leur but. La duchesse, encore sans connaissance, fut mise dans la voiture, et l'homme de confiance de la baronne s'assit à côté d'elle. Le pauvre marquis fut ainsi séparé de celle qu'il adorait, sans pouvoir lui dire adieu; mais l'espoir de la revoir bientôt lui fit supporter cette séparation avec un peu plus de courage.

C'est avec douleur que je me vois forcé d'apprendre à mes lecteurs que ces espérances furent déçues, car l'infortunée duchesse était tombée entre les mains du formidable Jacob. C'était dans sa voiture qu'on l'avait placée: il avait assassiné le pauvre Wolfgang le matin même, et il allait rejoindre ses camarades dans le bois pour savoir ce qu'ils avaient fait dans leur journée. Cette occasion d'acquérir probablement un butin considérable était trop

tentante pour qu'il n'en profitât pas : il prit donc une route détournée, et s'arrêtant dans une partie reculée du parc, pendant que l'homme de la baronne tâchait de rendre à la duchesse l'usage de ses sens, il leur perça le cœur avec un poignard. Et son premier soin après ce meurtre fut de dépouiller ses victimes et de cacher leurs corps ; il porta l'homme dans un étang fort éloigné, mais se trouvant très-fatigué il jeta le corps de la duchesse dans un grand trou près de là, qui lui parut assez profond pour dérober son crime à tous les yeux. Ensuite il se hâta de rejoindre ses compagnons, auxquels il raconta cette action ; mais craignant que les amis de ces malheureux n'élevassent contre eux la main de la justice, et qu'ils ne fussent surpris dans leur retraite, il leur conseilla de se retirer pendant peu de jours, et aida

lui-même à transporter sur les frontières ceux d'entre eux qui avaient été blessés. C'est pour cette raison que les chasseurs et les paysans qui cherchèrent dans le bois le jour suivant ne trouvèrent aucune trace des voleurs.

CHAPITRE XVIII.

Suite du précédent.

Le marquis blessé ne trouvant pas de chirurgien dans la ville voisine, et sentant ses forces diminuer, envoya le notaire du lieu avec tous les bijoux qu'il avait emportés et une grosse somme d'argent chez la comtesse Von M***, où il se flattait

que la duchesse était heureusement arrivée; car il désirait, s'il venait à mourir, la sauver du danger de n'avoir pas de quoi subsister : elle s'appelait aussi Émilie; et cette conformité produisit la méprise de la comtesse, et lui fit croire que cette cassette était un présent pour sa fille. Il partit à l'instant, et prit le chemin d'une petite ville de la Saxe, où, d'après ce que lui avait dit son hôte, il devait trouver un habile chirurgien. Mais la perte de son sang l'avait tellement affaibli, qu'il expira quand on leva le premier appareil; il avait d'avance partagé le reste de son argent entre ses domestiques, et leur avait conseillé de s'enfuir immédiatement après sa mort, pour éviter la recherche des émissaires du duc et échapper ainsi à sa vengeance. Il confia à l'un d'eux un anneau d'une grande valeur, et une lettre pour la comtesse

Von M***, dans laquelle il l'informait de sa fin prochaine, la conjurait de servir de mère à son Émilie, et la priait instamment de ne pas lui apprendre sa mort dans l'état où elle se trouvait.

Le domestique infidèle résolut de profiter de ce dépôt, et, commençant par brûler la lettre, il alla vendre la bague à Leipsick, d'où il comptait ensuite retourner dans son pays natal. Comme il traversait une rue de cette ville, il rencontra les compagnons de l'intendant du duc, qui, le reconnaissant à l'instant pour un Italien, lièrent bientôt conversation avec lui; ils parvinrent, en le faisant boire, à tirer de lui toute l'histoire de son maître infortuné, et ils surent que la jeune duchesse était vraisemblablement chez la comtesse Von M*** et y attendait l'arrivée du marquis.

Charmés de cette découverte, ils conduisirent ce traître auprès de leur chef malade, qui était retenu au lit pour plusieurs jours. Sa maladie avait été un obstacle à leurs recherches à l'égard des fugitifs, et il craignait déjà d'avoir perdu leurs traces quand ce récit lui rendit toutes ses espérances; il promit mille sequins à celui qui, par adresse ou par ruse, remettrait la duchesse entre leurs mains; et le plan de l'enlever fut conçu cette nuit même.

Comme l'intendant était hors d'état de voyager et désirait ne pas perdre de temps pour l'exécution de ce projet, il en confia le soin à un de ses camarades qui avait été autrefois capitaine, et qui était fort capable de conduire une entreprise de cette espèce. Il avait avec lui trois compagnons dont il avait déjà éprouvé le courage dans

des occasions semblables, mais qui tous, ainsi que lui, n'avaient jamais vu la jeune duchesse. L'intendant promit de les suivre dès qu'il serait assez bien pour cela, et, s'ils n'étaient pas attrapés, de conduire leur prisonnière au couvent de la Rédemption, pour l'abbesse duquel il leur remit une lettre; il leur en donna aussi plusieurs pour le duc, et les pourvut en abondance d'argent pour leur route. L'un d'eux prit les devants pour faire préparer des chevaux à la poste d'avant le château de la comtesse Von M***, et leur guide, qui connaissait les chemins, devait servir de cocher. Le soigneux intendant leur recommanda de prendre les plus grandes précautions dans tous les pays protestans, parce qu'il pensait que la jeune duchesse, qui parlait allemand, serait sur-le-champ délivrée et protégée, si elle de-

mandait du secours. Il leur remit pour elle des vêtemens d'homme et de femme, et les chargea de l'habiller en homme jusqu'à ce qu'ils fussent en Italie. Le traître, qui devait recevoir sa récompense si le projet réussissait, s'engagea à revenir de la première poste à Leipsick avec les chevaux, pour informer l'intendant de leur succès.

Ils partirent le troisième jour, et arrivèrent dans la soirée du cinquième, à l'entrée de la nuit, à peu de distance du château de la comtesse Von M***. Suivant leur premier plan, le traître devait s'y rendre et dire en secret à la duchesse que le marquis, qui était beaucoup mieux, l'avait envoyé pour la prévenir de se défier de la comtesse, parce qu'il avait des preuves certaines qu'elle s'entendait avec les émissaires de son père, et la livrerait bientôt à eux; qu'il la conjurait donc de

suivre son messager jusqu'au carrosse où il l'attendait près de là, pour la recevoir les bras ouverts. Ils espéraient tous que la duchesse, sans expérience, tomberait dans ce piége : car ce domestique infidèle avait toute la confiance du marquis, et lui avait été très-utile parce qu'il savait l'allemand.

Il se glissa donc dans l'avenue du château, où Émilie se promenait déplorant la perte de son amant. L'ombre des arbres et la lueur pâle et trompeuse de la lune la lui firent prendre pour la jeune duchesse, et il revint raconter à ses camarades cet heureux incident. Charmés de cette information, ils se rendirent doucement dans l'avenue, et saisirent Émilie au moment où elle s'asseyait sur un banc de gazon. L'erreur où ils étaient à son égard ne fut pas découverte, puisque, comme je l'ai déjà dit, aucun d'eux, excepté le domestique

infidèle, ne connaissait la duchesse, et que celui-ci était resté avec la voiture pour être prêt à remplir son emploi de cocher et à partir aussitôt qu'elle arriverait.

Quand ils déshabillèrent Émilie dans le bois, ce traître s'aperçut de sa méprise et fut tenté plus d'une fois de la découvrir à ses camarades; mais comme il réfléchit qu'il perdrait peut-être alors la récompense qu'on lui avait promise, il se détermina à garder ce secret. « Quelle que soit l'inconnue, pensait-il, on la reconnaîtra un jour, et probablement on cherchera à tirer vengeance de ce qu'on lui aura fait souffrir. » Il les laissa donc aller, et quand ils furent arrivés heureusement à la première poste, il demanda sa récompense avec un peu de trouble, et l'ayant obtenue, il promit d'aller raconter tout ce qu'ils avaient fait à l'intendant; mais, au lieu de le

faire, il se dirigea sur-le-champ vers le Tyrol pour se rendre de là dans sa ville natale.

Son départ empêcha qu'Émilie et ses conducteurs pussent en venir à aucune explication, puisqu'ils n'entendaient pas un mot d'allemand, et qu'elle entendait aussi peu l'italien. Malgré cette circonstance extraordinaire, il ne vint jamais dans l'idée au capitaine qu'il y eût aucune méprise dans cette affaire, car il était fermement convaincu que la duchesse jouait un rôle parce qu'elle était avec des étrangers, et qu'elle imaginait leur faire prendre le change en affectant une ignorance totale de sa langue naturelle. Les yeux d'Émilie, ses cheveux, toute sa tournure et sa taille répondaient si exactement au signalement de la duchesse, qu'il avait souvent examinée avec une grande attention, qu'il

lui paraissait impossible de douter que ce ne fût elle, d'autant plus qu'elle portait à son cou une croix de diamant exactement semblable à celle que portait ordinairement la duchesse, et qu'Émilie avait prise parmi les bijoux que lui avait envoyés le marquis; elle ne la quittait jamais, et ne voulait pas se séparer de cette dernière marque de souvenir de son amant. La dissimulation impénétrable de la prisonnière ajoutait donc beaucoup à ses torts, aux yeux du capitaine, et il essayait souvent en vain, pendant des heures entières, de lui prouver combien, par cette conduite, elle se rendait plus coupable.

La joie du vieux duc fut très-grande quand il apprit du capitaine que sa fille avait été retrouvée et placée dans un couvent. Dans la violence de sa colère, quand elle prit la fuite, il était résolu à

la tuer de sa propre main si jamais il la revoyait; mais le temps et la douloureuse absence de cette enfant unique et chérie avaient calmé sa rage, et il pensait même à lui pardonner quand un exprès arriva du couvent, et lui rendit compte qu'elle était dangereusement malade, et qu'on n'avait pour elle aucun espoir de guérison. Ce récit le fit trembler, et sa femme et lui se déterminèrent à l'instant à partir pour revoir leur enfant malade; et, si leur pardon pouvait la sauver, à le lui accorder sans réserve.

Les religieuses venaient d'annoncer à l'abbesse la mort d'Émilie. Le duc et la duchesse arrivèrent au couvent, brûlant du désir d'embrasser leur fille. L'abbesse les reçut avec une contenance triste, et leur annonça la fatale nouvelle qu'elle venait d'expirer. Le duc, frappé au cœur, garda

le silence pendant quelque temps ; ensuite il s'écria : « Il est bien cruel d'avoir perdu mon seul enfant, et de ne le retrouver qu'au tombeau ! » Il s'approcha d'une chaise en chancelant, et, sans proférer aucune autre plainte, s'assit et resta absorbé dans ses lugubres réflexions. La vieille duchesse, au désespoir, se hâta d'aller à la cellule visiter le lit de mort de sa fille : « Si je ne peux plus, s'écria-t-elle, presser mon enfant vivant contre mon cœur, rien ne m'empêchera d'embrasser ses restes et de mourir avec elle ! » Elle se jeta sur le corps d'Émilie et baisa son visage pâle ; mais elle tressaillit en lui entendant pousser un profond soupir. Elle se leva et fixa la duchesse. Il est impossible de décrire ce qu'éprouva cette dernière pendant un moment ; la joie de retrouver sa fille, qu'elle croyait morte, fut inexpri-

mable, mais la terreur et l'étonnement succédèrent à sa joie quand elle s'aperçut qu'au lieu de son Émilie elle avait devant les yeux une personne inconnue. Les religieuses restèrent confondues et aucune d'elles ne savait comment expliquer cet événement extraordinaire.

Émilie retomba sur son lit à l'instant, plongée de nouveau dans un sommeil léthargique qui était la crise de sa fièvre, et avant que la duchesse se fût assez remise pour s'informer à ceux qui l'entouraient des détails de son arrivée au couvent. Quand elle les apprit, elle resta convaincue que les conducteurs d'Émilie s'étaient trompés eux-mêmes dans cette occasion, ou qu'on les avait trompés pour obtenir la récompense qu'ils leur avaient promise pour ce service.

Comme Émilie était la seule personne

de qui la duchesse pût espérer quelque explication de ce mystère, elle la recommanda vivement aux soins des religieuses et revint apprendre au vieux duc la méprise qu'elle avait découverte. Sans perdre un moment, ils envoyèrent un exprès au capitaine qui avait conduit Émilie au couvent pour le prier de se rendre près d'eux, et ils restèrent pour attendre son rétablissement. Ils apprirent des religieuses que l'étrangère ne parlait qu'allemand; mais comme le duc savait cette langue, il ne s'en inquiéta pas et fut très-impatient de la voir. Le quatrième jour, elle se trouva beaucoup mieux, et fut en état de parler. Comme, suivant les règles sévères du lieu, aucun homme, excepté le médecin et le confesseur, n'a la permission de visiter la cellule des religieuses, elle fut conduite

dans une chambre d'une maison particulière où le duc l'attendait.

Émilie pleura de joie en entendant parler la langue de sa mère, et ce bonheur inattendu produisit sur elle un plus heureux effet que tous les remèdes qu'elle avait pris. Elle répondit à toutes les questions du duc, qui vit avec peine qu'elle ne pouvait rien lui apprendre de sa fille.

Ces malheureux parens éprouvèrent un nouveau chagrin à l'arrivée du capitaine. Il leur avoua qu'il avait d'abord presque douté qu'elle fût la duchesse; mais qu'il avait cru en avoir la certitude en voyant à son cou la croix brillante qui répondait exactement à la description de celle qu'elle portait ordinairement. Il avait considéré son refus de parler italien comme une pure dissimulation, et ne l'avait pas dit à

son père, de peur d'exciter davantage sa colère contre elle.

La croix fut alors produite et immédiatement reconnue par le duc et la duchesse comme appartenant à leur fille ; ils pressèrent Émilie de leur dire où et de qui elle l'avait reçue.

L'innocente Émilie raconta tout ce qu'elle savait ; elle assura le duc qu'elle avait reçu cette croix avec plusieurs autres bijoux et une forte somme d'argent de son amant, qui s'appelait le marquis Lanégo. Il avait, lui dit-elle, habité longtemps leur pays, déguisé en marchand de souricières, et avait recueilli une grande partie des trésors qui sont cachés dans le Fichtelberg. Un jour où ils se trouvaient ensemble, il avait été blessé mortellement en sa présence par deux hommes masqués ; elle l'avait cru tué sur la place ;

mais elle avait appris depuis qu'il avait traversé une ville voisine avec une voiture, des chevaux et des domestiques, qu'il lui avait envoyé de là cet argent et ces bijoux comme une marque de souvenir, et qu'il était mort dans une autre ville sur la frontière de la Saxe.

Le duc regarda d'abord ce récit comme le délire de la fièvre; mais comme elle le lui répétait constamment, il finit par ne savoir que penser et que croire. L'écuyer qui avait enlevé sa fille se nommait Lanégo; il pouvait donc supposer que cet homme, qu'il regardait comme un traître, l'avait honteusement abandonnée et avait dissipé sa fortune avec une autre femme. S'il ne se trompait pas, il pensa que son enfant devait alors languir dans la plus affreuse misère, et, tourmenté de cette idée, il se décida à l'aller chercher en Allemagne; mais

avant de partir, il désira parler encore à Émilie et lui demanda de lui raconter en détail toute son histoire. Elle le fit, et en y réfléchissant, l'idée que la femme infortunée qu'on avait retirée du gouffre pourrait bien être la jeune duchesse, lui revint tout à coup à l'esprit.

Le duc fut convaincu comme elle, en pesant tous ces détails, que cette dame assassinée était sa fille; mais afin d'en avoir la certitude, il résolut de partir à l'instant pour l'Allemagne. Il cacha à la pauvre mère les nouvelles craintes qu'il avait conçues, et lui fit espérer qu'il ramènerait bientôt dans ses bras sa fille chérie. Tranquillisée par cette perspective, elle se résolut à le laisser partir, et il se mit en route le troisième jour avec le capitaine et Émilie; la joie de cette dernière était sans bornes en pensant qu'elle retournait dans

son pays natal, et qu'elle allait revoir sa mère et la comtesse. Cette joie la rendait très-causante, et elle parvenait souvent par la naïveté de ses manières à distraire le duc de ses rêveries et à détruire toutes les préventions qu'il avait d'abord eues contre elle. Il commença à croire son récit littéralement vrai; et qu'elle, aussi bien que sa fille, avait été trompée, sans s'en douter, par les artifices du marquis. Enfin, elle gagna tellement le cœur du duc pendant leur voyage qu'il se promettait souvent en secret, si sa fille n'existait plus et qu'Émilie fût réellement innocente, de lui donner sa place dans son cœur et de la faire son héritière.

CHAPITRE XIX.

Après quatre semaines de route, les voyageurs arrivèrent à la terre de la comtesse Von M***. Le cœur d'Émilie tressaillit de joie en découvrant de loin les tourelles du château et la petite cabane

blanche du bois. Ses expressions naturelles de ravissement arrachèrent des larmes au duc, et elle redoubla l'intérêt qu'elle lui avait inspiré, en essuyant ses larmes et en lui renouvelant sans cesse l'assurance qu'elle ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour le consoler, s'il ne retrouvait pas son enfant.

Quand ils entrèrent dans la cour du château, et que les domestiques aperçurent Émilie, chacun d'eux poussa des cris de joie et courut dans la maison, qui retentit bientôt de ces acclamations : « Émilie est revenue! Émilie est ici! » La comtesse Von M*** s'approcha avec impétuosité de la fenêtre, et tomba évanouie en revoyant sa fille qu'elle croyait morte.

Émilie escalada les escaliers et la trouva dans cette situation. Ses larmes et ses embrassemens ranimèrent bientôt la com-

tesse, mais elle était incapable de parler; elle ne pouvait que sentir, et serrait son enfant dans ses bras.

Le duc gardait le silence et contemplait cette réunion les larmes aux yeux. Il jugeait mieux qu'un autre du charme de ce moment et de la joie d'embrasser l'enfant qu'on a pleuré, par ce qu'il éprouvait lui-même, et par les rapports de leur situation.

Quand Émilie fut en état de parler, elle demanda sa mère et désira lui faire partager sa joie. Le cœur maternel de la comtesse ne put se contenir davantage; elle savait qu'Émilie prenait la vieille femme pour sa mère, et était jalouse de voir qu'une autre lui enlevait le plaisir d'entendre ce doux nom. « Votre mère adoptive, lui dit la comtesse, est morte pendant votre absence; mais le Ciel vous a

conservé votre véritable mère. Vous êtes mon enfant, et tout le monde saura que vous êtes ma fille et vous honorera comme telle. »

La surprise des domestiques qui étaient présens fut extrême, et la comtesse leur dit qu'Émilie était sa fille et son héritière; elle ne voyait qu'elle, elle ne pensait qu'à elle, et fut trop préoccupée pendant quelque temps pour faire attention au duc, qui n'était pas tenté d'interrompre une semblable scène. Quand elle commença à se remettre un peu, elle l'aperçut, et Émilie le lui présenta comme son libérateur et comme son père.

« Je suis heureux, dit le duc très-ému, d'avoir remis dans vos bras l'enfant que vous croyiez perdu, mais je vous demande un semblable retour. Il est cruel maintenant de troubler votre joie; mais si vous

pouvez jeter un regard sur moi, plaignez un père affligé qui a cherché sa fille une année entière, et qui espère apprendre de vous des nouvelles de son sort. Ma fille vit-elle encore? l'étrangère à qui vous avez si généreusement accordé une honorable sépulture serait-elle mon Émilie? Si elle respire encore, ne retardez pas l'heureux moment où je pourrai la presser contre mon cœur désolé. » Le duc ajouta, après quelques momens de silence : « Il m'est impossible de résister davantage à mon émotion; je brûle de savoir le sort de mon enfant. »

La comtesse, qui venait d'être délivree si récemment d'une pareille anxiété, fut profondément affectée du malheur du duc, et vit avec un véritable chagrin, d'après les informations qu'elle prit de lui, qu'elle avait la cruelle obligation de

lui ôter toute espérance. « Infortuné vieillard, lui dit-elle, il n'est que trop certain que votre fille n'existe plus; il n'est que trop vrai que j'ai rempli envers elle les tristes et derniers devoirs, et qu'elle est ensevelie sous la voûte de ma chapelle. »

Le duc resta quelque temps immobile et prononça quelques mots inintelligibles. « Oh! madame, s'écria-t-il enfin, les plus cruels tourmens ne sont rien auprès de ce que je sens; n'avoir plus d'enfans dans mes vieux jours, et n'avoir pas la satisfaction de me venger sur l'auteur de mes maux de toutes les calamités qu'il a répandues sur moi, sur ma pauvre femme et sur notre fille unique, c'est trop! Vous qui êtes mère, plaignez-moi! Et s'il vit encore, que vous le sachiez et que vous vouliez m'en faire un mystère, puisse alors la malédiction que mon cœur déchiré lui réserve, mais que

ma bouche ne peut prononcer, retomber entièrement sur vous !

LA COMTESSE.

Votre affliction est juste; mais la vengeance que vous cherchez, si elle était en votre pouvoir, ne l'adoucirait pas. Le marquis est mort : il fut, ainsi que votre fille, assassiné par une troupe de brigands. Il vous a sans doute offensé, mais il n'a pas été coupable envers elle : jusqu'à son dernier moment, il l'a chérie de l'amour le plus tendre, et ne se serait jamais séparé d'elle, sans l'espoir qu'elle serait plus en sûreté ici et que leur éloignement ne serait pas de longue durée.

LE DUC.

L'hypocrite ! le fourbe !..... pardonnez-moi si, dans l'excès de ma douleur, je vous parle avec trop peu de contrainte. Vous

ignorez peut-être que votre fille m'a dit que ce misérable a feint aussi de l'aimer, qu'il lui a envoyé en présent les bijoux et l'argent que mon enfant avait emportés, que probablement trop certainement il a tué mon enfant, afin de pouvoir trahir plus aisément la vôtre. Oh! madame, si vous l'excusez, vous qui étiez destinée à éprouver par lui le même malheur que je ressens, je n'ai plus rien à vous dire. Adieu; je vais rejoindre ma pauvre femme, pleurer avec elle, et lui dire que j'ai rencontré une personne qui peut penser ainsi et ne pas sentir comme moi.

LA COMTESSE.

Restons ensemble, respectable vieillard; vous ne pourrez trouver un cœur qui prenne un plus véritable intérêt à votre affliction; je vous pardonne toutes vos

expressions injurieuses, et je sens que dans votre situation j'aurais eu aussi peu de pouvoir sur moi-même. Je vous raconterai fidèlement cette déplorable histoire, et vous sentirez peut-être quelque consolation, en reconnaissant une erreur que j'ai partagée long-temps, et en étant convaincu que le marquis est innocent de la mort de votre fille, qu'il l'a aimée jusqu'à son dernier moment, et qu'il n'a même jamais vu mon Émilie. »

La comtesse raconta donc au vieux duc l'histoire de ces amans infortunés, que j'ai déjà rapportée à mes lecteurs ; elle l'avait apprise de la baronne ***, qui était venue la voir, espérant les trouver sous sa protection. Elle sut en arrivant l'horrible catastrophe et ne put douter qu'elle ne les regardât. Le cercueil de la dame assassinée ayant été ouvert pour s'en assurer,

elle reconnut à l'instant la jeune duchesse. Comme la baronne lui dit qu'Émilie et Lanégo étaient les noms de ces amans infortunés, la comtesse devina bien que la cassette que le notaire lui avait apportée, était destinée à la dame assassinée et non à sa fille, et que le marquis blessé qui l'avait envoyée n'était pas, comme elle l'avait supposé, le Savoyard qu'elle avait vu dans le voisinage; il restait donc encore un mystère dans cette affaire, que la comtesse et la baronne ne pouvaient éclaircir. Mais, d'après leurs conjectures, elles étaient portées à croire que les émissaires du duc irrité avaient été les meurtriers de ces malheureuses victimes, et elles avaient souvent frémi de cette abominable vengeance; mais la semaine d'après, tout fut éclairci.

Les brigands blessés se firent soigner

par le même chirurgien qui avait pansé les blessures du marquis, et ayant excité ses soupçons, ils furent, sur son rapport, arrêtés par les officiers de justice, et confessèrent leur crime. Peu après le fameux Jacob fut pris aussi comme il tentait de fuir et conduit en prison; il était sous la juridiction de la comtesse, et fut par conséquent conduit devant son juge de paix, qui, suivant l'usage établi pour ceux qui refusent d'avouer volontairement leurs forfaits, le fit mettre à la torture et bientôt arracha sa confession. Il avoua non-seulement ses assassinats récens, mais convint aussi qu'il avait trompé son voisin en lui faisant un récit fabuleux de la manière dont il avait acquis sa fortune; que celui-ci l'avait redit au baron Tiefenthal et à la comtesse; que se fiant à sa parole, tous trois avaient pris un pauvre Savoyard

pour un marquis, et que lui-même, pour sa propre sûreté, avait assassiné cette innocente victime.

Cette confession permit à la comtesse de prouver clairement au duc l'innocence du marquis et la méprise d'Émilie, et son désir de vengeance se changea et fut remplacé par un profond chagrin. L'idée des amans persécutés, fuyant d'un lieu à un autre, et excitant la compassion des étrangers qui avaient fait tous leurs efforts pour les garantir de sa colère, l'affectait sensiblement. Il pleurait amèrement, et quoique ses larmes coulassent principalement pour sa fille, il en versait aussi sur le sort du marquis, qu'il eût alors consenti à nommer son gendre; il demanda pardon à la comtesse de toutes les expressions injurieuses dont il s'était servi envers elle, et la remercia du fond du cœur d'avoir

pris soin des funérailles de sa fille. « Demain, dit-il, je visiterai ses tristes restes, je pleurerai sur son cercueil que j'emporterai avec moi, et quand ma femme me demandera si je lui ramène sa fille, je le lui présenterai. Elle en mourra sans doute; mais que font sur la terre les pères et mères qui n'ont plus d'enfans? Semblables à des arbres privés de leurs rameaux, ils tendent chaque jour à leur destruction. »

La comtesse essaya inutilement de calmer le duc, mais les consolations d'Émilie, qui lui était déjà très-chère et qu'il aimait chaque jour davantage, depuis que ses soupçons étaient éclaircis, eurent plus d'effet sur lui. « Soyez ma seconde Émilie, lui dit-il un jour avec transport en sentant tomber ses larmes sur son sein; le sort ne vous a pas en vain remis dans mes bras, j'éprouve que vous seule pouvez me consoler. »

Le duc avait raison : il pleurait souvent, mais il devenait toujours plus calme quand Émilie essuyait ses larmes et l'appelait son père. La comtesse étant très-impatiente de savoir comment sa fille était arrivée en Italie et l'avait rencontré, il lui fit le récit de ses aventures, et elle regretta bien alors de n'avoir pas fait les recherches qui auraient pu lui faire découvrir cette aventure. Mais comme elle était pleinement convaincue qu'elle avait été assassinée, dans son désespoir elle n'avait pas eu d'autre idée que de demander au juge de paix de prendre tous les moyens possibles de faire avouer aux bandits où ils avaient déposé son corps, afin qu'elle pût avoir au moins la triste satisfaction de lui rendre les derniers devoirs; mais, comme on le pense bien, tous les efforts du juge de paix n'eurent aucun succès.

En récapitulant tous ces événemens, il n'échappa pas au souvenir de la comtesse qu'elle était redevable au duc de l'argent et des bijoux qu'elle avait reçus du marquis, et qui appartenaient à sa fille. « Vous verrez bien, lui dit-elle, que je me reconnais votre débitrice, et que j'ai l'intention de vous rendre ce que le hasard a fait tomber entre mes mains par une lettre que je vous ai écrite, il y a un mois, où je vous parle de cette affaire et du malheureux sort de la duchesse. Comme je croyais alors avoir perdu ma fille, et que tout m'était devenu indifférent sur la terre, je vous offrais de vous payer sur-le-champ la valeur de ce dépôt en vendant ma terre; mais à présent que je l'ai retrouvée, je désire lui laisser ma propriété, et j'attends de votre générosité que vous me donnerez du temps pour rattraper, par

une grande économie, ce qui m'a sauvée de la ruine.»

Le duc dit à la comtesse qu'il n'accepterait jamais une telle restitution. La comtesse l'assurant qu'elle ne pouvait y consentir, il se tourna vers Émilie et la conjura d'accorder la première grâce que lui demandait son nouveau père; incapable de résister à ses pressantes sollicitations, elle accepta son magnifique présent avec reconnaissance et mit fin à cette généreuse contestation.

CHAPITRE XX

ET DERNIER.

Tous les habitans du château, excepté le duc, prenaient part alors à la joie générale : car la perte de sa fille était trop récente, et trop profondémentsentie, pour qu'il pût la partager. Comme ils étaient

un jour à table, la comtesse demanda à Émilie si elle ne songeait plus à son Wolfgang : « Il n'est pas bien, lui dit-elle, d'avoir si tôt oublié un si tendre amant. »

Les joues d'Émilie se colorèrent d'une vive rougeur à cette question : « L'oublier ! répondit-elle ; je ne l'oublierai jamais, je l'ai toujours aimé, et sa mort et son anneau me rendent sa mémoire encore plus chère ; j'oublierais tous mes malheurs passés s'il vivait encore.

LA COMTESSE

Il est possible qu'il vive. Je vous ai crue morte, et cependant je jouis encore du bonheur de vous voir. Que feriez-vous s'il vivait encore ?

EMILIE.

Ah! alors.... je pleurerais de joie ; mais cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Eh bien ! vous serez satisfaite. »

Dans ce moment, Wolfgang entra dans la chambre, simplement mais élégamment vêtu ; il avait appris depuis long-temps l'arrivée d'Émilie, et s'était empressé de la voir comme elle montait l'escalier. Il se croyait alors assez préparé à cette entrevue; mais sa résolution s'évanouit quand il s'approcha pour lui baiser la main et la féliciter sur son heureux retour : il trembla, regarda tendrement Émilie, des larmes de joie brillèrent dans ses yeux, et il ne put que soupirer.

Émilie était dans la même situation, et peut-être encore plus troublée : revoir d'une manière si inespérée un homme qu'elle aimait et dont elle pleurait la mort, c'était trop pour elle; elle lui prit involon-

tairement la main, et tomba dans ses bras en sanglotant.

La comtesse contemplait ces témoignages de tendresse avec beaucoup d'émotion. « Vous avez raison, dit-elle à Wolfgang, les liens du véritable amour sont éternels. — Oh ! oui, éternels, » s'écrièrent à la fois Wolfgang et Émilie. Quand celle-ci commença à se remettre un peu de son étonnement, elle lui demanda comment il était possible qu'il vécût encore, et qu'ayant été si cruellement blessé elle le vît si parfaitement rétabli ?

Comme mes lecteurs font sans doute la même question, je vais raconter son histoire le plus brièvement possible pour les satisfaire en même temps qu'Émilie.

Wolfgang avait en effet reçu deux coups de poignard du misérable Jacob, mais l'un

d'eux avait seulement effleuré la peau, et l'autre l'avait blessé sans attaquer aucune partie noble. Mais, succombant à la douleur et à la crainte, il tomba sans donner aucun signe de vie; Jacob, qui n'était pas habitué à manquer son coup, le croyant mort, prit la fuite avec son camarade, et Émilie courut chercher du secours.

Wolfgang reprit bientôt l'usage de ses sens, et son imagination lui représentant ses meurtriers en ligue avec les sorciers, il réunit toutes ses forces et s'échappa. Quoiqu'il eût tenté de panser ses blessures, il perdait beaucoup de sang; enfin il s'affaiblit tellement qu'il s'évanouit au bout du bois. Un berger le trouva dans cet état, le porta dans sa cabane et le soigna assidument. Comme les pâtres de ce pays ont en général quelques connaissances médicales, il appliqua sur ses blessures le jus de

certaines herbes, et la nature opérant encore plus puissamment que les remèdes, il fut en état, au bout d'un mois, de quitter son lit de paille.

A cette époque, son bienfaiteur, qui habitait un lieu solitaire, apprit d'un chasseur qui passait, l'histoire des bandits et les particularités ci-dessus rapportées. Quand il vit que cette découverte avait été faite par les aveux de quelques hommes blessés appartenant à cette troupe, des soupçons s'élevèrent dans l'esprit du berger. « Peut-être, pensait-il, mon hôte est-il un de ces misérables ? » Et la certitude qu'il était Italien confirmant cette conjecture, afin de se laver de toute imputation de crime pour l'avoir secouru, il confia son troupeau à son fils, et alla trouver le juge de paix de la comtesse à qui il révéla ce qu'il soup-

connait ; la conséquence naturelle de ce récit fut de faire arrêter à l'instant Wolfgang et de le jeter en prison.

Son interrogatoire leur ayant fait connaître qui il était, il fut entièrement disculpé de ces soupçons, et la comtesse eut la satisfaction de voir qu'il vivait encore. Il fut sur-le-champ tiré de sa captivité, et comme ses blessures étaient devenues plus graves en prison, elle le fit venir chez elle pour le soigner jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. La confession de Jacob lui avait appris qu'elle s'était trompée en le prenant pour un riche marquis, et en croyant qu'il avait la connaissance de trésors cachés ; mais comme son cœur était particulièrement porté à la compassion depuis la perte de son enfant, qu'il avait souffert cruellement de sa méprise à son égard et que sa fille l'aimait tendrement,

l'inclination et la justice la portaient à lui témoigner cet intérêt.

La comtesse voyait souvent Wolfgang ; elle découvrait chaque jour en lui de nouvelles qualités, et gagnait surtout son affection par la part sincère qu'il prenait à sa douleur de la perte d'Émilie, qu'il pleurait avec une tendresse si naturelle, qu'elle mêlait aussi ses larmes aux siennes, et elle était souvent obligée de le consoler au milieu de son propre chagrin.

Aussitôt que la santé de Wolfgang fut rétablie, la comtesse lui donna la place de son secrétaire, l'habilla proprement et le fit manger à sa table. Il sentit profondément tant de bienfaits, étudia avec le plus grand zèle, et fit tous ses efforts pour se rendre digne du titre que sa bienfaitrice lui avait donné, et auquel il avait si peu de droit. Son application continuelle,

sa reconnaissance sincère et ses constans regrets de la perte d'Émilie lui gagnèrent tellement le cœur de la comtesse, qu'elle l'aima bientôt tendrement. Enfin elle avait, comme le vieux duc, formé un plan qu'elle désirait exécuter : elle espérait que Wolfgang, s'il ne remplaçait pas sa fille, adoucirait au moins pour elle le regret de l'avoir perdue, quand Émilie revint.

Je ne serai pas diffus dans la conclusion de mon histoire, qui tend à sa fin, comme mes lecteurs le devinent sans doute.

Au bout de trois mois, Wolfgang et Émilie devinrent, avec le consentement de la comtesse, mari et femme. Et, si quelques-uns de mes lecteurs s'étonnent qu'une dame d'un si haut rang ait consenti à marier sa fille unique à un pauvre jeune paysan savoyard, je leur représenterai humblement qu'elle était un enfant na-

turel, et que, n'ayant aucune généalogie à produire, elle ne pouvait espérer qu'un noble *légitime* voulût l'épouser.

Le vieux duc, qui s'attachait chaque jour davantage à ces jeunes gens, fut présent à leurs noces. Son intention avait d'abord été de quitter le château immédiatement après la certitude de son malheur avec les restes de sa fille ; mais, avant qu'il partît, un courrier lui apporta la nouvelle de la mort de sa femme qui n'avait pu survivre à la nouvelle de la perte de son enfant. Il avait alors plus besoin de consolations que jamais, et on lui persuada aisément de rester et d'en recevoir d'Émilie, qui ferait tous ses efforts pour adoucir son affliction.

D'après les conseils du duc, la comtesse Von M*** vendit bientôt sa terre, et alla s'établir en Italie avec lui et ses

enfans ; il donna à notre Savoyard des possessions considérables, et, par son influence, parvint bientôt à le faire noble. La famille de Wolfgang y fleurit encore aujourd'hui, généralement honorée et respectée.

Le duc et la comtesse Von M*** passèrent le reste de leurs jours avec leurs enfans, dans le sein du plus parfait bonheur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.